Fr. God
843.8
De-k/And
101586

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016

ANDRÉ

LE SAVOYARD.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE J.-N. BARBA.

ROMANS DE PAUL DE KOCK.

SŒUR ANNE, 4 vol. in-12. Prix, 3 fr. le volume.

M. DUPONT, ou la Jeune Fille et sa bonne, 4 vol. in-12, *deuxième édition.*

GEORGETTE, ou la Nièce du Tabellion, 4 vol. in-12, *deuxième édition.*

FRÈRE JACQUES, 4 vol. in-12, *deuxième édition.*

MON VOISIN RAYMOND, 4 vol. in-12, *deuxième édition.*

GUSTAVE, ou le Mauvais sujet, 3 vol. in-12, *deuxième édition.*

L'ENFANT DE MA FEMME, 2 vol., *troisième édition.*

CONTES EN VERS, joli vol. in-12, figures, *deuxième édition.*

PETITS TABLEAUX DE MŒURS, ou Macédoine critique et littéraire, 2 vol. in-12.

C'est sans contredit le meilleur romancier français, après Pigault-Lebrun.

ANDRÉ

LE SAVOYARD,

PAR CH. PAUL DE KOCK.

101586

(L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.)

Maximes de Larochefoucault.

TOME PREMIER.

OO-M-2

PARIS,

J.-N. BARBA, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE

DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, AL. DUVAL ET PICARD,

COUR DES FONTAINES, N° 7, AU 1er;

ET AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉATRES,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N° 51.

1826.

Fo 845-0
De-K/And
109

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

ANDRÉ

LE SAVOYARD.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau de neige. — La Famille savoyarde.

La neige tombait par gros flocons ; elle couvrait les routes, elle rendait encore plus difficiles les sentiers pratiqués dans les montagnes, les chemins, souvent bordés de précipices, qui entourent la petite ville de l'Hôpital, située près du Mont-Blanc.

Notre chaumière s'élevait près d'une route, que le mauvais temps rendait

déserte depuis quelques jours. Déjà plus d'un pied de neige couvrait la terre; et cependant ni moi, ni mes frères, ne songions à rentrer pour nous mettre à l'abri.

J'étais couché près d'un bloc de rocher; et, là, je me trouvais aussi bien que sur un épais gazon : mes petites mains formaient des boules avec de la neige, et les lançaient à mes frères, qui, de leur côté, m'assaillaient également de boules glacées. Pierre, accroupi dans un enfoncement que formait la route, ne se montrait que rarement, tâchant de viser adroitement, et se cachant aussitôt; Jacques courait de côté et d'autre, sans se fixer à aucune place, se baissant pour ramasser de quoi faire des boules, et s'esquivant lestement après nous les avoir lancées.

Quel plaisir nous éprouvions, lorsque nous parvenions à nous attraper!... Quels cris de joie, quand Jacques recevait en fuyant de la neige sur son dos; lorsque Pierre, au moment où sa petite tête blonde sortait de sa cachette, était atteint à la figure par la boule qui s'éparpillait sur son visage! Le vaincu mêlait ses ris à ceux du vainqueur; la victoire ne coutait jamais une larme. Pouvions nous sentir le froid? nous étions si heureux!... Et dans un âge où le bonheur est pur, parce qu'il ne s'y mêle ni souvenirs du passé, ni craintes pour l'avenir!

Déjà, plusieurs fois, la voix de notre mère s'était fait entendre, pour nous engager à rentrer. « Nous voilà, » répondions-nous tous trois. Mais au moment de regagner notre demeure,

une nouvelle boule de neige, lancée par l'un de nous, faisait recommencer la guerre ; chacun s'attaquait de nouveau ; les cris de joie, les éclats de la gaîté faisaient encore retentir les échos de nos montagnes. Nos pieds étaient à demi morts de froid ; nos petites mains rouges et engourdies pouvaient à peine saisir et presser cette neige, qui nous procurait de si doux passe-temps ; et cependant nous ne pouvions nous résoudre à retourner près du foyer de notre chaumière.

Mais l'approche de la nuit nous force enfin à quitter notre jeu. Nous rentrons tous les trois, essoufflés, haletans, et encore rayonnans de plaisir ; nous courons nous blotir contre l'immense foyer, devant lequel notre père est assis sur une grande chaise, tandis que notre mère va et vient dans cette

vaste pièce, l'unique du logis, et prépare la soupe pour notre repas du soir, tout en nous grondant d'avoir tant tardé à rentrer.

« Voyez comme ils sont couverts » de neige!... Rester ainsi sur la route, » par le temps qu'il fait!... Hum! les » mauvais sujets! quand ils sont en » train de jouer, ils ne m'écoutent » plus! »

« — *Ne les gronde pas*, Marie, » dit notre père en nous attirant près de lui; « ne les gronde pas; ils s'amusent, » ils sont heureux!... Pourquoi déjà » chercher à troubler leurs plaisirs! » Chers enfans?... ce temps passera si » vîte!... *Bientôt la raison* amènera les » soucis, *les inquiétudes*! Le travail » du jour sera-t-il suffisant pour le » lendemain? les espérances d'aujour- » d'hui feront elles oublier les peines

» de la veille?.. Toujours des tourmens! » rarement du plaisir!... Et jamais des » momens aussi doux que ceux qu'ils » viennent de goûter! Moi aussi, j'ai » fait des boules de neige!... Il y a » quarante ans que je jouais comme » eux... Ce temps est loin, il a trop peu » duré; je ne me rappelle pas, depuis, » avoir éprouvé un plaisir aussi vrai.»

« — Quoi, même lorsque tu m'as » épousée, Georget? » dit notre mère d'un ton de reproche. Mon père la regarde en souriant, et se contente de murmurer : « Oh ! ce n'est plus la » même chose... Je n'avais qu'une » chaumière à t'offrir!...—En avais-je » davantage? Cela nous a-t-il empê- » ché d'être heureux?...—Non, sans » doute...—Notre maisonnette, notre » travail nous suffisent; nous sommes » pauvres : mais nous n'avons pas en-

» core manqué, et nos enfans s'élèvent
» bien ; ils grandiront, ils travailleront
» à leur tour...—Oui... Mais d'ici là !...
» Ah ! Marie !... Depuis cette maudite
» chute que j'ai faite en guidant au
» glacier ce gros étranger... qui ne
» m'a pas même aidé à me ramasser,
» tiens, je sens que mes forces dimi-
» nuent... je ne puis recouvrer la santé..
» Et s'il fallait te laisser ainsi, avec
» ces enfans, dont l'aîné n'a que sept
» ans... hélas! que deviendriez-vous?..»

En disant ces mots, mon père nous entourait de ses deux bras, et nous pressait plus fortement contre lui. J'étais grimpé sur ses genoux ; Jacques était assis à ses pieds ; et Pierre, debout près de lui, appuyait sa tête sur son épaule. Notre mère s'était arrêtée au milieu de la chambre ; les derniers mots de son mari venaient de lui ser-

rer le cœur. Elle se détourna, pour cacher une larme qui coulait le long de ses joues ; et nous, sans trop comprendre ce dont il s'agissait, nous redoublions de caresses, pour dissiper la tristesse que nous lisions dans les yeux de notre père.

« Bon Dieu !... peut-on avoir de pareilles idées, » dit enfin la bonne Marie en poussant un gros soupir qu'elle ne pouvait plus contenir ! « Ah, Georget ! ne travaille plus, ne te fatigue plus..... Reste auprès de notre foyer. Nos récoltes sont rentrées, nous avons du pain pour plus de six semaines encore ; je ne veux pas que tu t'exposes pour gagner quelques pièces d'argent. »

« — Mon père, » dis-je alors, en levant la tête d'un air décidé ; « quand il passera des voyageurs, c'est moi

» qui les conduirai, c'est moi qui mon-
» terai avec eux sur les glaciers, qui
» leur ferai regarder dans ces beaux
» précipices si effrayans! Ils me don-
» neront quelques pièces de monnaie,
» je vous les rapporterai, et vous
» n'aurez plus besoin de vous fatiguer.
» Vous le voulez bien, n'est-ce pas,
» mon père?... »

« —Tu es encore trop jeune, mon
» petit André, » dit mon père en me passant la main sur les joues, et en me faisant sauter sur ses genoux.—« Trop
» jeune!... Je suis l'aîné de mes frères...
» J'ai sept ans passés... le fils de Mi-
» chel, notre voisin, ne les avait pas,
» quand il est parti pour la grande
» ville.....—Mes chers enfans, puissiez
» vous n'être point forcés d'y aller
» aussi!.. Je voudrais vous garder tou-
» jours près de moi..... »

« — Ça doit être ben joli la grande » ville, » dit Pierre, en ouvrant ses petits yeux de toute sa force. « On dit » qu'on y voit tous les jours la lanterne » magique qui a passé une fois chez » nous?—Voudrais-tu y aller, Pierre?.. » — Oh! dam, je n'oserais pas aller » tout seul, comme le fils de Michel... » — Et toi, mon petit Jacques? » dit mon père à celui de mes frères qui n'avait encore que cinq ans, et se roulait à ses pieds en s'étendant pour se réchauffer devant la flamme du foyer.

« — Dis donc, Jacques, que fe- » rais-tu par là, mon garçon?...—Je » mangerais tous les jours du fromage » avec mon pain,» répond Jacques en souriant, et en regardant du côté de notre mère, pour voir si la soupe se faisait.

« — Moi, dis-je à mon tour, je travail-
» lerais, je gagnerais beaucoup d'ar-
» gent... de quoi acheter un grand
» jardin... Je reviendrais vous appor-
» ter tout cela..... Ça fait que nous se-
» rions bien heureux ; vous, mon
» père, et vous, ma mère, vous pour-
» riez vous chauffer toute la journée
» en hiver... Puis, mes frères et moi,
» nous aurions le temps de faire en-
» core des boules de neige...

» — Tu es un bon garçon, André,
» tu songes à tes parens..... Mais la
» grande ville.... Ah! mes enfans, on
» n'y fait pas toujours fortune ; j'y suis
» allé, moi, étant jeune, je n'ai pu
» amasser que peu de chose!... et puis,
» en route, des coquins m'ont pris tout
» ce que j'avais!... Le fruit de dix ans
» de travail que je rapportais à ma
» mère!... il a fallu revenir sans rien...

» — Qu'est-ce que c'est donc que
» des coquins, dit Pierre ?—Mon ami,
» ce sont des méchans, des paresseux,
» des voleurs, qui n'ont pas voulu
» travailler, et ne vivent qu'en dé-
» pouillant les autres. — On peut les
» battre, n'est-ce pas, mon père? dis-
» je avec vivacité,—Pas toujours, mon
» cher André, quand on parvient à
» les prendre, la justice les punit;
» mais il est défendu de les battre soi-
» même!...

» —Est-ce qu'on donne à manger à
» ceux qui sont méchans », dit le petit Jacques, en regardant alternativement le feu et la soupe qui cuisait ?

» —Il faut que tout le monde vive,
» mes enfans... — Mais les méchans
» n'ont pas de bonne soupe comme
» celle-là!... N'est-ce pas mon père ?...»

Notre père sourit, et releva le petit

Jacques qu'il embrassa tendrement... Nous nous penchâmes, Pierre et moi, vers le sein de notre père, pour obtenir les mêmes caresses, qu'il s'empressa de nous prodiguer, car il nous aimait également tous trois; son cœur ne connaissait point ces injustes préférences qui font souvent naître, entre frère et sœur, l'envie, la jalousie, les chagrins; il ne cherchait point sur nos traits quel était celui qui promettait d'être le plus avantagé par la nature; aux yeux d'un bon père, tous ses enfans sont aussi beaux.

Par les soins de ma mère, la soupe préparée est placée sur une table de bois; la fumée qui sortait d'une grande écuelle, réjouissait notre vue, et faisait sourire le petit Jacques, qui respirait déjà avec délices le parfum du souper.

« A table ! à table, dit notre mère ! » Jacques se laisse aussitôt couler des genoux de mon père, et va se placer sur un petit escabeau ; Pierre approche de la table la chaise que mon père vient de quitter, et moi, je reste près de celui dont je voudrais déjà soutenir la marche mal assurée : car, dans sa dernière chute, mon père s'était blessé assez grièvement au genou, et il n'était pas encore bien guéri.

Mon père faisait semblant de s'appuyer sur moi, parce qu'il voyait que j'étais fier d'être déjà son soutien ; mais sa main se reposait légèrement sur mon épaule. Nous fûmes bientôt assis autour de la table. La neige tombait avec une nouvelle violence ; le vent soufflait avec force ; il ébranlait souvent la porte de notre chétive demeure, et son bruit lugubre et mo-

notone intimidait Pierre, qui se serrait contre moi, toutes les fois que notre porte remuait avec plus de fracas.

Mais la flamme brillante qui sortait du foyer, égayait notre chaumière, qu'une seule lampe éclairait ; et l'odeur de la soupe faisait rire le petit Jacques, qui chantait toujours, lorsqu'il était à table.

» Quel temps affreux, » dit la bonne Marie, en nous servant à souper, « Je » suis sûre que l'on ne peut plus mar- » cher, sans enfoncer de deux pieds » dans la neige..... — Je plains ceux » qui sont en route dans nos monta- » gnes, dit mon père.—Nous sommes » heureux d'avoir un abri, un bon » feu, et de quoi souper..... Vas, » Georget, il y a bien des gens qui » voudraient maintenant être dans » notre chaumière. »

Comme ma mère achevait ces mots, nous entendîmes des cris éloignés, puis le claquement d'un fouet et les juremens d'un postillon.

Nous prêtames tous l'oreille, excepté Jacques, qui s'emplissait la bouche d'une grande cuillerée de soupe. « Qu'est-ce que cela, » dit Pierre en tremblant ? »

J'écoutais toujours, ainsi que mes parens; les voix devinrent plus distinctes. On appelait au secours; on réclamait l'assistance de quelque habitant du village : mais le village le plus voisin était éloigné de la route, que notre chaumière seule touchait.

« Plus de doute, » dit mon père, en se levant de table « ce sont des voya- » geurs en peine, il faut aller à leur » aide. »

Rassemblant ses forces, il prend à

la hâte son chapeau, son bâton, et sort de notre chaumière, sans écouter les prières de sa femme, qui le supplie de ne point s'exposer et se fatiguer de nouveau. Mais mon père est déjà loin; il se dirige du côté d'où partaient les cris; je m'étais levé, et j'aurais voulu le suivre; ma mère me retient, en me disant: « Eh bien, André, veux-tu » donc aller aussi t'exposer dans ces » mauvais chemins... Tu es trop jeune, » mon ami; reste avec nous, et prions » le ciel pour qu'il n'arrive rien à ton » père. »

Je me mets à genoux à côté de ma mère; Pierre en fait autant, ayant déjà les yeux pleins de larmes; Jacques reste seul à table, continuant à manger.

CHAPITRE II.

Les Voyageurs.—La petite Dormeuse.

Au bout d'un quart d'heure, qui nous sembla très-long, nous entendîmes la voix de mon père, qui nous criait d'ouvrir.

Sur-le-champ je cours à la porte ; ma mère s'avance avec la lumière, qui ne nous laisse apercevoir que des masses blanches, formées par la neige. Mon père paraît enfin, mais il n'est pas seul, un monsieur, dont on ne peut distinguer les traits, parce qu'il est en-

veloppé dans un manteau qu'il tient jusque sur ses yeux, s'appuie sur le bras de mon père, en murmurant à chaque pas, d'une voix aigre et criarde :

» Où me menez vous donc ?.... où » suis-je ?.... j'enfonce toujours !... j'en » ai jusqu'aux hanches !... quel affreux » pays !... prenez garde, bon homme... » nous allons tomber dans quelque » trou !.... »

A tout cela mon père se contentait de répondre : « Ne craignez rien, » Monsieur, je connais les chemins, » je réponds de vous maintenant... ce » n'est que de la neige !.... mais il n'y » a plus de danger par ici.

» — *Ce n'est que de la neige !....* » peste !... *c'est bien assez, j'espère !....* » mes jambes sont gelées !... mes molets » se resserrent tellement que je ne les » sens plus !... Ah ! l'horrible pays !...

» Champagne, prends garde à l'enfant, » et suis-nous de près. »

M. Champagne était probablement l'autre monsieur, qui suivait mon père, enveloppé également dans un large manteau, mais sous lequel il paraissait tenir quelque chose avec beaucoup de soin.

« Nous voici arrivés, Monsieur, » dit mon père, au moment où ils étaient devant la porte. — « C'est bien heu- » reux ! » dit le voyageur. Pendant qu'il se débarasse de son manteau, nous courons nous jeter dans les bras de celui dont l'absence nous a tant inquiétés, sans faire attention aux personnes qui l'accompagnent. Peut-il y avoir, pour de simples Savoyards, quelqu'un qui mérite plus de soins qu'un père !

Le nôtre est le premier à nous faire

songer aux étrangers. « Allons, mes » enfans, nous dit-il, mettez du bois » au feu; toi, Marie, vois ce que tu » pourras offrir de mieux à ces mes- » sieurs... et cet enfant... Tenez, vous » pouvez le mettre sur notre lit... il y » sera bien.... »

L'homme que l'on appelait Champagne, et qui portait un chapeau orné d'un large galon, ouvrit alors son manteau, et nous aperçûmes dans ses bras un enfant endormi. C'était une petite fille; elle paraissait avoir quatre ans tout au plus. Mais combien elle était *jolie*!... Jamais rien de si charmant n'avait *frappé notre* vue... Nous fîmes tous un cri d'admiration en l'apercevant; et nous entourâmes le monsieur, dont l'habit était galonné comme le chapeau, afin de voir la petite de plus près.

Une pelisse garnie de fourrure enveloppait son petit corps; un bonnet de velours noir, également fourré, couvrait sa tête charmante et s'attachait sous son cou avec de beaux glands d'or. Des boucles de cheveux blonds cendrés s'échappaient de dessous le bonnet, et ombrageaient le front de la jolie fille. Sa petite bouche était entr'ouverte; une légère teinte rosée colorait ses joues; ses yeux étaient bordés de longs cils, noirs comme le velours qui couvrait sa tête; elle dormait aussi paisiblement que si elle eût été bercée sur les genoux de sa mère.

La beauté, l'élégance de ses habits, son sommeil paisible après les dangers qu'elle venait de courir, tout se réunissait pour augmenter notre étonnement; chacun de nous s'était approché

de M. Champagne; petit Jacques lui-même avait quitté le souper, et, sa cuiller à la main, s'était glissé sous le manteau qui enveloppait l'enfant endormi.

» —Oh! mon Dieu, la jolie petite » fille, dit ma mère, c'est un ange! » —C'est-i une petite sœur, dit Jac» ques? » tandis que Pierre touchait légèrement avec sa main, le large galon d'or qui bordait l'habit du Monsieur. Pour moi, je ne pouvais rien dire; j'étais tellement frappé d'admiration qu'il m'était impossible de détourner mes yeux de dessus la petite.

Mais pendant que nous considérions l'enfant, l'autre monsieur s'était débarrassé de son manteau, et approché de la cheminée. Impatienté sans doute par nos exclamations, il y mit un

terme, en s'écriant d'un ton impérieux :

« Allons donc, Champagne, allez » vous tenir cet enfant une heure » comme cela... posez-la sur un lit... » si toutefois il y a un lit ici.... ensuite vous irez retrouver le postil- » lon. »

M. Champagne s'empresse d'exécuter les ordres de son maître : il suit ma mère, qui le conduit vers son lit, placé dans le fond de la chambre. L'endroit où nous couchions, mes frères et moi, était situé à l'autre bout de la salle, et caché par un grand rideau de toile grise fixé sur une longue tringle de fer. L'enfoncement dans lequel était placée notre couchette, formait un espace de quatre pieds carrés, lorsque le rideau était tiré ; cela composait

tout notre appartement, mais nous y reposions paisiblement; et quoique le vent pénétrât quelquefois dans notre chambre à coucher mal close, les soucis et l'insomnie ne s'y glissaient jamais : il faut bien que le pauvre ait quelques dédommagemens.

Mes regards n'étant plus attachés sur la petite, que l'on plaçait sur le lit de ma mère, je me retournai, et j'examinai l'autre monsieur.

Il pouvait avoir cinquante-cinq ans; sa taille était petite, son corps maigre et fluet; quoiqu'en voyage, il ne portait point de bottes, et le froid avait *en effet tellement fait rentrer* ses mollets, qu'on n'en apercevait aucun vestige. Sa figure était longue comme son nez, qui, de profil, était capable de garantir du vent la personne à laquelle il aurait donné le bras. Son

teint était jaune; un de ses yeux était couvert d'un morceau de taffetas noir, fixé-là par un ruban qui entourait la tête du monsieur, sans cependant lui donner aucune ressemblance avec l'amour. L'œil qui lui restait était noir et assez vif; forcé de faire l'office de deux, son maître ne le laissait pas un moment en repos, et le roulait continuellement de gauche à droite. Enfin, une expression de dédain et d'ironie semblait habituelle à la physionomie de ce monsieur, qui était coiffé en poudre, avec une petite queue, qui, par derrière, suivait tous les mouvemens de son œil. En apercevant la figure de ce voyageur, il ne nous échappa aucun cri d'admiration.

L'étranger regardait, d'un air mécontent, l'intérieur de notre chaumière. « Est-ce que vous n'avez pas

» une autre pièce que celle-ci, où je » puisse me reposer loin de tous ces » marmots, » dit-il, à mon père, en jetant sur moi et mes frères un regard d'impatience? — « Non, monsieur; je » n'avons que cette grande chambre, » qui fait tout notre logis.... — Une » chambre!... ils appellent cela une » chambre! » murmure le monsieur, en regardant son valet, qui venait de lui prendre son manteau, et souriait d'un air respectueux à tout ce que disait son maître.

« Voyons... où vais-je me mettre? » car il faut pourtant que je me mette » *quelque part*..... N'est-ce pas, » Champagne?...—*Il est certain*, mon- » sieur le comte, que l'endroit est peu » digne de vous!... mais enfin ce n'est » pas la faute de ces pauvres gens... » — Tu as raison, Champagne; l'en-

» droit n'est pas digne de moi!.. mais » puisqu'il n'y en a pas d'autre...

» — Ah! si monsieur voulait être » seul,» dit ma mère, « nous avons » encore là-haut un grenier, où sont » les provisions d'hiver... il y a de la » paille fraîche...

» — Un grenier!.. de la paille! à » moi?... Dis donc, Champagne, as-tu » entendu cette Savoyarde? c'est vrai- » ment trop fort!... »

Et le monsieur roulait à droite et à gauche son petit œil, qu'il voulait rendre perçant. Quoique placé derrière lui, je m'en apercevais par le mouvement qu'il faisait faire à sa queue.

« Ces paysans ne savent pas à qui ils » ont l'honneur de parler, monsieur le » comte. — Certainement ils ne le sa- » vent pas... Voyons, approchez moi » un fauteuil, que je puisse m'asseoir.»

« Je n'ai que cette grande chaise-» là, monsieur, » dit mon père, en avançant le siége sur lequel il se reposait ordinairement ; tandis que ma mère, le retenant par la veste, lui disait à demi-voix : « Mais c'est ta » chaise, Georget! où donc te repo-» ras-tu ?... »

Mon père se retourna et lui fit signe de se taire; elle n'obéit qu'à regret, car le ton et les manières du voyageur ne la disposaient pas à se gêner pour lui.

« Point de fauteuil, « dit celui-ci en s'étalant sur la chaise, étendant devant le feu ses petites jambes grêles, et ses mains dont les doigts étaient chargés de bagues. « Comme les » routes sont mal tenues!... Il faudra » que j'écrive au préfet de ce dépar-» tement. Ha ça, dites-moi, bon

» homme, quand vous êtes venu près
» de ma voiture, qui s'enfonçait dans
» ces maudites neiges, vous avez
» crié à mon postillon d'arrêter, pour-
» quoi cela?...—Parce qu'il se dirigeait
» vers un précipice que la neige lui
» b.èsquait; encore quelques tours de
» roue, et vous périssiez tous!...—En
» vérité?.. Comment! moi, le comte
» de Francornard, je serais mort
» comme cela, en roulant dans un
» trou!... C'est une chose extraordi-
» naire!.. Dis donc, Champagne, con-
» çois-tu cela?... Sens-tu à quoi j'étais
» exposé?... Et je dormais tranquille-
» ment dans ma voiture, tandis que
» les périls les plus grands m'environ-
» naient!... Pardieu, si ce n'est pas là
» du courage, je veux être un grand
» sot!...—Monsieur le comte n'en fait
» jamais d'autres! — Tu as raison,

» Champagne, je n'en fais pas d'au-
» tres ; mais ce dernier trait sera, je
» l'espère, cité dans l'histoire de ma
» vie !..... C'est que voilà au moins
» la dixième fois qu'il m'arrive de
» dormir au moment du danger.... Te
» souviens-tu quand le feu a pris à mon
» hôtel, il y a un an? c'était pendant
» la nuit.... j'ai, ma foi, fait un somme,
» pendant qu'une cheminée entière
» brûlait ; et si l'on ne m'avait pas ré-
» veillé, j'étais capable de dormir
» comme cela jusqu'au matin, pendant
» que chacun se sauvait. Dis donc,
» Champagne, est-là du sang-froid!....
» — C'est ce que tout le monde admire
» en vous, *monsieur le comte.* »

Pendant la conversation du maître et du valet, ma mère s'était approchée du lit, sur lequel la petite fille continuait à sommeiller paisiblement. « Pau-

» vre enfant, dit-elle! sans mon mari, » tu allais périr!... Ah! Georget, quel » bonheur que tu aies sauvé cette » charmante créature!... je suis sûre » que ses yeux sont aussi doux que le » reste de son visage... Oh! quelle diffé- » rence auprès de ce vilain... »

Mon père ne la laissa pas achever, et se hâta de lui imposer silence.

« A propos, » dit alors le monsieur borgne, en se tournant un peu vers ma mère, « ma fille dort-elle toujours?

« Vot' fille, » dit la bonne Marie, en jetant sur l'étranger des regards étonnés « Comment, monsieur!.... c'te » jolie enfant, c'est votre fille?

« Et qu'y a-t-il là de surprenant, » dit le petit monsieur, en relevant la tête? « Si vous aviez plus de lumière » dans cette chambre enfumée, vous » verriez, bonne femme, que cette

» petite est en tout mon portrait. »
M. Champagne, s'approchant du lit, dit à son maître : « Mademoiselle » dort toujours !...

» Cette petite tiendra de moi en » tout : le même sang-froid, le même » calme dans le danger !... c'est dans » le sang !... La famille des Franco-nard » est connue pour cela depuis trois » siècles !... Nous avons un de nos an- » cêtres qui s'est endormi sur un bé- » lier, au siége de Solyme... — La veille » de l'assaut, monsieur le comte ? — » Non... le lendemain. Mon aïeul a » eu deux fois un cheval abattu sous » lui !... — A l'armée, monsieur le » comte ? — Non, au manége. Et mon » père avait, quand il est mort, plus » de deux cents cicatrices sur le corps... » Dis donc, Champagne, deux cents » cicatrices !... il n'y a pas beaucoup de

» gens qui pourraient en montrer au-
» tant!... — Peste! je le crois bien....
» c'étaient des coups d'épée, sans
» doute?—Non, c'étaient des piqûres
» de sang-sues : il était extrêmement
» sanguin. Quant à moi, je porte sur
» mon visage des preuves de ma va-
» leur...—Il y a bien des personnes qui
» voudraient ressembler à monsieur
» le comte.—Oui, certes, Champagne;
» l'œil que je n'ai plus, m'a fait faire
» bien des conquêtes... — Je crois que
» monsieur m'a dit que c'était en se
» disputant avec un Anglais qu'il l'a-
» vait perdu? — Oui, Champagne :
» pardieu! cette affaire là fit assez de
» bruit!... nous nous disputions... à
» qui mangerait le plus vite... Je fus
» vainqueur, Champagne, et dans sa
» colère, l'Anglais me lança à la tête un
» œuf dur, qui fit sauter mon œil à dix

» pas!...—Ah! mon dieu!... — Juge de
» ma fureur! Si l'on ne m'avait retenu...
» je serais tombé sous la table!... mais
» je suis bien vengé!... — Vous avez
» tué votre homme? — Oui, Champa-
» gne; un mois après, nous avons re-
» commencé le pari: et mon Anglais
» est mort d'indigestion. »

La conversation du maître et du valet ne nous avait pas empêchés, mes frères et moi, de terminer notre souper. Ma mère allait à chaque instant considérer la petite fille; puis elle revenait près de mon père, qui, debout au milieu de la chambre, son chapeau et son bâton à la main, attendait qu'il plût au voyageur de donner des ordres pour sa voiture et son postillon, qui devait geler sur la route, pendant que monsieur le comte étendait ses

jambes devant la flamme ardente de notre foyer.

« Sa fille ! » répétait ma mère à l'oreille de son mari, toutes les fois qu'elle venait de regarder la petite dormeuse. « Comprends-tu cela, toi, » Georget ? — Oui, Marie, dans le » grand monde, on dit que l'on voit » souvent de ces choses-là !

« Monsieur, » dit enfin mon père, en s'approchant de l'étranger, « votre » postillon est toujours sur la route... » et... — Eh bien, c'est son état d'être » sur les routes !.. Ce drôle-là, qui allait » me jeter dans un précipice !.. il mé» riterait que je le fisse sévèrement » punir !..—Je crois bien qu'il se serait » fait autant de mal que monsieur !...— » Ah ! vous croyez cela, mon cher !... Dis » donc, Champagne, ce Savoyard qui » se permet de comparer mon exis-

» tence à celle d'un postillon!....—Mon-
» sieur le comte, ces gens là ne sont
» pas en état de vous comprendre. —
» Tu as raison, cela vit et cela meurt
» comme des marmottes... sans avoir
» eu une pensée distinguée. Cependant
» il faut que je reparte le plus tôt pos-
» sible..... je ne saurais rester long-
» temps en ces lieux... cela y sent la
» nature d'une force à vous asphyxier.
» Champagne, vas avec ce Savoyard
» rejoindre la voiture; qu'on examine
» bien s'il n'y a rien de cassé.... qu'on
» la mette dans le bon chemin; et dès
» qu'il fera jour, nous partirons; je
» ne veux pas m'aventurer encore la
» nuit sur ces routes couvertes de
» neige.—Comptez sur ma prudence,
» monsieur. »

M. Champagne sort avec mon père. Monsieur le comte se rapproche du

feu et ne paraît plus s'occuper de sa fille, ni de nous. Au bout de quelques minutes, un son prolongé nous apprit que notre hôte ronflait, comme son aïeul après la prise de Solyme.

« Il faut vous coucher, enfans, » nous dit ma mère. « Votre vue ne pa- » raît pas fort agréable à ce monsieur, » qui, sans doute, n'aime pas les enfans; » car, depuis son arrivée ici, il ne » s'est pas approché une seule fois de » sa fille. Avoir un bijou comme cela... » et ne point l'adorer!... Ah! je ne n'y » comprends rien!.. Il faut que ces gens » du grand monde aient la tête bien » occupée, pour oublier ainsi leur » enfant.

» Ah! ma mère, laisse nous encore » voir la petite fille, » dis-je en courant près du lit. Pierre en fit autant; et notre mère prit le petit Jacques

dans ses bras, afin qu'il pût la bien voir aussi.

» Le beau bonnet, dit Pierre! les » beaux habits!.. — Comme elle dort, » dis-je à mon tour!.. ah! si elle pou- » vait ouvrir les yeux!... Je voudrais » bien l'entendre parler, maman. — Elle » a donc soupé, dit Jacques? — Proba- » blement, mon garçon... ces gens » riches ont de tout dans leur voiture. » — Restera-t-elle avec nous, dit » Pierre? — Non, mes enfans; elle » repartira avec son père, au point » du jour. Que ferait, dans notre » pauvre chaumière, cet enfant ha- » bitué à l'aisance, aux douceurs de » la vie!... Et cependant on l'aimerait » bien, et peut-être plus que ce petit » vilain monsieur, qui se dit son » père!... »

Dans ce moment, Jacques, en pas-

sant sa main sur la fourrure qui garnissait le bonnet de la petite fille, lui fit faire un léger mouvement; elle se retourna ; sa pelisse s'entrouvrit, et nous aperçûmes un médaillon pendu à son cou avec une chaîne d'or.

« Oh! le beau joujou, dit Jacques » et nous avancions tous la tête vers la dormeuse, afin de voir de plus près le bijou.

« C'est un portrait de femme, » dit ma mère! « les jolis traits! les beaux » yeux... ce doit être la maman de » cette petite fille; oui, je le gagerais... » elle lui ressemble déjà... Mais com- » ment ce monsieur, qui n'a qu'un » œil, a-t-il fait pour devenir l'époux » d'une si jolie femme?... Georget a » bien raison; dans le grand monde, » on voit des choses étonnantes, et » qui sont toutes simples pour les

» gens riches. Allons, mes enfans; il » faut aller vous coucher; vous pour- » riez réveiller cette petite.... et ce » monsieur vous gronderait... car il » n'a pas l'air de se souvenir que mon » mari lui a sauvé la vie, ainsi qu'à sa » fille; il ne l'a seulement pas remer- » cié!... Ah! si Georget en eût fait autant pour un pauvre Savoyard!... » mais si on n'obligeait que les gens » reconnaissans, on ne ferait pas sou- » vent le bien!... »

Nous nous éloignions à regret du lit sur lequel repose la petite fille, que je ne puis me lasser de regarder. Mais il faut obéir à notre mère, et nous nous dirigeons vers notre petit coin. En courant à notre couchette, Jacques se jette étourdiment dans les jambes du monsieur qui dormait. Il se réveille en sursaut, et fait un bond sur sa

chaise, en criant à tue-tête : « A moi!
» Champagne!.. à moi! on attaque mon
» maître... »

La figure du voyageur était alors si comique, que nous éclatons de rire, mes frères et moi. « Ce n'est rien, » monsieur; ce n'est rien, lui dit ma » mère; c'est mon petit Jacques qui, » en courant, a attrapé vos jambes, » v'là tout!...

» Comment, ce n'est rien! » dit l'étranger, qui se frotte l'œil et revient à lui... « Je vous trouve plaisante, ma » mie, avec votre voilà tout!... Me » réveiller ainsi quand je dors!... Don- » nez le fouet à tous ces polissons, et » envoyez-les coucher, que je ne les » entende plus... Ce n'est rien!... Je » rêvais que j'étais à la chasse; et j'al- » lais forcer le cerf, quand ce petit » drôle m'a fait perdre sa piste!... »

Ma mère se hâte de nous faire rentrer dans notre petit appartement ; elle tire le rideau sur nous, et nous recommande le silence. Mes frères se déshabillent, et ne tardent pas à s'endormir. Pour moi, je n'ai aucune envie de me livrer au sommeil, je ne sais quelle curiosité m'agite ; mais je pense à la jolie petite fille, je voudrais la revoir encore, je voudrais surtout la voir éveillée. Je garde donc mes habits ; le rideau qui cache notre couchette ne ferme pas assez bien pour qu'on ne puisse apercevoir dans la chambre ; m'étendant sur notre lit, et plaçant ma tête contre le rideau, je m'arrange de manière à entendre et à voir tout ce qui se passera dans notre chaumière.

A peine étions nous retirés, que

mon père revient avec le domestique du voyageur.

« Eh bien, Champagne, ma voiture?.. » demande le petit monsieur, sans regarder mon père.— « Oh! il n'y » a que peu de chose à réparer.... un » écrou de défait... le postillon dit que » ce n'est presque rien... — Je ne remontera certainement pas dans une » voiture où il manque un écrou, pour » que la roue se détache et que nous » versions sur la route?... Le postillon » se moque de cela, il est à cheval. Il » faut faire sur-le-champ raccommoder ce qui est brisé... Est-ce » qu'il n'y a pas de charrons dans ce » maudit pays?...

« Monsieur, » dit mon père, « il y » a bien un homme qui ferre les chevaux et travaille aux voitures; mais

» il demeure de l'autre côté du vil-
» lage.... — Qu'il demeure au diable
» si vous voulez, mais il me le faut....
» — C'est fort loin... et les chemins
» sont si mauvais cette nuit...—Vous
» devez être habitué à courir sur la
» neige, comme moi à porter une épée.
» Avec un gros bâton comme celui que
» vous tenez, vous pouvez vous sou-
» tenir partout... Est-ce que vous au-
» riez peur, par hasard?... — Non,
» monsieur, non... et j'en ai donné la
» preuve, lorsqu'au péril de ma vie,
» j'ai arrêté vos chevaux qui vous en-
» traînaient vers un précipice...—C'est
» juste!.... et certainement, mon cher,
» je vous en *récompenserai*... mais il
» me faut absolument un charron....»

Mon père se dispose à partir; ma mère court à lui et se jette dans ses bras: « Mon cher Georget, ne sors pas cette

» nuit, lui dit-elle ; tu es déjà malade, » le chemin est dangereux.... demain » au point du jour, il sera temps d'al- » ler chercher du monde.

» —Demain, dit l'étranger, vous n'y » pensez pas, bonne femme ! demain !.. » Et il faudrait que j'attendisse encore » une partie de la journée ici ! Non » pas, il faut que je parte dès le point » du jour... Ne retenez pas votre mari, » ne craignez rien !... je vous réponds » de lui... Et pardieu ! j'en ai fait bien » d'autres, moi, quand je patinais pen- » dant des heures entières sur des bas- » sins qui avaient jusqu'à trois pieds » d'eau !...

» —Laisse-moi, ma chère Marie, » dit mon père en se dégageant des bras de sa femme. « C'est pour nos enfans, » c'est pour toi que je cherche à ga- » gner quelque chose... La providence

» me guidera sur la route ; confions-
» nous à elle... elle doit veiller sur un
» père de famille. »

En disant ces mots, mon père sort de notre demeure ; et ma mère, dont les yeux sont pleins de larmes, va s'asseoir contre le lit sur lequel elle repose sa tête.

Le vieux monsieur n'a vu qu'une chose, c'est que mon père est parti pour exécuter ses ordres. Satisfait de ce côté, il se rapproche du feu qu'il attise, et dans lequel il jette quelques bourrées placées près du foyer.

Le domestique est allé visiter la table sur laquelle nous avons soupé ; et je lui vois faire la grimace, après avoir goûté de la soupe qui restait pour mon père.

« Triste cuisine ! » dit-il, en jetant les yeux de tous côtés. « Est-ce que mon-

» sieur le comte n'a pas faim ?—Non,
» Champagne; d'ailleurs crois-tu que
» je mangerais de ce dont se nourris-
» sent ces paysans!... — Il est certain
» que cela ne me semble pas fort bien
» accommodé !...—Ces gens-là vivent
» comme des brutes... cela n'a point
» de [illegible]... — Ah! quand je pense
» au cuisinier de monsieur le comte...
» c'est-là un homme de mérite. — Oui,
» Champagne, c'est un garçon plein
» de talent ! je le pousserai... je lui
» ferai de la réputation.—Je vois qu'il
» ne faut pas songer à souper ici. Heu-
» reusement que nous avons bien
» dîné, et que demain nous trouve-
» rons quelque bonne auberge... —
» As-tu dans ta poche le flacon de vin
» d'Alicante ?... — Oui, monsieur le
» comte... — Donne-le moi, que j'en

» boive une gorgée... cela me remet-
» tra... car le souper de ces Savoyards
[illegible] une odeur pestilentielle !... »
[illegible] tire, d'une poche de son
[illegible] n assez grand flacon recouvert
[illegible] sur lequel il porte un œil
[illegible], et qu'il présente à son
[illegible] lui-ci boit à même la bou-
teille, puis la referme avec soin, et
la rend à son valet, qui soupire en la
remettant dans sa poche.

« Assieds-toi, Champagne, dit l'é-
tranger; « je te le permets : ce paysan
» sera long-temps; d'ailleurs, il faut
» ensuite qu'il conduise le charron à
» ma voiture. Chauffe-toi, et entretiens
» le feu, car il fait horriblement
» froid, et je sens le vent qui me glace
» de tous côtés... Comment fait-on
» pour vivre dans de semblables ma-
» sures ! »

M. Champagne ne se l'est pas fait répéter ; il prend une chaise, s'approche du feu, en se mettant opposé à son maître, et p[illegible] avec délices du plaisir de se c[illegible] et de se reposer. Ma mère est [illegible] assise contre le lit ; et [illegible] qu'elle s'est endormie. Dep[illegible] temps mes frères goûtent un paisible repos ; je reste donc seul éveillé avec monsieur le comte et son valet, dont je m'amuse à écouter la conversation, en les regardant fort à mon aise par un trou de notre rideau.

« — Sais-tu bien, Champagne, que » j'ai eu une idée excellente, et que » je suis enchanté d'avoir pris un parti » aussi décisif !.... — Certainement, » monsieur le comte.... De quel parti » voulez-vous parler? Eh, parbleu! » de l'idée que j'ai eue d'enlever ma

» fille, de l'emmener avec moi à Paris...
» Comme madame la comtesse sera
» répandue, lorsqu'en s'éveillant de-
Le valet, elle ne trouvera plus sa chère
habit, Sophine!... — Ce ne sera pas une
de paillardise agréable pour madame!....
de convoitise sa fille!.... — Oui, Cham-
maître; ce n'est pas que je veux qu'elle m'adore
» aussi, moi... car enfin je suis son
» époux.—Il n'y a pas de doute, mon-
» sieur le comte. — Cela n'a pas été
» sans peine; à la vérité, mademoiselle
» de Blémont ne voulait pas se marier...
» Oh! c'est bien le caractère le plus
» bizarre.... de l'esprit... ah! Champa-
» gne, de l'esprit jusqu'aux bouts des
» doigts! — Et elle ne voulait pas de
» vous, monsieur le comte? — Je ne
» te dis pas cela; je dis, elle ne voulait
» pas se marier. Par caprice de jeunes
» filles.... idées romanesques ou mélan-

» coliques! — Est-ce que madame la
» comtesse a un caractère triste?
» Au contraire, elle est très-enjouée,
» très-vive, très-folle même... Depuis
» notre mariage, cependant, elle est
» un peu moins gaie. — N'ai-je pas bon-
» neur d'être valet de chambre de
» monsieur le comte depuis six ans
» an, je ne connais qu'à peine ma-
» dame; car, pendant cet espace de
» temps, je crois qu'elle n'a point passé
» dix jours avec monsieur. — Non,
» Champagne, elle ne les a point pas-
» sés..... et depuis cinq années que nous
» sommes mariés, nous n'avons guère
» vécu plus de deux mois ensemble. —
» Vous devez faire un excellent mé-
» nage? — Oh, certainement!... et si
» je voulais laisser madame la com-
» tesse maîtresse de voyager conti-
» nuellement, d'être à la campagne

» quand je suis à Paris, et de revenir
» à Paris quand je vais à la campagne,
» nous serions fort bien ensemble.
» Mais tu entends, Champagne, qu'il
» y a des momens où je suis bien
» aise de trouver ma femme dans son
» appartement.....—Oui, monsieur le
» comte, je comprends. — Je sais bien
» que notre manière de vivre est extrê-
» mement distinguée; il n'y a rien de
» plus noble que des époux qui ne se
» voyent que cinq ou six fois dans l'an-
» née; mais encore faut-il se rencon-
» trer quelquefois..... et pour rencon-
» trer ma femme, je suis toujours
» obligé de courir après elle. Encore
» si je l'attrapais!... mais au contraire....
» — Comment? est-ce que c'est ma-
» dame qui attrape monsieur? —
» Non, Champagne; mais c'est un petit
» salpêtre qui ne peut tenir en place....

» est elle à ma terre en Bourgogne, je
» me mets en route; j'arrive, je crois
» la trouver, la surprendre agréable-
» ment..... pas du tout ! madame est
» partie il a deux heures pour le châ-
» teau d'une de ses amies. Je me rends
» à ce château; elle vient de le quitter
» pour retourner à Paris. Je reviens à
» Paris.. depuis la veille elle est partie
» pour prendre des eaux... Et toujours
» comme cela. Il n'y a pas de mois où
» je ne manque mon épouse. — Cela
» doit beaucoup fatiguer monsieur le
» comte ! — Elle m'avait prévenu
» en m'épousant.... Oh ! elle a montré
» une franchise rare !... elle ne m'a
» caché aucun de ses défauts ! Elle m'a
» dit qu'elle était coquette, volontaire,
» impérieuse, capricieuse.... Tu sens
» bien que j'ai été enchanté de sa fran-
» chise. — Peste ! je le crois bien, mon-

» sieur, c'est un trésor qu'une femme
» aussi franche! — Et puis, comme je
» te l'ai dit, elle ne voulait pas se ma-
» rier. — Mais quand elle a vu monsieur
» le comte, elle a changé de résolution?
» — Au contraire, elle est devenue
» tenace... Oh! c'est une femme à ca-
» ractère... elle a été jusqu'à me me-
» nacer de me faire.... — De vous faire?
» — De me faire... tu sais bien... comme
» les *petits bourgeois*. — Ah! je com-
» prends... et cela n'a pas effrayé mon-
» sieur le comte? — Fi donc, Cham-
» pagne est-ce qu'une demoiselle aussi
» distinguée peut faillir? est-ce que je
» ne connaissais pas les vertus de made-
» moiselle Caroline de Blémont, et les
» principes dans lesquels on l'avait
» élevée. Son père, qui était mon ami
» et un homme dans mon genre, car
» il y avait beaucoup de rapports entre

» nous....—Est-ce qu'il n'avait qu'un
» œil, comme monsieur le comte?—
» Je parle du moral et des sentimens.
» Son père, Champagne, m'a dit: épou-
» sez ma fille, j'en serai bien aise, et
» elle finira par en être contente. Elle
» ne vous aime pas, mais si vous savez
» vous y prendre, avant quinze ans
» elle vous adorera.—Voilà un père
» qui parle comme *Mathieu Laens-*
» *berg*.—Il ne s'est pas trompé, Cham-
» pagne, oh! je m'en aperçois chaque
» fois que je parviens à attraper ma
» femme. Madame la comtesse com-
» mence à avoir beaucoup de tendresse
» pour moi... et si ce n'était cette manie
» de courir sans cesse le monde... mais
» cela lui passera.»

Ici, M. le comte se rapprocha du feu en baillant; et M. Champagne, se trouvant derrière son maître, tira

lestement le flacon de sa poche, y but à longs traits, et le remit en place sans que l'on s'aperçut de rien.

« Te souviens-tu, Champagne, qu'il » y a trois mois environ, nous avons » été dans le Berry, à la terre de ma- » dame de Rosange... où j'ai été assez » heureux pour rencontrer ma femme? » —Oui, monsieur, ainsi qu'un jeune » artiste... nommé Dermilly, je crois?... » —Dermilly, oui; c'est un peintre.—Il » me semble que je l'ai aperçu aussi, » dans les environs du château que nous » venons de quitter. — Tu ne t'es pas » trompé; figure-toi, Champagne, » que ce diable de Dermilly, qui cer- » tainement ne cherche pas ma femme, » se rencontre toujours avec elle, tandis » que moi, qui la cherche sans cesse, » j'ai beaucoup de peine à la rencon- » trer. —C'est fort singulier, en effet.

» — Cela se conçoit cependant; Der-
» milly, comme peintre, aime beau-
» coup à voyager, pour connaître les
» beaux sites, pour admirer la nature...
» que sais-je!... ces artistes sont enthou-
» siastes, romantiques!... Ma femme,
» de son côté, est en extase devant
» une chûte d'eau, un montagne, ou
» un ravin!... Alors, ils ne pouvaient
» pas manquer de se rencontrer! —
» Assurément; M. Dermilly admire la
» nature avec madame la comtesse. —
» C'est cela même, Champagne; oh!
» ils sont vraiment uniques pour cela!...
» —Il est fort bien, ce M. Dermilly!
» — Mais, oui... pour un peintre, il
» n'est pas mal... ce ne sont pas de ces
» traits nobles... dans mon genre.—Oh!
» il ne ressemble nullement à mon-
» sieur le comte!..... c'est un jeune
» homme?—Oui... vingt-huit à trente

» ans à peu près.—Il a donc l'honneur
» de connaître madame la comtesse?
» — Pardieu! je crois bien! il la con-
» naissait même avant moi; Dermilly
» était son maître de dessin. — Ah! je
» comprends.—Ma femme avait beau-
» coup de goût pour la peinture....
» Dermilly lui montrait tout ce qu'elle
» voulait, mais principalement l'his-
» toire... — Ah! c'est aussi un peintre
» d'histoire? — Lui! il peint tous les
» genres... portraits, paysages... anti-
» ques.... que sais-je!... Il attrape par-
» faitement la ressemblance... il a fait le
» portrait de madame la comtesse, que
» ma fille porte à son cou... il m'a fait
» aussi... d'après la bosse... il m'a même
» fort bien attrapé... c'est surtout mon
» œil couvert de taffetas qui est frap-
» pant... Ma femme m'a fait sur-le-
» champ accrocher...—Dans son bou-

» doir? — Non, dans le garde-meuble, —
» à côté de mes aïeux. — Il me paraît
» que ce M. Dermilly a du talent... —
» Beaucoup de talent, Champagne, in-
» finiment de talent... Je lui fais quel-
» quefois l'honneur de l'inviter à dî-
» ner... quand je n'ai personne, parce
» que tu entends bien que, son rang...
» mais il se refuse toujours, il n'y a
» qu'à la campagne que l'on peut le
» posséder. Il a fait aussi le portrait de
» ma fille... il est d'une complaisance
» extrême... Je crois que ce garçon-là
» ferait le portrait de mon cheval, si
» je l'en priais... car il m'a dit, en me
» peignant, qu'il faisait aussi les bêtes
» quand cela se rencontrait. Il faudra
» que je lui fasse faire ton portrait,
» Champagne... — Ah! monsieur le
» comte est trop bon!... — Non.... je le
» mettrai dans ma salle à manger, en

» regard de celui de ce pauvre caniche,
» qui rapportait si bien. »

Champagne ne répond rien, mais je le vois se retourner et porter le flacon à ses lèvres, pendant que monsieur le comte se caresse le gras des jambes.

« Mais quand je pense à la surprise
» que je vais causer à madame la com-
» tesse!... Après tout, c'est sa faute...
» je voulais l'enmener à Paris... Je veux
» donner un bal, une fête à plusieurs
» personnages importans dont je puis
» avoir besoin... J'ai le tact fin, Cham-
» pagne, et je prévois les choses de
» fort loin... il n'y a personne comme
» moi pour deviner une destitution,
» une mutation, une promotion, une
» élévation!...—*Il est facile de voir que*
» monsieur le comte n'est pas de ces
» hommes auxquels on en fait accroire,
répond M. Champagne, en replaçant

dans sa poche le flacon qu'il vient encore de visiter.

« Or donc, la présence de madame » la comtesse est indispensable à Paris; » elle est allée en Savoie passer quel- » que temps à la terre d'une de ses » amies, qui l'aime beaucoup, dit-on, » mais dont je n'avais jamais entendu » parler. Aller en Savoie dans le cœur » de l'hiver!... je reconnais bien là la » tête folle de madame de Francornard, » N'importe, rien ne m'arrête. Je fais » mettre les chevaux à ma berline, » nous partons... nous voyageons sans » trop nous presser, parceque je ne » veux pas fatiguer mes pauvres bêtes; » nous arrivons chez madame de Mel- » val, où certes on ne m'attendait pas.. » car tu as vû la surprise de ma femme? » — Oui, monsieur.... Oh! elle a fait » une grimace épouvantable!... — Com-

» ment, une grimace?... — Je veux dire
» que l'étonnement que votre vue lui
» a causé... a tellement contracté ses
» nerfs... que sa physionomie!... car ma-
» dame la comtesse a beaucoup de phy-
» sionomie!... — Infiniment, Cham-
» pagne. Ah! si tu avais été là quand je
» lui ai annoncé que je venais la cher-
» cher pour la ramener à Paris... oh,
» tu aurais ri de la colère... qu'elle fei-
» gnait d'éprouver!..... c'étaient des
» mouvemens de dépit!.... des trépi-
» gnemens de pied!... elle est vrai-
» ment gentille tout à fait!... — Oh!
» c'est une femme charmante que
» monsieur le comte possède-là! —
» Oui, Champagne, c'est ce que me
» disent tous mes amis. Enfin, ma
» femme s'est calmée, et elle m'a dit,
» d'un ton extrêmement doux: Vous
» pouvez retourner à Paris, si cela

» vous plaît, mais je ne vous y suivrai
» pas. — Ah ! madame vous a dit cela?
» — Oui, Champagne, mais avec infi-
» niment de graces ; il n'y avait pas
» moyen de se fâcher. Cependant,
» comme cela ne remplissait pas mon
» but, j'étais assez mécontent d'être
» venu pour rien en Savoie, lorsqu'en
» me promenant dans les environs du
» château j'ai rencontré Dermilly... ce
» jeune peintre dont nous parlions
» tout-à-l'heure, il se promenait avec
» ma fille à laquelle il paraît porter
» le plus tendre attachement !.... je
» voulus causer un moment avec lui,
» mais il me quitta bien vite, en me di-
» sant : Il faut que je ramène made-
» moiselle Adolphine à sa mère, car
» madame la comtesse aime tant sa
» fille qu'elle ne peut être une heure
» séparée d'elle, et elle me gronde-

» rait si je tardais plus long-temps.

« Pardieu, me dis-je, puisque ma-
» dame la comtesse ne peut être une
» heure sans sa fille, il me semble que
» si j'emmenais la petite à Paris je for-
» cerais par là sa mère à me suivre....
» hein Champagne ! que dis-tu de
» cette idée là?... — Sublime, mon-
» sieur le comte. — Il m'en vient comme
» cela trois ou quatre par jour. Je ne
» fis semblant de rien... je dissimulai
» pendant deux jours... il fallait atten-
» dre l'instant favorable, et c'était dif-
» ficile... On m'avait donné pour loge-
» ment un pavillon superbe, mais qui
» était à une lieue de l'appartement de
» ma femme. Ce n'est que cette nuit
» que, me cachant dans un cabinet, je
» suis parvenu jusqu'auprès de ces
» dames. La petite dormait, je l'ai cou-
» verte à la hâte de cette pelisse et de

» ce bonnet ; je t'avais prévenu de le
» tenir prêt, et nous sommes partis,
» pendant qu'on me croyait bien en-
» dormi... Le tour est délicieux !...
» Nous avons pris des chemins de tra-
» verses, parce que je ne veux pas que
» madame la comtesse, qui certaine-
» ment va courir après moi, puisse me
» rejoindre avant que nous soyons
» à Paris. Le mal, c'est que nous nous
» sommes perdus dans ces maudites
» neiges, et qu'il faut attendre pour re-
» partir que ma voiture soit réparée.
» Elle sera en état au point du jour,
» monsieur, et madame la comtesse
» ne nous attrapera pas parce qu'elle
» croira que nous avons suivi le droit
» chemin. — Allons, tout ira bien....
» grâce à mon excellente idée !... —
» Comme c'est heureux que vous ayez
» eu un enfant monsieur le comte. —

» C'est vrai.... Champagne, car me » voila sûr, maintenant, de faire aller » ma femme partout où je voudrai.... » Ranime donc le feu, Champagne... » qu'est-ce que tu fais donc derrière » mon dos?... — Rien... monsieur le » comte... je cherchais des fagots...— » En voilà devant toi...»

M. Champagne, à force de visiter le flacon, sentait ses jambes faiblir et sa langues'épaissir; de son côté, monsieur le comte baillait plus fréquement, et ses paupières commencaient à se fermer.

» Champagne, sais-tu qu'elle est » fort jolie, ma fille? — Magnifique, » monsieur le comte... — Elle promet » d'être très bien tournée!...—Ça fera » une fière femme... si elle vous res- » semble.. —Comment, si elle me res- » semble, imbécille; mais c'est déjà

» frappant, de profil. — Je veux dire
» qu'elle est déjà presqu'aussi grande
» que vous... — Oh! que moi... tu vas
» trop loin, moi je suis de la vieille
» roche... j'ai le coffre solide!...—C'est
» fini.... il n'y a plus rien dedans!.... »
marmotte Champagne, qui vient de
boire le restant du vin d'Alicante
que contenait le flacon.

» Qu'est-ce que tu dis, Champagne?
» — Moi, monsieur le comte.... Es-ce
» que j'ai dit quelque chose?.... — Je
» crois que ce maraud s'endort quand
» je lui parle. — Moi, monsieur, je
» suis éveillé comme une souris!—Ma
» fille a des yeux superbes! — C'est
» comme des perles!...—Et des dents!..
» — Noires comme du jai! — Un nez
» — bien fait.... — Avec un petit trou
» au milieu.... — Et un menton...—A
» la romaine.... n'est-ce pas monsieur

le comte?... — Ah! Champagne!.....
» quel dommage que ma fille ne soit
» pas un garçon!... — Ah! c'est juste....
quel dommage.... que le flacon soit
» si petit.... — Cela ferait un joli petit
» garçon, comme tu dis Champagne;
» ce serait un Francornard, enfin,
» et il m'en faut un pour perpétuer
» mon nom.....—Oui, monsieur... oui..
» il vous en faut..... — C'est ce dont je
» vais m'occuper sérieusement.... j'au-
» rai un fils, Champagne..... si ma
» femme.... à moins que.... comme à
» l'ordinaire....

» — Oui, monsieur.... ayez en beau-
» coup.... et du vieux.... comme celui
» que j'ai bu tout à l'heure..... »

Monsieur le comte venait de fermer les yeux, M. Champagne bredouillait et s'assoupissait à côté de son maître,

las d'écouter et de regarder par le trou du rideau, je m'étendis auprès de mes frères, et ne tardai pas à imiter les voyageurs.

CHAPITRE III.

Elle s'éveille.—Départ des Voyageurs.

Je ne sais quelle heure il était, lorsque des coups frappés à la porte de notre chaumière me réveillèrent brusquement; j'entendis en même temps le vieux monsieur qui criait : « A moi, » Champagne! quel est l'insolent qui » ose me troubler... j'ai quarante mille » livres de rente.... et le premier cui- » sinier de Paris. »

De son côté M. Champagne, à moitié

endormi, marmottait en se frottant les yeux : « Que me veut-on?... qu'est-ce » qui m'appelle?... est-ce vieux ce fou » qui court après sa femme?... qui se » moque de lui?... j'ai tout bu..... c'est » dommage... »

Heureusement pour M. Champagne que son maître, à moitié endormi, n'entendit pas ces paroles. Ma mère s'empressa d'ouvrir. C'était mon père, qui venait annoncer au voyageur que sa voiture était réparée. La lampe qui brûlait encore, éclairait tristement notre chaumière; à peine mon père est-il entré, que j'entends ma mère jeter un grand cri.

Le vieux monsieur fait un saut sur sa chaise; Champagne se précipite en avant, pour se lever plus promptement; mais dans ce mouvement, sa chaise glisse, et comme les fumées du

vin d'Alicante ne sont pas encore entièrement dissipées, il perd l'équilibre et va tomber sur les genoux de son maître, qui pousse des cris terribles, croyant qu'une bande de voleurs est entrée dans la chaumière.

Une entaille assez profonde, que mon père s'était faite au dessus de l'œil gauche, et de laquelle s'échappaient de grosses gouttes de sang, avait été cause du cri que ma mère venait de pousser, et qui avait répandu l'alarme dans notre habitation.

« Oh! mon dieu! tu es blessé, mon » pauvre Georget !.... ah! j'avais un » pressentiment qu'il t'arriverait quel- » que malheur!.. mais tu n'as pas voulu » m'écouter!.. —Ce n'est rien, ce n'est » rien, ma bonne Marie, dit mon père en portant son mouchoir sur sa blessure; en voulant gravir la colline

» pour arriver plus vîte à l'autre bout
» du village, mon pied a glissé sur la
» neige, je suis tombé.... une pierre
» m'a légèrement blessé à la tête....
» — Mais ton sang coule, tu dois souf-
» frir... — Non, te dis je; ce ne sera
» rien; ne nous occupons pas de cela
» maintenant.

Au cri de ma mère, j'avais aussi quitté notre couchette. Je m'approche de mon père; la vue du sang qui coule de sa blessure, me fait mal; je me mets à pleurer. A mon âge, c'était pardonnable; d'ailleurs, je n'ai jamais eu ce courage qui consiste à voir, sans en être troublé, les souffrances de ses semblables. Dans le monde, on appelle cela de la fermeté; dans nos montagnes, c'eût été de l'égoïsme.

Pendant que mon père me console et rassure ma mère, M. le comte

s'éveille entièrement et s'aperçoit enfin qu'il tient M. Champagne sur ses genoux: celui-ci s'était rendormi sur son maître, qui se croyant attaqué, était resté plusieurs minutes sans oser remuer.

« Comment, maraud!.. c'est toi qui » es sur mes genoux, dit M. le comte » en se débarrassant de son valet! » — Comment, monsieur?.... J'étais » assis sur vous!... voyez ce que c'est » que le sommeil!... j'aurai eu le cau- » chemar probablement... mais aussi, » on fait un bruit dans cette bicoque... » il n'y a pas moyen de dormir, on » crie ... on pleure.... on ne s'entend » pas. »

» Pardon de vous avoir ré eillé, » monsieur, dit mon père; mais je » croyais que vous seriez bie n aise » d'apprendre que votre voiture est en

» bon état. — Ah ! ah ! c'est vous, bon
» homme... diable! déjà de retour...
» — Mais il y a plus de cinq heures que
» je suis parti. Il m'a fallu du temps
» pour aller chez le charron, pour
» l'éveiller, et pour le décider à venir
» par le temps qu'il fait... Je l'ai ensuite
» conduit à votre voiture... il n'y avait
» presque rien à faire.... Cependant il
» est encore auprès... il attend sans
» doute qu'on le paye.... — Cinq heu-
» res... Comme le temps passe quand
» on cause ! n'est-ce pas Cham-
» pagne ? car je n'ai pas dormi une
» minute. — Ni moi non plus, mon-
» sieur, j'avais les yeux aussi ouverts
» que vous. — Quelle heure est-il ?
» — Le jour va bientôt paraître, mon-
» sieur, il est près de six heures...
» — Champagne, va payer cet ouvrier;
« il faudra qu'il te réponde qu'il n'y a

» plus de danger pour moi. — Oui, » monsieur... — Ah !.. donne-moi au- » paravant le flacon d'Alicante, le » froid m'a saisi... cela me remettra un » peu. »

M. Champagne, après avoir hésité un moment, fouille enfin dans sa poche et en tire la bouteille d'osier qu'il présente à son maître avec beaucoup de respect. Celui-ci, après l'avoir débouchée, la porte à ses lèvres et s'écrie bientôt :

« Qu'est-ce que cela veut dire.... » Champagne ? — Quoi donc, mon- » sieur? — La bouteille est vide? — Vous » croyez, monsieur ? — Comment, je » crois... j'en suis pardieu bien sûr... — » C'est singulier ! elle était aux trois » quarts pleine quand vous me l'avez » rendue ce soir ! — Je le sais fort bien, » drôle !... comment m'expliqueras-tu

» cela? — Ah ! je vois ce que c'est,
» monsieur, tout-à-l'heure, en me
» jetant brusquement sur vous, croy-
» yant que l'on vous attaquait, j'aura
» cogné ce flacon et il aura fui.... ma
» poche est encore toute mouillée....
— » Comment, maraud.... vous osez
» dire...— Monsieur le comte sait bien
» qu'il n'a pas fermé l'œil de la nuit,
» et que j'ai toujours été près de lui...
» Il m'eut été impossible de tromper
» monsieur, alors même que j'en au-
» rais été capable... — Au fait, ta ré-
» flexion est assez judicieuse. »

M. Champagne s'esquive, enchanté de s'en être si bien tiré. Ma mère lavait avec de l'eau fraîche la blessure de mon père, que je venais de débarrasser de son chapeau et de son bâton; mes frères dormaient encore, et notre hôte se fourrait presque dans le foyer en

se plaignant du froid. Il n'avait pas aperçu le mal que le bon Georget s'était fait, en courant pour lui, la nuit, au milieu de nos montagnes; cet homme-là ne voyait que ce qui lui était personnel; pour la peine que l'on se donnait à son service, les souffrances des malheureux, les larmes de l'infortune, les pleurs de l'orphelin, l'œil qui lui restait semblait aussi recouvert d'un épais bandeau.

Une petite voix bien douce attira notre attention. C'était la petite fille qui s'éveillait; la blessure de mon père nous avait fait oublier la jolie dormeuse.

« Maman!... maman!... dit la jolie petite. Puis elle soulève sa tête et promène autour d'elle des regards surpris. Nous apercevons alors ses yeux; ils sont noirs, mais si doux, si bons!... à son

premier cri, j'avais couru près du lit; et là, je restais à la regarder. «Maman,» dit-elle de nouveau; et sa voix n'est plus aussi calme; le chagrin l'altère déjà: elle ne voit pas sa mère, ses jolis yeux se remplissent de larmes.

Ma mère s'était aussi approchée de la petite, qu'elle admirait, répétant à chaque minute: « Bon dieu! la belle petite fille!..» Chacun de nous lui souriait; mais la pauvre enfant nous regardait avec étonnement, avec crainte, et répétait: « Maman... je veux » voir maman!..

« Monsieur, dit ma mère à l'étranger, » votre demoiselle est éveillée, elle de- » mande sa maman.—Eh bien... don- » nez-lui à boire... les enfants se cal- » ment toujours en buvant... on les » berce avec cela.... »

Ma mère présente un verre à la pe-

tte, mais elle le repousse et continue d'appeler sa maman; ses larmes coulent, elle sanglotte; ses beaux cheveux retombent sur ses yeux qu'elle frotte avec ses petites mains, tout en répétant sans cesse : « Je veux qu'on me mène chez maman. »

Nous étions tous attendris de la douleur de la petite fille; le vieux monsieur, seul, ne paraissait pas y faire attention, et murmurait en se frottant les jambes: Mes pauvres chevaux auront eu bien » froid. Je voudrais déjà être de retour » à Paris. Je suis sûr que César s'ennuie » après son maître.... Comme il va faire » le saut du cerceau à mon retour.... » Cet animal là est plein d'intelligence... » Il faut que je lui apprenne à jouer » aux dominos, comme le fameux *Mu-* » *nito.* »

» Monsieur, dit ma mère, votre pe-

» tite pleure toujours... La pauvre en-
» fant ne peut pas se consoler...—An-
» nonce-lui que je vais lui donner le
» fouet...—Ah! monsieur... battre un
» enfant aussi petit... une si jolie fille...
» Ah!.. c'est pour rire que monsieur
» dit cela... je ne battons pas les nôtres,
» nous... et cependant ils ne sont pas
» aussi délicats que ce petit amour-là. »

Le vieux monsieur se retourne en fesant la grimace, et fixant sur ma mère son petit œil gris : « Est-ce que cette » Savoyarde prétendrait me montrer » comment je dois élever ma fille?... » Amenez-moi mademoiselle Adol- » phine... »

Ma mère prend la petite dans ses bras, et se dispose à la porter sur les genoux de son père; mais celui-ci lui fait signe de mettre l'enfant à terre devant lui ; et la petite, après avoir envi-

sagé M. le comte, fait une moue qui la rend encore plus gentille.

« Mademoiselle, » dit gravement le vieux monsieur après avoir pris du tabac dans une belle boîte d'or, « votre » conduite est au moins inconve- » nante... pour ne point dire plus; vous » demandez madame la comtesse, c'est » fort bien; mais parce que vous ne la » voyez point, vous vous mettez à pleu- » rer!... Je n'entends pas que ma fille se » conduise avec autant de légèreté. » Vous êtes avec moi... je crois vous » avoir déjà dit que je suis votre père... » D'ailleurs vous devez me reconnaître: » et un père ou une mère, c'est abso- » lument la même chose; si ce n'est » que l'une vous gâte, et que l'autre » vous donnera des chiquenaudes si » vous n'êtes point sage. »

Pour toute réponse à cette mercu-

riale, dont la petite fille n'a sans doute pas compris un mot, elle se met à taper des pieds avec violence, en répétant : « Je veux voir maman...moi !.»

« Voyez un peu quel caractère, s'écrie M. le comte; elle n'en démordra » pas... elle aura de la tête.... beaucoup » de tête... Cela n'est pas étonnant, c'est » une Francornard, et c'est par la tête » qu'on nous reconnaît tous.

Dans ce moment, M. Champagne revient. « Voilà le jour, monsieur le » comte, dit-il en entrant; quand vous » voudrez vous remettre en route...— » Sur-le-champ... la voiture est parfai» tement racommodée? — Oui, mon» sieur, il n'y a plus de danger...—Al» lons, donne-moi mon manteau que » je m'entortille bien...»

Pendant que le domestique enveloppe son maître aussi hermétique-

ment qu'une bouteille d'esprit de vin, je me rapproche de la petite fille : elle ne pleure plus, elle est immobile devant le feu... mais ses beaux yeux sont si tristes !... de gros soupirs sortent de sa poitrine ; on voit qu'elle retient avec peine ses sanglots.

Je l'entoure de mes bras... je l'enlève...—« Que fais-tu donc, André, me dit mon père? — Je vais la porter, » papa, oh ! je suis bien assez fort... » Vous êtes blessé, vous pourriez tom- » ber encore... »

Je me disposais à porter la petite jusqu'à la voiture (car j'étais en effet déjà fort pour mon âge) mais M. Champagne m'arrête et s'empare de l'enfant. Oh ! si j'avais pu résister... que j'aurais eu de plaisir à battre cet homme qui me privait du bonheur de porter la petite demoiselle, dont les mains,

blanches comme la neige, s'étaient déjà posées sur ma tête, et dont les petits doigts avaient jeté mon bonnet de laine, qui sans doute lui semblait une vilaine coiffure.

Les voyageurs vont partir; M. Champagne tient dans ses bras la jolie dormeuse, qui me regarde et veut me sourire, quoique l'on s'aperçoive qu'elle a le cœur bien gros!.. mais il est un âge où la peine et le plaisir se succèdent si rapidement!.. la joie se fait jour sous les larmes qui sèchent aussi vite qu'elles ont coulé. Déjà l'on ne voit plus que le bout du nez de M. le comte, qui prend, pour regagner sa voiture, autant de précaution que s'il devait gravir à pied le Montblanc. Mon père est toujours dans un coin de la chambre, trop fier pour demander une récompense que cependant il a bien méritée.

Mais en passant devant lui, M. Champagne s'arrête : « Oh ! vous êtes blessé, lui dit-il. — Oui, dit ma mère, c'est » en courant cette nuit pour votre » maître qu'il s'est mis dans cet état.

« Comment!.. il est blessé ?...» dit monsieur le comte, dont la voix étouffée par son manteau ressemble alors au son d'un cornet à bouquin. Il s'arrête devant mon père, puis se décide à dégager une de ses mains de dessous son manteau, ce qu'il ne fait qu'avec bien du regret, et il cherche pendant long-temps dans son gousset, en murmurant :

« Ah ! diable... au fait... j'allais ou- » blier... il faut que je lui donne quel- » que chose.. N'est-ce pas, Champagne? » — Il le mérite bien, monsieur le » comte. — Oui.. oui.. sans doute.. c'est » pourtant désagréable, en voyage,

» d'être toujours obligé d'avoir la main
» à la poche... on n'en finit jamais !.. al-
» lons... tenez, mon cher.. je veux que
» vous vous souveniez que vous avez
» reçu dans votre chaumière le comte
» Nestor de Francornard.

En disant ces mots, M. le comte met un petit écu dans la main de mon père; puis, disparaissant de nouveau sous son manteau, il sort de notre habitation, suivi de son valet, qui porte la petite fille dans ses bras. Ils ont bientôt rejoint la voiture qui les attend, et ils s'éloignent de notre pays.

» Un petit écu ! dit ma mère, lorsque l'étranger est parti; « don-
» nez-vous donc bien de la peine,
» privez vous de sommeil, exposez
» votre vie, pout être récompensé
» ainsi !

» Marie, dit mon père, on doit

» toujours obliger, sans s'inquiéter si » l'on en sera ou non récompensé; » ne l'est-on pas toujours, d'ailleurs, » par le plaisir d'avoir fait son de- » voir? Sans doute cet étranger aurait » pû se montrer plus généreux... » Tant pis pour lui, s'il ne sait pas don- » ner, c'est une jouissance dont il se » prive. Notre chaumière est ouverte » à tout le monde, les riches doivent » pouvoir y entrer comme les mal- » heureux. — Mais cette blessure... » c'est pour lui que tu as gagné cela... » — Cela ne sera rien... vas, tes soins » et les caresses de nos enfans la gué- » riront bien plus vîte que tout l'or » de ce voyageur.

Ma mère ne dit plus rien à son mari; mais en allant et venant, je l'entends murmurer encore : « Un » petit écu !... et il a manqué périr !... »

En effet, pour un seigneur, M. le comte n'avait pas agi noblement; mais il y a beaucoup de roturiers qui ont l'âme noble, et cela fait compensation.

CHAPITRE IV.

La Mort d'un bon Père—Séparation nécessaire.

Depuis plus d'une heure les voyageurs étaient partis; mon père se reposait devant le feu, en mangeant la soupe que l'arrivée de M. le comte ne lui avait pas permis de prendre la veille. Ma mère s'occupait de son ménage; mes frères étaient déjà sur le seuil de notre porte, mordant chacun dans un gros morceau de pain bis. Je ne les avais pas suivis, je restais dans la maison, j'y cherchais encore la jo-

lie petite fille, et j'étais triste de ne plus l'y trouver.

En portant mes regards du côté du lit sur lequel elle s'est reposée, quelque chose de brillant frappe ma vue; je cours, et je ramasse au pied du lit le médaillon que nous avons admiré la veille.

Je pousse un cri de joie. » Qu'as-tu » donc André? me dit mon père. — » Oh! j'ai trouvé un trésor... tenez... » tenez... »

Je cours lui montrer le portrait. « C'est celui que la petite fille portait » à son cou, dit ma mère; il se sera dé- » taché de la chaîne... regarde donc, » Georget, la jolie femme! oh! c'est » la mère de ce petit ange, qui dor- » mait sur notre lit... — Oui... elle est » très-bien; mais, morgué, comment » faire pour rendre ce portrait à ce

» monsieur?.. Diable!.. si on avait vu
» cela plus tôt... Marie, sais-tu si l'on
» pourrait encore rejoindre la voi-
» ture?.. — Non, certainement, on ne
» le peut plus; ils ont près de deux
» heures d'avance... D'ailleurs, savons
» nous où ils vont? Ne veux-tu pas
» encore courir et te blesser pour ce
» vieux vilain monsieur, qui ne vous
» remercie seulement pas?.. — Ah!
» Marie!.. Faut-il se montrer intéressé?.. et quand il s'agit d'être honnête, de faire son devoir... — Pardi,
» j'espère que nous le sommes, hon-
» nêtes; dieu merci, quoique pau-
» vre, je n'en sommes pas moins es-
» timés dans le pays. Mais écoute,
» Georget; ce portrait n'est pas en-
» touré de pierres précieuses... oh!
» s'il y avait des diamans... des bijoux

» autour, je serais la première à cou-
» rir après la voiture dussé-je faire
» dix lieues, de peur qu'on ne nous
» crût capable de l'avoir gardé ex-
» près; mais tu vois bien qu'il n'y a
» qu'un petit cercle d'or tout simple
» autour de cette figure... Ce n'est pas
» notre faute si la petite l'a perdu.
» D'ailleurs, dès que ce monsieur s'en
» apercevra, il se doutera sans doute
» que c'est ici que sa fille l'a laissé,
» et il l'enverra chercher par un de
» ses valets. En attendant, gardons
» ce portrait puisque le hasard nous
» en rend dépositaires, et ne te tour-
» mente plus pour cela. Si cet étran-
» ger y tient beaucoup, sois sûr qu'il
» ne manquera pas de nous l'envoyer
» demander. — Allons, je crois que
» tu as raison, Marie; d'ailleurs la

» voiture est trop loin... Mais bientôt, » je pense, quelqu'un viendra réclamer ce médaillon. »

Mon père se trompait dans ses conjectures; les jours s'écoulèrent après celui où nous avions reçu les voyageurs, et personne ne vint chercher le portrait.

Cependant la santé de mon père ne s'améliorait pas. Chaque jour, au contraire, ses forces diminuaient. Sa blessure à la tête était cicatrisée; mais il éprouvait par tout le corps des douleurs qu'il voulait en vain nous cacher. Notre indigence augmentait son mal, en lui donnant pour l'avenir de vives inquiétudes. Ma mère s'efforçait de le tranquilliser; mais depuis long-temps il ne pouvait plus se livrer à aucun travail. C'était en servant de guide aux voyageurs, aux curieux

qui venaient souvent admirer nos montagnes et l'âpreté de nos sites, que mon père avait jusqu'alors trouvé le moyen de soutenir sa famille ; cette ressource lui était ravie.

Chaque jour je m'offrais pour remplacer mon père ; je brûlais du désir d'être utile à mes parens, et de soulager leur misère ; mais ils me trouvaient trop jeune encore pour gravir les glaciers, et m'exposer sur des chemins bordés de précipices ; ils tremblaient pour mes jours ; si je tardais à rentrer, lorsque j'allais dans le village, leur inquiétude était extrême ; ils me croyaient blessé ; et à mon retour, après m'avoir grondé, ils se dédommageaient en m'accablant de caresses... Les pauvres gens apprennent souvent aux riches comment on doit aimer ses enfans.

Un jour cependant, revenant seul du village, je rencontre un voyageur qui me prie de lui indiquer un chemin pour atteindre une hauteur d'où l'on découvre fort loin dans les environs. La route était difficile et bordée de précipices; mais plusieurs fois je l'avais parcourue à l'insu de mes parens. J'offre au voyageur de lui servir de guide, il accepte; nous gravissons les rochers. Après avoir admiré quelque temps le magnifique tableau qui s'offre à ses regards, l'étranger redescend, puis continue sa route; mais auparavant, il me met dans la main une petite pièce d'argent, en me disant: » Tiens, mon petit homme; voilà pour » ta peine. »

Jamais je n'avais éprouvé un plaisir aussi grand; je cours... je vole vers notre demeure; mes pieds ne mar-

quent point sur la neige que je ne fais qu'effleurer; j'arrive enfin, respirant à peine; et je vais donner à ma mère la pièce de monnaie que j'ai reçue du voyageur.

« D'où te vient cela, » me dit mon père? Je raconte ce que j'ai fait; sans doute je parais alors bien fier, bien satisfait, car je vois mon père sourire, quoiqu'il veuille d'abord me gronder.

Pierre et Jacques ouvrent de grands yeux, et disent qu'ils veulent aussi gagner de l'argent; mais Jacques est si petit! et Pierre si timide!..

Malheureusement, de telles occasions sont rares: on veille à ce que je ne m'éloigne pas. Nous restons près de mon père; ses souffrances paraissent augmenter; ce n'est qu'entouré de ses enfans qu'il se sent mieux. Nous passons les longues soirées d'hiver

assis à ses côtés. Hélas! il n'a plus la force de nous tenir sur ses genoux! Ma mère travaille sans cesse; « son rouet suffira, » dit-elle, pour nous soutenir tous. » Pauvre mère !.. elle ne dit pas qu'elle pleure la nuit, pendant que mon père repose !.. Seul, je m'en suis aperçu, car souvent aussi je ne dors point.

Pour nous distraire de nos peines, souvent nous prions mon père de nous montrer le portrait de la belle dame. Nous aimons à le regarder. Pour moi, il me rappelle toujours la jolie petite fille qui a dormi dans notre chaumière. « Ne point avoir fait chercher » ce portrait, dit mon père, c'est bien » singulier!.. Le mari de cette dame » doit cependant bien l'aimer... — » Son mari, dit ma mère! Ah! si c'est » ce vilain borgne au petit écu, » comment veux-tu qu'il aime sa

» femme !.. Quand je lui parlais de sa » fille, il ne songeait qu'à un chien » qu'il allait revoir, et faire passer » dans un cerceau. Ce petit ange » pleurait et demandait sa mère... » c'était bien naturel ! Au lieu de » l'embrasser, de la consoler, il vou- » lait la fouetter !.. Enfin, il lui a dé- » bité, pendant une heure, de grandes » phrases auxquelles cette pauvre pe- » tite ne pouvait rien comprendre !.. » Vas, cet homme-là n'est pas capable » d'aimer d'amour... Mais si c'était le » portrait de son chien qu'il eût laissé » ici, je gage bien qu'il aurait mis » tous ses *Champagne* en route pour » le retrouver. »

Quelques amis de mon père, en venant dans notre chaumière, avaient aperçu le portrait que nous considérions, et appris par quelle circons-

tance il était entre nos mains. Un vieil Italien, qui se trouvait depuis quelques jours en Savoie, propose un jour à mon père de vendre pour lui le portrait à la ville voisine, assurant que l'on peut retirer au moins trente francs de l'or qui l'entoure. Trente francs! c'était une somme considérable pour nous. Cependant, bien loin d'y consentir, mon père rejeta avec mépris cette proposition. « Ce bijou ne nous appartient pas, dit-il. Tôt ou » tard, celui qui le possédait peut » venir le réclamer; et vous me pro- » posez de le vendre! Non, Georget » mourrait de besoin, qu'il ne touche- » rait point à ce dépôt. »

J'étais auprès de mon père, comme il achevait ces mots. Il me prend par la main, m'attire près de lui et me dit : « Mon cher André, n'oublie jamais

101586

» ce que tu viens d'entendre : un jour
» peut-être, tu voyageras; tu iras à
» à Paris... Qui sait si, plus heureux
» que moi, tu ne parviendras pas à
» t'enrichir ! Mais que ce ne soit jamais
» par des moyens dont tu pourrais avoir
» à rougir. La probité des grandes vil-
» les est plus facile, plus accommo-
» dante que celle de nos montagnes;
» mais il faut conserver celle de ton
» père, du pays où tu es né : c'est la
» bonne, mon garçon; avec elle tu
» marcheras toujours tête levée; et,
» grâce au ciel, celui qui me conseil-
» lait de vendre ce bijou, n'est pas né
» dans nos climats.

»—Je ferai comme vous, mon père, »
lui dis-je en l'embrassant. « Et puis, si
» je vais à Paris, j'emporterai le bijou
» avec moi, car je rencontrerai sans
» doute ce monsieur qui est venu chez

» nous... Je le reconnaîtrai bien; il est » si laid! Je reconnaîtrai aussi la petite » fille... elle est si jolie! et je leur ren- » drai ce portrait.

»—Si tu vas à Paris, André, n'oublies » point ta mère que tu laisseras dans » sa chaumière...—Oh! non, mon père.. » je lui enverrai tout l'argent que j'au- » rai amassé... et puis, à vous aussi...— » A moi?..»

Mon père sourit tristement; il sait bien qu'il ne doit plus être long-temps près de nous; mais il fait tout ce qu'il peut pour le cacher. La gaîté a fui de notre chaumière, où jadis elle habitait constamment. Mais la vue de notre père malade nous ôte même l'envie de nous livrer à nos jeux; plus de parties sur la montagne, plus de glissades, de boules de neige! nous restons auprès de lui, car nous voyons que cela

lui fait plaisir. Nous nous asseyons à ses pieds, où nous nous tenons bien tranquilles. Lorsqu'il peut goûter un moment de sommeil, du moins ses yeux, en se fermant, se reposent sur ses enfans; et à son réveil nous avons encore son premier regard.

Mais hélas! depuis long-temps il ne goûte plus ces momens de repos, pendant lesquels, assis à ses pieds, nous observions le plus grand silence, de crainte de l'éveiller. A peine s'il a la force de se lever et de gagner sa grande chaise. « Comment te sens-tu ? » lui demande souvent ma mère. — « Bien... » bien... » répond-il en souriant encore. Mais ce sourire ne la rassure plus; tandis que moi et mes frères, ne connaissant pas l'état de notre père, tous les matins nous espérons le voir guéri.

Un jour, ma mère pleurait sur son

rouet; notre père ne nous avait pas parlé depuis long-temps. Tout à coup il nous appelle, il étend ses bras vers nous, il nous enlace plus fortement; je l'entends qui dit adieu à ma mère accourue près de lui... il nous nomme ses chers enfans... puis il ferme les yeux, en poussant un profond soupir.

Ma mère tombe sur une chaise, en pleurant plus fort; elle ne peut arrêter ses sanglots. « Chut... ne fais pas » de bruit, lui disons-nous, mes frères et moi, « notre père vient de s'en» dormir... tu vas le réveiller..» Et déjà nous avons pris notre place accoutumée, nous nous asseyons à ses pieds,... nous observons le plus grand silence, mais notre mère pleure toujours... Enfin elle s'écrie : « Hélas! mes enfans, vo» tre père est mort!. vous l'avez perdu..

» Mon bon Georget n'est plus !.....»

Mort !.. ce mot nous frappe, mais nous ne pouvons pas bien le comprendre... Mort ! répétons-nous, cela veut donc dire qu'il ne s'éveillera plus !.. Nous ne pouvons le croire... Nous nous levons doucement pour considérer notre père. Il semble dormir ; et ses traits si bons, si doux, ne sont nullement changés. Petit Jacques l'appelle... — « Non, mes enfans, il ne » vous entend plus, » dit ma mère. Et elle s'approche de nous, et nous fait mettre à genoux, comme elle, devant notre père. « Priez le bon Dieu, » nous dit-elle, « pour que du haut des cieux » votre père veille toujours sur vous. »

Nous prions pendant bien longtemps ; et plus le temps s'écoule, plus notre douleur devient vive : car notre

père ne s'éveille pas, et nous commençons à comprendre ce que c'est que la mort.

Des gens du village sont entrés dans notre chaumière; ils tâchent de consoler ma mère; mais ils ne l'arrachent point de sa demeure : car chez nous on ne fuit pas ceux qu'on aime dès qu'ils ont cessé d'exister, et on ne craint pas d'avoir du chagrin en les voyant encore.

Quelle triste journée s'écoule !.. Ma mère pleure toujours... elle ne répond pas à ceux qui essayent de la consoler; elle ne paraît pas les écouter! Nous ne lui disons rien, moi et mes frères; mais nous allons nous mettre tout près d'elle. Nous l'entourons de nos bras, nous posons notre tête sur son sein... et alors elle pleure moins fort.

Le lendemain matin, des hommes emportent mon père; on nous fait signe de les suivre, mes frères et moi, tandis que ma mère continue de se livrer à sa douleur. Nous n'étions pas seuls à suivre mon père; presque tous les hommes du village nous accompagnaient, et marchaient derrière nous. On allait bien doucement, on ne parlait presque pas, et tout le monde avait l'air triste. J'entendais seulement dire par fois: « Il était bien » doux... Il n'avait point de défaut... » Pauvre Georget ! »

Personne ne disait : « Il était bien » honnête homme : » car, dans nos montagnes, on ne trouve cela que naturel.

On plante une croix sur la tombe de mon père, et on écrit dessus son nom et son âge; on ne prononce point

de discours sur ses cendres; mais tout le monde verse des larmes, et j'ai appris, depuis, que cela valait mieux qu'un discours.

Ma pauvre mère! comme elle pleure en nous revoyant! comme elle nous embrasse, en s'écriant: «Vous êtes » toute ma consolation!... » Nous partageons sa peine; et cent fois par jour, nos yeux cherchent encore notre père, à cette place où il avait l'habitude de s'asseoir.

Mais le temps adoucit bien vîte les peines de l'enfance. Au bout de quelques semaines, nous nous livrons de nouveau à nos jeux. Ma mère seule est toujours bien triste, quoiqu'elle ne pleure plus autant. Cette bonne mère travaille sans cesse... à peine si elle prend quelques heures de repos. C'est pour nous nourrir qu'elle se

donne tant de mal. J'entends souvent des habitans du village lui dire : « Il » faut envoyer vos deux aînés à Paris; » ils sont assez grands pour faire ce » voyage. Ils feront comme les autres; » ils gagneront de l'argent et vous » en enverront. Ils reviendront en- » suite au pays... Allons, la mère » Georget, suivez notre conseil...» » Vous ne pourrez pas nourrir ces » trois garçons-là; quand vous vous » rendrez malade à force de travail- » ler, cela ne vous avancera guères.

» — Oui... oui, dit ma mère, je sais » bien qu'il faudra... Mais me séparer » de mes enfans!.. Ah! je n'en ai point » le courage. — Vous garderez le pe- » tit Jacques avec vous. — Mais An- » dré, Pierre, je ne les verrai plus... »

Et ma mère nous regardait en soupirant; puis elle travaillait avec en-

core plus d'ardeur. Mais je trouvais, moi, que nos voisins avaient raison ; car je souffrais de voir ma mère se donner autant de peine, et de ne point pouvoir l'aider, ainsi que mes frères. Quelquefois je servais de guide à un voyageur ; mais cela arrivait si rarement ! « Laissez-nous partir pour » la grande ville, Pierre et moi, di- » sais-je souvent... Nous gagnerons » beaucoup d'argent, et ce sera pour » vous. — Tu veux donc me quitter, » André ? — C'est pour vous rendre » un jour bien heureuse. »

Ma mère nous embrasse, mais elle diffère toujours. Cependant le temps s'écoule ; il y a déjà six mois que notre bon père est mort. Je vois que ma mère se prive de tout pour nous soutenir ; et je suis décidé à partir pour Paris : j'ai huit ans et quelques mois, j'ai de la

force, du courage ; j'ai surtout ce désir ardent de travailler, de gagner la vie, qui supplée à nos forces physiques, et fait que l'être le plus faible laisse derrière lui le lâche et le paresseux, auxquels la nature accorde souvent d'inutiles faveurs.

Pierre a près de sept ans. Je lui parle en cachette de ce Paris, où il faut nous rendre. Il n'est point aussi empressé que moi de partir. Cependant Pierre veut aussi aider notre mère ; mais l'idée du voyage l'effraie : Pierre ne paraît pas devoir être très-entreprenant ; il s'amuse aujourd'hui et ne pense pas à demain. Il me promet cependant de partir avec moi, à condition que nous ne marcherons pas la nuit.

Un de nos voisins nous a fait cadeau, à Pierre et à moi, d'un petit

instrument en fer, avec lequel on ramone les cheminées; toute la journée je m'exerce en grimpant dans notre foyer, où je passe souvent des heures entières perché sur le toit. Mais ce n'est pas sans peine que je parviens à faire monter Pierre dans la cheminée; il faut que je le pousse, que je le presse, que je me moque de sa poltronnerie. Ce dernier moyen me réussit souvent : les enfans ont presque autant d'amour propre que les hommes.

Fier d'avoir un grattoir, je gratte tout ce que j'aperçois; je gratte nos murs, nos meubles, notre plancher; pour montrer mon talent, je gratterais mes culottes et celles de mes frères, si ma mère me laissait faire.

Une bande nombreuse d'enfans de nos montagnes va se mettre en route

pour Paris. « Laissez-nous partir avec » eux, » dis-je à ma mère. Elle hésite, elle ne peut se décider. Le jour du départ arrive. Elle nous garde dans sa chaumière. Les laborieux enfans de la Savoie se sont mis, sans nous, en route pour la France.

Le lendemain de ce jour, ma mère sent qu'elle a eu tort de ne point nous laisser profiter de cette occasion. On est au mois de septembre ; le temps est magnifique : et tout semble inviter à se mettre en route.

« Nous pouvons facilement les re- » joindre, dis-je à ma mère ; ils sont » encore près d'ici. Nous suivrons le » chemin qu'on nous indiquera ; et » demain nous serons avec eux. — Eh » bien ! partez-donc, mes enfans, puis- » qu'il faut absolument que je me sé- » pare de vous.... » nous dit-elle, en

versant des larmes. « Partez, mais » revenez un jour dans votre pays... » Revenez voir votre mère qui, chaque » matin, adressera au ciel des vœux » pour vous. »

Ma mère étant enfin décidée, notre petit paquet fut bientôt fait. Elle fourre, dans le fond de nos sacs, nos vêtemens, du pain pour deux jours au moins, et quelques gros sous. Pierre est tout saisi : il ne s'attendait pas à partir sitôt ; mais il faut bien que nous nous dépêchions, afin de rejoindre ceux qui, comme nous, se rendent à Paris. Je tâche de lui donner du courage.... Nos préparatifs sont terminés ; ma mère me remet le portrait que l'on a oublié chez nous : il est attaché à un ruban qu'elle passe à mon cou. « Tiens, me dit-elle, c'est » toi, André, qui, le premier, as

» trouvé ce portrait, c'est toi, sans » doute, qui dois le rendre à son maître. » Mais ne vas pas te tromper!.. — Oh! » ne craignez rien!... Je reconnaîtrai » bien ce vilain monsieur. — Cache » toujours avec soin ce bijou; on pour- » rait te le voler, mon ami; et j'en se- « rais fâchée, car j'ai dans l'idée que » ce médaillon te portera bonheur.... » qu'il sera cause de ta fortune!... que » sais-je!... — Oh! oui, maman, j'en » aurai bien soin et je ne jouerai pas » avec. — Si ce monsieur est plus gé- » néreux à Paris, il te récompensera » peut-être de ce que tu as bien gardé » ce bijou. Mais ne demande rien, » mon fils; et souviens-toi qu'il ne faut » pas se faire payer pour avoir été » honnête. »

J'ai serré avec soin le portrait sous ma veste; nous avons nos sacs sur nos

épaules, ma mère nous conduit avec Jacques sur la montagne que nous allons descendre pour gagner notre route. Là, elle nous presse tendrement contre son cœur.

« André, me dit-elle, tu es l'aîné; » tu as plus d'esprit que Pierre; veille » sur lui, mon garçon; console-le; » aide-le, quand il aura de la peine... » Ne vous quittez pas, mes enfans; et » surtout soyez toujours sages, honnêtes; et souvenez-vous des leçons » de votre père. »

Nous promettons à notre mère de ne point oublier ses avis, et de n'être ni menteurs ni paresseux. Puis, après l'avoir encore embrassée, ainsi que notre petit frère, nous nous arrachons de ses bras.

Qu'ils sont pénibles à faire les premiers pas qui vous éloignent de ceux

que vous aimez! Jusques là, j'avais eu du courage; mais en me mettant en route, je sens qu'il m'abandonne, et je suis prêt à courir dans les bras de ma mère.

Je m'efforce de retenir mes pleurs, tandis que Pierre laisse couler les siens. Nous ne faisons point six pas, sans nous retourner, pour voir encore ma mère et mon frère, et leur faire un signe d'adieu; on croit toujours que ce sera le dernier, mais ce n'est que lorsqu'on ne peut plus les apercevoir, que l'on renonce à tourner encore une fois ses regards vers ceux que l'on chérit.

Nous sommes au bas de la montagne... Déjà se perd, dans l'éloignement, le toit de notre chaumière.... Jacques, Marie, vous tendez encore vos bras vers nous! Mais c'en est fait,

nous ne distinguons plus vos signes d'adieu. Ah ! je puis maintenant laisser couler mes larmes : ma mère ne les verra pas.

CHAPITRE V.

Les petits Savoyards. — Frayeur et Plaisir.

Nous marchons depuis près d'une heure, Pierre et moi, et nous ne nous sommes encore rien dit. Je ne l'entends plus pleurer; mais il pousse de temps à autre de gros soupirs qu'il finit par ces mots: « Jacques est bien » heureux lui!.. il reste chez nous!..»

J'ai aussi cessé de pleurer. Je commence à regarder autour de moi; ce

ne sont encore que des montagnes et des sites semblables à ceux qui entouraient notre chaumière ; et cependant, tout cela me paraît différent : il me semble déjà que je suis loin... bien loin de mon pays !.. J'aperçois un village ; nous y demanderons si l'on a vu nos compatriotes ; d'ailleurs je me souviens du nom de la première ville où nous devons nous rendre. C'est à Pont-de-Beauvoisin, puis après à Lyon. Oh ! j'ai de la mémoire et je trouverai bien ma route.

« André... je suis las, » me dit Pierre, en s'arrêtant devant moi. — « Asseyons-nous là bas... au bord de la route, » lui dis je, en le regardant avec tendresse ; car je me souviens des dernières paroles de ma mère, elle m'a dit de veiller sur mon frère, de le protéger, de ne point l'abandonner. Je

me sens fier de la confiance qu'elle a en moi, et de cette secrète supériorité qu'elle me reconnaît sur lui.

Nous nous sommes assis au pied d'une colline. «Marcherons-nous long-» temps?» me dit Pierre, qui a toujours l'air bien affligé, — Ah! dame! nous » ne sommes pas près d'arriver!... — » Jacques est bien heureux lui!.. il reste » chez nous!..—Nous allons gagner de » l'argent pour aider notre mère; est-» ce que tu en es fâché? — Et com-» ment ferons nous pour gagner de » l'argent? — Nous ramonerons les » cheminées; nous ferons des com-» missions... nous danserons la sa-» voyarde... nous chanterons la chan-» son que nous a apprise notre père...»

Pierre, qui a fait la grimace quand j'ai parlé de ramoner, me dit alors: « Si tu veux, André, tu ramoneras les

» cheminées; et puis moi, je danserai...»

Je regarde mon frère ; ses yeux bleus étaient encore gonflés d'avoir pleuré ; sa figure, ordinairement riante, ronde, et rouge comme une cerise, et que ses cheveux blonds qui tombaient en grosses boucles sur son front rendaient si gentille, était, comme ses yeux, changée par le chagrin. Je lui saute au cou, je l'embrasse tendrement ; cela nous fait du bien : et Pierre retrouve l'appétit.

»J'ai faim,« me dit-il.»—Mangeons... » nous avons de quoi dans nos sacs.

Pierre fouille dans le sien...il pousse un cri de joie. Ma bonne mère nous a glissé des noisettes et des pommes avec notre pain. « André !.. André !.. » des pommes ! » me dit-il. Et le voilà qui mange et chante en même temps ;

les pommes ont rendu à mon frère toute sa gaîté.

« Dis donc, André, qu'est-ce que » nous verrons à Paris, » me dit-il tout en se bourrant de pommes et de noix. — « Oh ! tout plein de choses !.. » Tu sais bien que mon père nous ra- » contait ce qu'il y avait vu... — Ah ! » oui.. des polichinelles, n'est-ce pas ? » et puis des hommes qui font des » tours... qui mangent du fil et des » aiguilles... qui marchent sur la tête, » qui tournent sur une jambe. — Oh ! » bien d'autres choses encore !.. des » rues superbes ; des maisons bien » plus grandes que la nôtre ; des voi- » tures qui roulent toujours ; des bou- » tiques, comme quand c'est la foire à » la ville de l'Hopital ; des lanternes » magiques ; des pièces curieues ; le so-

» leil et la lune qu'un monsieur porte » sur son dos ; le diable qui danse ; un » chat qui lui tire la queue ; et une » bataille avec des chevaux, dans une » petite maison. »

— « Comment nous verrons tout » ça ? » dit Pierre en se levant et sautant de joie. « Ah ! comme nous allons nous » amuser... Tiens, moi, je ferai la » roue.... Vois-tu, André, comme » je la fais bien. »

Et voilà mon frère qui s'exerce à faire la roue sur le bord de la route ; il ne pense déjà plus à notre chaumière. Ah ! Pierre sera heureux à Paris !

Mais le temps se passe : il faut nous remettre en route ; Pierre fait la grimace. Il n'était plus fatigué pour faire la roue, il l'est encore pour marcher. Il me suit cependant, tout en faisant la moue. « Mon frère, lui dis-je, tu

» sais bien que notre mère nous a re-
» commandé de ne point écarter pares-
» seux ; si nous nous arrêtons souvent
» aussi long-temps, nous ne rattrape-
» rons pas les autres .... — Je suis las.
« — Tu dansais tout à l'heure. — J'ai
» mal au talon. — Ça ne te t'empê-
» chait pas de faire la roue ; il faut
» bien que nous arrivions ce soir dans
» une ville pour trouver à coucher ;
» sans cela, il faudrait dormir sur la
» route. — Ah ! oui, oui, dit Pierre. »
Et il retrouve ses jambes, parce qu'il a peur de passer la nuit en plein air. Je sais maintenant le moyen de le faire avancer.

« Dis donc, André ; si nous allions
» nous perdre ?... — Oh que non ! nous
» demanderons toujours le chemin de
» Paris. — Si nous rencontrions des
» voleurs ? — Tu sais bien que ma

» mère nous a dit que l'on ne volait » pas les enfans. — Est-ce parce » que les voleurs aiment les enfans? — » Non, c'est parce que, quand on est » petit, on n'a pas d'argent. — Ah! » quand je serai grand, je n'aurai ja- » mais d'argent, pour ne point avoir » peur des voleurs. — Et avec quoi » achèterons-nous du pain et des » pommes? — Je ferai la roue, et on » me donnera de quoi dîner. — Et » qu'est-ce que tu enverras à notre » mère? »

Pierre ouvre de grands yeux, et ne répond rien. Les pommes, la roue et les voleurs l'occupent entièrement.

Nous sommes arrivés au village que j'avais aperçu de loin; je demande si l'on a vu passer une bande de Savoyards se rendant à Paris ou à Lyon. » Oui, mes enfans, me dit une bonne

» vieille ; mais ils ont be[illegible]
» vance sur vous. Il sera passé au
» point du jour; et voilà le soleil qui va
» bientôt se coucher. »

« Allons, en route, » dis-je à mon frère qui s'est déjà assis sur un banc devant une maisonnette et mange ce qui lui reste de pommes et de noix. « — Est-ce que nous n'allons pas dî-
» ner ? — Nous dînerons en chemin...
» Il faut rejoindre nos amis. »

Pierre a beaucoup de peine à se décider à se lever, mais il me voit m'éloigner: il me suit enfin. Je me suis bien fait indiquer la route que nous devons tenir; car le jour commence à baisser, et si nous nous égarions dans les montagnes, nous pourrions tomber dans quelque précipice, ou glisser dans quelque ravin.

« Ne vas donc pas si vite, me crie

» Pierre. Est-ce que les autres ne nous
» les mènent pas? — Non, car ils ne
» savent pas que nous les avons suivis.
» — Je suis déjà bien las. — Et quand
» nous courrions toute la journée dans
» le village quand nous descendions
» sur nos mains le mont du Corbeau,
» tu n'étais jamais las. — Ah! j'aime bien
» mieux grimper à quatre pattes que
» marcher comme ça. — Tu n'as donc
» pas envie d'arriver à Paris? — Oh!
» si; mais Jacques est chez nous, lui!
» il n'est pas fatigué, et il aura de la
» soupe ce soir! »

Pierre pousse un gros soupir, en songeant à la soupe. Nous avançons toujours; mais le jour finit, et je n'aperçois pas le village que l'on m'a dit qu'il fallait gagner pour trouver à coucher. Mon frère, qui était toujours en

arrière, se rapproche de moi dès que la nuit paraît.

« Dis donc, André, voilà la nuit...
» —Eh bien! ça n'empêche pas de marcher, quand il fait clair de lune;
» nous verrons bien devant nous...—
» Est-ce que nous ne sommes pas bientôt arrivés?—Je ne sais pas.—Veux-tu courir, mon frère? —Non, non;
» ma mère nous a défendu de courir,
» ça nous rendrait malade en route....
» D'ailleurs, tu es las. —Non, je ne
» suis plus fatigué.... Tiens, allons plus
» vite. »

Pierre double le pas. Heureusement que la lune, qui vient de paraître, éclaire alors nos montagnes, et nous permet de marcher sans danger. Cependant, cette clarté a quelque chose qui inspire la tristesse. Les objets que

nous voyons nous paraissent plus les mêmes ombres changent leur forme. Souvent un bloc de rocher, une simple pierre a, de loin, un aspect effrayant. Mon frère ne regarde plus qu'avec crainte autour de lui; il se serre contre moi; me tient le bras qu'il presse avec force. Nous marchons ainsi, sans parler, pendant assez long-temps: le bruit de nos souliers ferrés trouble seul le silence de la nuit et le calme de nos montagnes, dont les habitans sont déjà livrés au repos.

L'ardeur de Pierre se ralentit; il commence à perdre courage, et nous n'allons plus aussi vîte. « André, » est-ce que nous ne sommes pas bien» tôt arrivés?» me dit-il à demi-voix, comme s'il craignait d'être entendu à droite ou à gauche. Je devine au son de sa voix qu'il a grande envie

de pleurer, et je t[illegible] de le consoler.

« Allons Pierre, ne sois pas chagrin, » nous souperons bien en arrivant... » — Ah! je n'ai plus ni pommes ni » noix! — On nous donnera quelque » chose; tu sais bien que ma mère » nous a dit qu'en chemin on donne » aux enfans qui vont à Paris. — Nous » aurons peut-être du lard?... — Si » on nous en donne, nous danserons... » — Oh! oui!... Comme c'est bon du » lard!... En mange-t-on à Paris? — » Oui, puisqu'on gagne beaucoup » d'argent. Il y a des gens qui vous » donnent un sou pour une chanson... » — Un sou!... C'est beaucoup d'ar- » gent, ça! — Tiens, chantons tous les » deux, pour voir comment nous fe- » rons à Paris. — Non, je ne veux pas » chanter... J'ai envie de dormir. —

» Nous dormirons quand nous serons » arrivés... — Je ne vois pas de mai- » sons! — Allons, Pierre; il faut que » je te tire à présent; marche donc... » — Si nous étions pris par des vo- » — leurs? — Tu es un poltron; tu » trembles toujours; quand tu seras à » Paris, tout le monde se moquera de » toi! — André, est-ce qu'il n'y a pas » des hommes qui mangent les enfans? » — Eh non! c'est pour rire qu'on » raconte ces choses-là, tu sais bien » que mon père se moquait de Jacques, » quand il disait cela; d'ailleurs si on » voulait te faire du mal, je saurais » bien te défendre!... je donnerais de » bons coups, vas!.. »

Pierre a beaucoup de peine à se rassurer; cependant nous continuons de marcher, lorsque tout à coup il s'arrête et me saisit le bras, en me

disant d'une voix tremblante : « Ah ! » mon frère, vois-tu là bas... »

Il me désigne le côté droit de la route, à une trentaine de pas de nous; et j'aperçois une ombre de la grandeur d'un homme, qui avance, puis recule, sur le chemin que nous devons prendre; en même temps, j'entends comme un bruit sourd et uniforme, qui se répète toutes les fois que l'ombre s'allonge et s'étend sur la route. Quoique je ne sois pas poltron, je sens que mon cœur se serre, que ma respiration est gênée; je fais comme Pierre : je m'arrête, les yeux fixés sur cet objet, près duquel je crains d'approcher.

« Ah ! mon frère, qu'est-ce que c'est » que ça ? » me dit Pierre qui n'a presque plus la force de parler. — « Dam... je ne sais pas... — Vois-tu

» comme ça remue... comme c'est
» grand... entends-tu le bruit que ça
» fait ?.. — Oui... mais il faut pourtant
» que nous passions là..—Oh ! non, An-
» dré... non, je t'en prie... j'ai trop
» peur... sauvons-nous... — Allons,
» Pierre, ne tremble pas ainsi... nous
» sauver!.. non, mon père m'a dit que
» c'était honteux de se sauver. Cet
» homme qui est là veut nous effrayer;
» mais moi je n'ai pas peur... viens...
» —Non, non, André, je n'ose pas..»

Pierre se jette à genoux; il veut me retenir, il saisit ma veste, mais je ne l'écoute pas... Je me dégage, et il cache sa figure dans ses mains; j'avance fièrement vers l'objet qui nous cause tant d'alarmes, en criant bien haut pour me rassurer : « Non, non, je » n'ai pas peur, moi! »

J'approche enfin; et, dans ce mo-

ment, l'ombre mouvante s'approchait aussi, et semblait vouloir me barrer le passage. Je n'avais pas encore osé la regarder en face, pour m'assurer de ce que c'était; mais quelle est ma surprise en arrivant contre cet objet, de me trouver devant une barrière fixée après un poteau, et placée là pour empêcher les voyageurs de tomber dans un trou très-profond qui touchait presque la route. Cette barrière, qui s'ouvrait par le milieu, devait être fermée par une chaîne ou un cadenas; mais depuis long-temps une moitié s'était cassée; on avait négligé de la raccommoder: et ce qui restait et tenait au poteau par des gonds de fer, tournait et retournait au gré du vent, en rendant un son uniforme, causé par le frottement continuel des vis qui criaient dans les gonds.

Je n'ai pas plutôt reconnu ce que c'est, que, ri[illegible] de ma frayeur, et enchanté d'avoir eu le courage de la surmonter, je grimpe sur la barrière et me mets à cheval dessus, tournant avec elle au gré du vent.

Pierre, qui est resté à terre, la tête cachée dans ses mains, m'entend pousser des cris de joie, en répétant : « Hue » donc ! à cheval !.. ah ! que c'est gen- » til !.. viens donc Pierre.. Ah ! qu'on » est bien là dessus !.. ça va tout seul. »

Pierre ne sait ce que cela veut dire, ni s'il doit se risquer à venir me trouver. Cependant je l'appelle toujours ; il m'entend rire ; cela dissipe sa frayeur. Il s'approche enfin, et ne m'a pas plutôt vu, tournant sur la barrière, qu'il grimpe à califourchon, et se met en croupe derrière moi. Puis, nous donnons le mouvement ; et nous voilà

nous ébattant, à qui mieux mieux, sur le morceau de bois qui nous fait tourner autour du poteau. Nous ne remarquons pas que ce poteau est placé tout près d'un précipice, et qu'en nous faisant aller de toute notre force sur la barrière, nous pourrions, si nous perdions l'équilibre, lorsqu'elle revient sur le bord, rouler à plus de trente pieds et nous casser bras et jambes sur les rochers; mais nous ne voyons plus le danger: et ce qui, un moment auparavant, nous causait de si vives alarmes, est devenu pour nous une source de plaisir.

Comme il faut que tout ait une fin, après être resté près de trois quarts d'heure sur cette nouvelle balançoire. je descends et je dis à Pierre: « Il faut » nous remettre en route, mon frère. » —Ah! encore un peu... c'est si amu-

» sant! — Et coucher? et souper?... —
» Oh! je n'ai plus ni faim ni envie de
» dormir... André, fais-moi aller, je
» t'en prie! — Non, en voilà assez, il
» faut arriver au village. »

J'ai bien de la peine à déterminer Pierre à descendre de dessus la barrière; il cède cependant, en répétant: « Quel dommage.... comme c'était » amusant! »

Nous nous remettons en marche; mais cette fois c'est en riant, en chantant; la frayeur a disparu; le jeu nous a ôté de la tête toutes les visions causées par le clair de lune; et maintenant, quand nous aperçevons de loin quelque chose qui semble remuer, Pierre s'écrie en sautant de joie: « Ah! si » c'était encore une balançoire! » Qu'il faut peu de chose pour nous faire

envisager les objets sous un aspect différent!...

Nous sommes arrivés au bourg que l'on m'a indiqué ; et cette fois le chemin ne nous a pas paru long. Mais il est sans doute tard, car je n'aperçois pas de lumière dans les maisons. « Vois-» tu ! » dis-je à Pierre, « nous sommes » restés trop long-temps à cheval sur » la barrière. Je ne sais pas où il faut » frapper, pour demander à coucher » et à souper.—Il faut frapper à une » maison....—Oui; mais dans toutes les » maisons, on ne donne pas à cou-» cher !...—Bah !... nous leur chante-» rons quelque chose... ou ben tu ra-» moneras, toi.—Est-ce qu'on ramone » la nuit?.... Cette bonne dame où » nous avons passé ce matin, m'avait » dit d'aller à l'auberge, qu'on y cou-

» c hait les Savoyards pour deux sous
» dans une belle grange, avec un
» morceau de fromage.—Il faut y al-
» ler....—Mais je ne sais à qui deman-
» der... Viens Pierre, on dit que c'est
» une grande maison; cherchons-en
» une belle. »

Nous voilà parcourant le bourg, qui est assez considérable, et regardant toutes les maisons au clair de la lune. J'en aperçois une qui me semble bien plus belle que les autres; et je dis à Pierre: « C'est sans doute l'au-
» berge.... frappons. »

Nous cognons avec nos pieds et nos poings contre la porte de la maison. Aussitôt nous entendons les aboiemens d'un chien, qui accourt tout contre la porte à laquelle nous avons frappé, et qui fait un bruit épouvantable. Pierre, effrayé, s'éloigne de la

maison, dont il ne veut plus approcher; je cours après lui pour le rassurer: mais les aboiemens du chien ont réveillé les autres; tous les mâtins du bourg semblent se répondre; de tel côté que nous nous sauvions, nous entendons près de nous japper avec fureur; et Pierre est tremblant, parce qu'il croit avoir après lui tous les dogues de l'endroit; il veut à toute force quitter le village.

« Viens, André, me dit-il, allons » nous en... Il n'y a que des chiens » dans cet endroit-ci... Oh ! j'aime » mieux coucher sur la route... — » N'aies donc pas peur !... Tous ces » chiens-là sont pour garder les mai- » sons; mais ils ne nous feront pas de » mal, nous ne sommes pas des vo- » leurs !.. Est-ce qu'il faut trembler » comme ça ? Attends, voilà encore

» une belle maison, je vais frapper » plus doucement, pour que les chiens » ne m'entendent pas.

Je cogne un petit coup contre la porte. On ne répond pas. Je continue de cogner; mais le bruit que font les chiens, empêche qu'on ne m'entende. Cependant on ouvre une fenêtre à quelques pas de moi; puis une autre dans une maison à côté: j'entends des voix, et bientôt la conversation s'établit d'une croisée à l'autre.

» Dieu! queu tapage font tous ces » mâtins!.. queuqu'ils ont donc c'te » nuit, pour être en l'air comme ça!.. » — Ah! c'est toi, Claudine, t'es donc » réveillée aussi? — Est-ce qu'on peut » dormir avec ce charivari!.. Et toi, » est-ce ton mari ou les chiens qui » t'ont éveillée? — Mon mari!.. Ah! » ben! on lui tirerait le canon dans

» l'oreille qu'il n' bougerait pas plus
» qu'une bûche !.. i' n'est pus jamais
» gai la nuit. Tiens, Jeanne, si tu te
» remaries, ne prends pas un plâtrier !..
» I gnia rien de plus traître que ça...
» C'est un état trop fatigant, vois tu;
» Michel est un bon homme, mais i'
» n' rit que le dimanche !.. — Ah !
» c'est ben triste !.. j' tâcherai d'épou-
» ser un couvreur, ils sont ben pus
» aimables.

Pendant la conversation de ces dames, le bruit a cessé. Je veux m'approcher d'elles et leur parler; mais elles viennent de refermer leur croisée. Je retourne à la grande maison, je frappe encore...Enfin, on ouvre une fenêtre; une vieille figure presque cachée sous un grand bonnet de laine, se montre et demande avec colère :

» Qui est-ce qui ose frapper chez

» M. le maire, à l'heure qu'il est ? —
» C'est nous, madame... — Qui, vous ?
» — André et Pierre... — Qu'est-ce
» qu'ils veulent, André et Pierre ? —
» Nous sommes des petits savoyards...
» avez-vous une cheminée à faire né-
» toyer ?.. Voulez-vous nous ouvrir,
» nous chanterons la petite chanson,
» et nous danserons nous deux mon
» frère, pour un peu de pain et de fro-
» mage. — Ah ! les petits drôles !.. Ah !
» les mauvais sujets qui viennent ré-
» veiller des gens comme nous !.. Pour
» leur proposer de les voir danser !
» Si je vous retrouve demain, je vous
» ferai danser, moi ; du fromage !.. du
» fromage !.. à ces polissons !.. Allez-
» vous en bien vîte, et que je ne vous
» entende plus. Venir la nuit !.. ramo-
» ner... chez M. le maire ! »

La vieille femme est rentrée en

murmurant des menaces contre nous. Je retourne tristement près de mon frère.

« André, me dit-il, ces gens-là sont » bien méchans, ils ne veulent pas » nous ouvrir... Pourquoi donc ça? » Et quand on frappait la nuit à notre » chaumière, mon père ouvrait tou- » jours ; il partageait son souper, sans » faire ramoner sa cheminée, et sans » savoir si on lui chanterait quelque » chose. Pourquoi ces gens-là ne sont- » ils pas comme mon père? — Ah! » dam! je ne sais pas!.. — Ça sera-t-il » comme ça à Paris? — Oh! non! à » Paris on aime bien les savoyards, » parce qu'on a beaucoup de chemi- » nées à faire ramoner.

Tout en causant avec mon frère, j'aperçois à côté d'une petite maisonnette, de bien chétive apparence, une

espèce d'écurie, dans laquelle sont plusieurs monceaux de paille et des instrumens de jardinage. Il n'y a point de porte qui ferme cet endroit, j'entre tout doûcement, en faisant signe à Pierre de me suivre. Il n'ose pas. « Il » y a peut-être encore des chiens, me dit-il en restant à la porte. J'entre seul... je m'assieds sur la paille, et Pierre voyant qu'il n'y a pas de danger, se décide enfin à entrer, et vient s'asseoir près de moi. »

« Oh! qu'on est bien là, André! » — Nous allons y passer la nuit. — » Mais si on nous gronde demain? » — Non, non, puisqu'il n'y a pas » de porte, c'est qu'on veut bien per- » mettre d'entrer. N'aie pas peur, » Pierre... Nous serons aussi bien là » que dans leurs maisons, et on ne » nous dira rien. »

Pierre se rassure, d'ailleurs il est las, et il a sommeil. Comment quitter cette paille, sur laquelle nous sommes si douillètement!.. Mon frère se couche à mon côté; je passe un de mes bras autour de lui, pour le sentir toujours près de moi; je mets mon autre main sur le médaillon, que je porte sous ma veste, afin qu'on ne puisse pas me l'enlever, car je suis fier de porter un objet si précieux. Plus tranquille de cette manière, je ne tarde pas à imiter Pierre, et nous nous endormons profondément.

CHAPITRE VI.

Notre début. — Premier exploit de Pierre.

QUAND nous nous éveillons, le soleil était levé depuis long-temps. Je me frotte les yeux, je pousse mon frère. « Mon dieu, il est bien tard, peut-être, » dis-je, en regardant autour de moi. J'aperçois alors à l'entrée de l'endroit qui nous avait servi de chambre à coucher, un petit vieillard qui nous regardait en souriant.

« Pardon, Monsieur, c'est peut-
» être à vous cette paille sur laquelle
» nous nous sommes couchés.... mais
» nous étions si fatigués!... Pierre,
» Pierre, lève-toi donc.... nous allons
» nous en aller tout de suite, Mon-
» sieur....

» — Et pourquoi, mes enfans, » me répond le vieillard, « reposez-vous » tant que vous voudrez... Ne crai-» gnez pas de me gêner. Mais il fallait » frapper à une chaumière, vous au-» riez été mieux et plus chaudement » pour la nuit. — Ah! Monsieur, nous » n'avons pas osé.... Nous avions déjà » été quelque part où nous avions » été refusés et appelés polissons, » parce que nous demandions à cou-» cher et un peu de fromage sur not' » pain, et cependant, pour cela, nous » aurions dansé et chanté, mon frère

» et moi. —Pauvres petits!... mais où » donc avez-vous frappé ? —A la plus » belle maison de l'endroit. — Mes en- » fans, c'était à la plus simple, à la » plus modeste qu'il fallait vous adres- » ser, on ne vous aurait pas chassés. » Une autre fois, souvenez-vous de » mon conseil, quand vous irez de- » mander l'hospitalité, allez frapper » aux chaumières et non pas aux gran- » des maisons. »

Pierre vient enfin d'ouvrir les yeux. J'ai bien de la peine à le décider à quitter notre lit. Il appelle Jacques et notre mère, il se croit encore chez nous. Il demande à déjeûner.... Je le pousse, je le secoue: « Pierre, éveille- » toi donc tout à fait.... Nous ne » sommes plus chez nous... nous al- » lons à Paris. »

Il me regarde en se frottant les yeux. Il pousse un gros soupir : « Nous n'al-» lons donc pas déjeuner, André ?

« —Si, mes enfans, » nous dit le bon vieillard, « vous allez déjeuner » avec moi, et vous ne vous remettrez » en route que lorsque vous aurez pris » des forces pour long-temps. »

Ces mots ont entièrement réveillé Pierre, nous suivons gaiment ce bon monsieur, qui nous fait entrer dans sa petite maisonnette. Là, nous voyons, sur une table, du lait, des œufs, du fromage et du pain blanc. Nous nous regardons en riant, Pierre et moi. Quel doux réveil ! comme nous allons nous régaler !

Le vieillard nous fait asseoir devant la table. « Mangez, nous dit-il, repre-» nez des forces, mes enfans. Il y a loin

» d'ici à Paris ! Mais, à votre âge, on » doit faire la route en jouant et en » chantant.

Nous ne nous sommes pas fait répéter l'invitation de notre hôte ; nous dévorons le déjeuner qui est devant nous, et nous ne nous arrêtons que lorsque la respiration commence à nous manquer.

« Ah ! que c'est bon du pain dans » du lait, » dit Pierre, qui regrette de ne pouvoir manger davantage. Je remercie ce bon vieillard qui met dans nos sacs ce que nous avons laissé du déjeuner, puis nous conduit lui-même sur la route que nous devons prendre et nous embrasse tendrement avant de nous quitter.

Nous voici de nouveau en chemin, mais le déjeuner que nous venons de faire nous a égayé l'imagination ; nous

voyons tout en rose. Quelle influence l'estomac a sur l'esprit! Comme on est plus aimable, plus humain, plus généreux, plus sociable, en sortant de table! et comme les hommes doivent avoir de la bienveillance, de l'amenité, de l'amitié les uns pour les autres, dans ce siècle où l'on dîne si bien, et où le cuisinier royal est à sa douzième édition.

Nous ne nous arrêtons que pour manger nos provisions, et vers le soir, nous arrivons, sans accident, à un village que le bon vieillard nous a indiqué le matin, en nous disant d'y demander Joseph, qui doit nous donner à coucher; En effet, sur sa recommandation, nous sommes accueillis et logés dans une grange; mais j'apprends que la bande de montagnards a passé la veille, et ne s'est point arrêtée dans

le village. Chaque instant nous éloigne davantage de ceux que nous voulons rejoindre. Comment faire? Pierre ne veut pas aller plus vite; je ne puis parvenir à l'éveiller avant le point du jour, et les autres ne nous attendront pas. « Ma foi, nous ferons la route » sans eux, » dis-je en me couchant près de mon frère, « nous sommes » assez grands pour aller seuls; et, » en demandant notre chemin, nous » saurons bien trouver ce Paris que » tout le monde connaît. »

Le lendemain, c'est la même cérémonie pour décider Pierre à se remettre en route. Si je le laissais faire, ce garçon-là passerait sa journée à dormir. Nous n'avons pas un déjeuner aussi bon que la veille, mais on nous donne du pain pour emporter, et je

pousse Pierre pour qu'il remercie nos hôtes, ce qu'il fait d'assez mauvaise grâce et en lorgnant du coin de l'œil un fromage placé sur une planche, et auquel on ne nous a pas fait goûter.

« Pierre, » lui dis-je, quand nous sommes en route, « si tu n'es pas plus « honnête, on ne nous donnera plus » rien dans les maisons où nous nous » arrêterons.—Pourquoi ne nous ont-» ils pas donné de ce grand fromage » jaune... qui sentait si bon! — C'est » encore bien poli de nous avoir donné » du pain, car nous n'avons rien fait » chez eux, ni ramoné, ni chanté; tu » veux qu'on te donne sans travailler, » toi. »

M. Pierre ne dit rien, il fait la moue, il est de mauvaise humeur pendant toute la route; il veut s'arrêter à cha-

que instant, et se plaint de son talon. Tout cela parcequ'il est mécontent de son déjeûner!

Vers la brune nous apercevons la ville de Pont de Beauvoisin. « Tiens, « vois-tu, » dis-je à Pierre, « nous « avons déjà fait beaucoup de che- » min!... c'est une grande ville cela... » —Sommes-nous à Paris?—Oh! non, »mais nous approchons... Oh! il y a » de belles maisons là... et de grandes » cheminées... Allons, mon frère, c'est » là qu'il faut commencer à gagner de » l'argent.... ne va pas faire le pares- » seux surtout!...

Pierre roule ses yeux autour de lui, d'un air qui n'annonce pas qu'il ait grande envie de m'obéir, et pendant que je saute de joie en entrant dans la ville, et que je commence à crier de toute ma force: « Ramoneur de che-

» minées!.. faut-il des ramoneurs!...» J'aperçois mon frère qui tire la langue et fait la grimace aux personnes qui se mettent à leur croisée.

« Pierre, veux-tu finir.... — Quoi » donc? je ne fais rien. — Je te vois » bien te moquer du monde, faire la » grimace; c'est bon, nous n'aurons » ni à coucher ni à souper, et on nous » chassera de la ville comme des mau- » vais sujets. »

Pierre se tient plus tranquille, je recommence à crier « Voilà des ramo- » neurs! » En ce moment, nous nous trouvions devant la boutique d'un pâtissier-rôtisseur, restaurateur. Le maître prenait le frais, en fumant sa pipe devant sa porte. Il nous regarde en souriant: « Ah! ah! voilà des en- » fans qui vont à Paris, peut-être?... » — Oui, monsieur... avez-vous des

» cheminées à faire ramoner ?...—Al-
» lons, je veux essayer votre talent.
» Entrez mes enfans.... Marguerite !...
» Marguerite !... conduis-les à la cui-
» sine et à la chambre du premier ; ils
» ramoneront chacun une cheminée...

Le pâtissier nous a fait entrer chez lui. Pierre lorgne les petits pâtés qu'il aperçoit dans la salle basse. Une jeune fille arrive et demande à M. Boulette (c'est le nom du pâtissier) ce qu'il faut faire de nous. Il lui renouvelle l'ordre de nous conduire aux cheminées, et retourne fumer sa pipe sur sa porte.

« Allons, venez, petits, » nous dit la jeune servante en marchant devant nous. « Suivez-moi, et tâchez de ne » point faire trop de poussière. »

J'ai bien de la peine à faire avancer Pierre, qui semble cloué au milieu

des petits pâtés. Je le force cependant à marcher devant moi ; nous arrivons dans la cuisine. « Tiens, ramone celle-» là, me dit la servante, tu es le plus » grand, et c'est celle où il doit y avoir » le plus d'ouvrage. Toi, petit, viens » ramoner l'autre. »

La jeune fille fait signe à Pierre, qui ne bouge pas, et se contente de chercher dans tous les coins de la cuisine s'il apercevra encore quelque galette.

« Va donc avec mamzelle, lui dis-» je en le poussant. — Est-ce qu'il ne » sait pas ramoner, dit la servante. — » Si, si, mamzelle, mais comme il est » un peu petit, je vais aller avec vous, » seulement pour l'aider à grimper. » — Oh ! le nigaud ! j'en ai vu de bien » plus petits que lui, qui grimpaient » comme des chats !

Je prends mon frère par le bras, il me suit sans ouvrir la bouche, nous arrivons dans la chambre de M. Boulette, et la servante lui montre la cheminée. Pierre devient rouge jusqu'aux oreilles, et je vois qu'il a envie de pleurer.

» Allons, Pierre, ôte tes souliers... » mets-là ton sac, accroche ton grat- » toir à ta ceinture, et monte là de- » dans... Elle n'est pas ben haute. — » Je ne veux pas!.. « Me dit Pierre en mettant ses mains à ses yeux. — Com- » ment tu ne veux pas... et que feras- » tu donc à Paris?.. Comment gagne- » ras-tu de l'argent?.. C'est si vilain » d'être paresseux... Et notre pauvre » mère... Allons, Pierre, si tu montes, » tu auras pour souper un de ces petits » pâtés que tu regardais tout à l'heure.

Ce dernier argument paraît être le

plus fort. Pierre s'avance en reculant un peu; je me mets à genoux pour l'aider à monter; il hésite... Il s'arrête. . Je lui crie encore aux oreilles les mots de pâtés, de galettes; il se décide : il monte sur moi... Le voilà dedans la cheminée. « Ramone ferme, » et n'aies pas peur, lui dis-je, et sur» tout va jusqu'au haut, et chante là » petite chanson.

Après l'avoir encouragé, je suis la servante qui riait de la poltronnerie de mon frère; je redescends à la cuisine, dont je vais ramoner la cheminée, enchanté d'être enfin parvenu à vaincre la répugnance de Pierre. Mais pendant que je ramone de mon mieux, je suis oin de me douter des suites que doivent avoir les premiers travaux de mon frère.

Pierre est resté long-temps fixé à la

même place, ne sachant, s'il doit avancer ou reculer; la crainte et l'appétit se livrent un long combat, mais l'appétit finit par l'emporter, et Pierre monte en s'appuyant des mains et des genoux aux parois de la cheminée. Parvenu à une certaine hauteur, il sent d'un côté une grande crevasse, et se persuade que c'est une fenêtre de la cheminée; il passe par là sa tête, puis ses jambes, cherchant le jour et ne l'apercevant que fort loin au-dessus de lui; il essaie de chanter là sa petite chanson, mais la suie, qu'il avale et qu'il respire, l'enroue au point qu'il peut à peine se faire entendre. Il tire son grattoir, et ne se doute pas qu'il a changé de cheminée, et qu'au lieu d'être dans celle de M. Boulette, il ramone maintenant pour une de ses voisines.

Bientôt, Pierre se sent fatigué... il m'appelle : ne recevant pas de réponse, il me croit en train de souper sans lui; alors il veut descendre bien vîte, mais parvenu à six pieds de l'être, le pied lui manque, et il roule dans la cheminée, en poussant des cris épouvantables.

La cheminée dans laquelle mon frère venait de passer par mégarde, était celle de la chambre à coucher de mademoiselle Cézarine Ducroquet, fille majeure, ayant conservé, jusqu'à quarante-deux ans, une vertu que n'avait pû effleurer les hommages des hommes les plus séduisans du département de l'Isère; en revanche, mademoiselle Ducroquet aimait à s'égayer sur le compte des femmes dont les mœurs ne lui paraissaient pas bien pures. Prude par vanité, méchante

par goût, coquette par instinct, superstitieuse par faiblesse, bavarde par tempérament, mademoiselle Cézarine passait sa vie à se faire tirer les cartes, et à jouer au boston; à faire des petits paquets avec sa vieille servante, et des grabuges avec madame l'adjointe, à médire de ses voisins, et à courir chez eux pour savoir ce qui s'y passait. Deux mille livres de rente, qui ne devaient rien à personne, ouvraient à la vieille fille les portes des maisons les plus considérables de l'endroit.

Cependant, une vertu de quarante-deux ans devient quelquefois un poids dont on voudrait alléger la pesanteur. *S'il est un temps pour la folie, il en est un pour la raison*, par conséquent, quand on a commencé par la raison, on finit assez souvent par la folie. De-

puis quelque temps, mademoiselle Cézarine Ducroquet n'était plus la même : elle éprouvait des maux de nerfs, des vapeurs, des palpitations; ses yeux devenaient humides, en lisant les amours de *Huon de Bordeaux* et de la dame *des belles Cousines*; elle avait en secret soupiré avec *Élodie*, et frémi avec *Éléonore de Rosalba*. Envain sa vieille servante lui assurait qu'elle lisait trop tard la nuit, et que cela seul faisait pleurer ses yeux. Mademoiselle Ducroquet trouvait une autre cause à sa sensibilité. Depuis plusieurs jours, ses cartes lui montraient sans cesse un beau blond, attaché à ses pas, la suivant partout, et se trouvant toujours avec elle, et l'as de pique, soit à la ville, soit à la campagne. Quel était ce blond? que lui voulait-il? Le destin lui annonçait-il

un époux dans les petits paquets ? Mademoiselle Cézarine ne pouvait éloigner ces pensées de son esprit troublé ; partout elle cherchait le beau blond. Elle soupirait, elle s'impatientait ! Son heure était venue : à quarante-deux ans le timbre du cœur n'a plus cette douceur, ce son argentin qui fait tendrement rêver la volupté ; c'est une cloche qui tinte avec force, et qui étourdi celle qui la possède.

Mademoiselle Cézarine Ducroquet, ne voulant pas laisser connaître dans la ville le changement qui s'opérait en elle, allait beaucoup moins dans le monde, et se concentrait dans ses cartes et ses romans de chevalerie ou de revenans. Cette nouvelle manière de vivre avait altéré sa santé ; bientôt il fallut consulter un médecin. Un nouveau disciple d'Esculape, venait de se

fixer dans la ville ; on vantait beaucoup son savoir ; mademoiselle Ducroquet ne le connaissait encore que de réputation, elle le fit prier de venir la voir, et M. Sapiens, charmé de se faire une clientelle, s'empressa de se rendre à son invitation.

A l'aspect du docteur, mademoiselle Ducroquet, éprouva un tremblement involontaire, trouvant qu'il ressemblait d'une façon surprenante au valet de carreau qui la poursuivait sans cesse dans ses cartes. En effet, sans être positivement blond, M. Sapiens avait quelque chose de la couleur d'Hector ; ses yeux étaient vifs et malins ; il boitait un peu, ce qui n'est pas très-chevaleresque, mais il traînait la jambe d'une manière si séduisante, que cela le rendait encore plus intéressant. D'ailleurs son mollet était bien

placé, et M. Sapiens ne portait jamais de bottes; enfin quoique près de ses cinquante ans, le docteur n'en paraissait guère plus de quarante-huit.

M. Sapiens avait usé sa jeunesse dans la capitale; s'apercevant, un peu tard, que, malgré ses talens, il parviendrait difficilement à y faire fortune, il se décida à s'établir en province. En homme habile, il avait pris des informations sur mademoiselle Ducroquet, avant de se rendre chez elle. Une demoiselle à marier, avec deux mille livres de rente, n'était point un parti à dédaigner, pour un docteur qui, à cinquante ans, n'avait encore guéri que des pituites et des rhumes de cerveau. Ce fut donc en tâchant de donner à sa physionomie l'expression la plus agréable, que le docteur se présenta chez mademoi-

selle Ducroquet ; il n'eut point de peine à lui plaire ; sa ressemblance avec le valet de carreau plaidait éloquemment en sa faveur. Les premières visites furent courtes, bientot le docteur les allongea ; il sondait adroitement le moral de la vieille fille ; et, connaissant son goût pour le merveilleux, sa croyance aux cartes, son penchant pour les romans de chevalerie, il flattait agréablement ses idées ; lui prêtait les *Amours* de *Bayard*, et les *quatre fils Aymon*, tout en écrivant une ordonnance ; en prescrivant une potion calmante, il risquait un brûlant regard, auquel on répondait par un tendre soupir, que l'on mettait sur le compte des vapeurs.

Au bout de quelques semaines, l'intéressante malade était guérie, grâce aux soins du cher docteur. Il

ne lui restait plus que des palpitations, que la présence de M. Sapiens ne faisait qu'augmenter. Celui-ci, ne voulant pas traîner en longueur une conquête qui lui convenait parfaitement, avait déjà risqué quelques mots d'amour et d'hymen, sans cependant se déclarer entièrement, parce que mademoiselle Ducroquet, se rappelant tout ce qu'elle avait dit contre les hommes et le mariage, ne savait plus comment changer de résolution, sans se rendre la fable de la ville. Cependant, tous les jours il lui devenait plus difficile de résister aux œillades de M. Sapiens, et aux palpitations de son cœur.

Le matin du jour où nous devions, mon frère et moi, faire notre entrée à Pont-de-Beauvoisin, le docteur avait fait à mademoiselle Ducroquet la vi-

site habituelle. Toujours aimable, galant, il avait apporté à la convalescente *les Chevaliers du Cygne* et *Roland le furieux*. En récompense, madame Cézarine lui avait promis de lui faire les cartes, et de lui dire sa bonne aventure. Mais comme dans la journée tous les momens du docteur étaient pris, on l'avait invité à venir, sans façon, prendre la moitié d'un petit goûter ; et il avait accepté, à condition qu'on voudrait bien lui permettre d'offrir une bouteille de parfait amour.

Toute la journée mademoiselle Ducroquet s'occupe de sa toilette et de son goûter : les vieilles filles sont friandes et les médecins sont connaisseurs en bonnes choses. On court de son miroir au garde-manger; on met des papillotes, et on glace des petits pots de crême ; on chiffonne un bonnet et on

fouette du fromage; on arrange un fichu et on choisit du raisin. Le temps passe bien vite dans de si douces occupations; il n'y a que la vieille ser- [illegible] qui le trouve long, parce que jamais sa maîtresse n'a été si pétulante, si difficile pour sa cuisine et sa toilette.

Enfin, à cinq heures, tout est terminé: une table est couverte de pâtisseries, de fruits, de confitures et de vins fins. Mademoiselle Cézarine s'est coiffée d'un bonnet bleu tendre, dont les rubans se marient parfaitement à l'expression languissante de ses yeux. Assise sur un canapé, elle attend le docteur, en lisant *Roland le furieux;* les amours de la belle Angélique la font tendrement rêver. On sonne.... Elle a tressailli. Est-ce le neveu de Charlemagne? Non, c'est M. Sapiens

qui reste saisi d'admiration, à l'aspect du goûter et de mademoiselle Cézarine, et jette alternativement de tendres regards sur le bonnet bleu et les assiettes de macarons.

Après les complimens d'usage, on se met à table; tout est excellent; et malgré ses palpitations, mademoiselle Ducroquet revient très-souvent aux biscuits et au vin muscat. Mais le docteur est là, et il assure que cela ne peut pas lui faire de mal. Comment être sage, quand celui qui gouverne notre santé nous excite à faire un petit extraordinaire, et nous donne lui-même l'exemple! Mademoiselle Cézarine se laisse aller; M. Sapiens est si entraînant; il dit de si jolies choses, en versant le parfait amour, que la vertu de quarante-deux ans commence à faiblir, à chanceler. Cependant on

a promis de faire les cartes au docteur, et on ne peut pas oublier cela. On prend son jeu ; et pendant que M. Sapiens continue d'avaler des biscuits à la [illegible]ller, on va sur un coin de la table lire dans l'avenir, quoique le jour baisse et que l'on commence à ne plus y voir ; mais pour lire dans l'avenir on ne doit pas avoir besoin de chandelle.

« Ah ! docteur !... je vais savoir ce » que vous pensez, » dit mademoiselle Cézarine, en présentant à son convive le jeu à couper. — « C'est ce que » je désire, femme adorable !.. » répond M. Sapiens, en avalant un second verre de parfait amour.

» Les cartes ne me trompent ja- » mais !... — Je serai donc comme les » cartes ! .— Coupez encore !..— Tant » que cela vous fera plaisir. — Ah !

» que votre jeu se présente bien. — Je
» me montre à découvert, aimable
» Cézarine Ducroquet ; vous pouvez
» analyser ma pensée et respirer une
» décoction de mon amour.....
» donc mon genou.... Trois neu-
» c'est grande réussite. — Ah ! ma-
» demoiselle Ducroquet !... il ne dé-
» pend que de vous.... — Coupez en-
» core.... Vous voilà sorti, docteur,
» je vous prends en valet de carreau.
» — Prenez-moi de la manière qui
» vous sera le plus agréable ; pourvu
» que vous me preniez, c'est tout ce
» que je demande !.... — Vous êtes à
» côté d'une femme brune.... — C'est
» vous, mademoiselle Ducroquet.. —
» Il y a de l'amour... de la sincérité.. —
» Il doit y avoir une infusion de tout
» cela !... Ah ! comme vous tirez bien
» les cartes... — Mais voilà un valet de

» pique qui m'inquiète ; il vient tou-
» jours se mettre entre nous deux...
» — Nous lui donnerons une petite
» médecine négative, afin qu'il ne se
» pe..ette plus de vous faire les yeux
» doux. — Le dix de trèfle... un
» amant dans la maison.... Docteur,
» comme vous me serrez la main....
» — Ainsi que Gérard de Nevers, aux
» pieds de la belle Euriant, ou si
» vous l'aimez mieux, ainsi qu'Her-
» cule filant aux genoux d'Omphale,
» je tombe aux pieds de la dame de
» mes pensées.... — Docteur, que fai-
» tes-vous.... trois dix.... changement
» d'état... Mais nous ne voyons plus
» clair... je vais sonner.. — C'est inu-
» tile, nous voyons assez pour nous
» comprendre... j'attends votre or-
» donnance pour faire enregistrer mon
» amour...— Ce valet de pique m'in-

» quiète. — Ce drôle-là nous pour-
» suit comme une lotion de graine de
» lin !.. — Pour vous.. pour le dehors..
» pour ce qu'il en sera... — [illegible] na-
» riage .. Intéressante Césarin[illegible]
» jure par ce baiser !... — Ah ! doc-
» teur, que faites-vous.... l'as de pi-
» que.... bagatelle.... docteur... — Je
» vous adore.... — Encore un petit pa-
» quet... Docteur, finissez. »

Mais le docteur, que le vin muscat et le parfait amour ont rendu très-amoureux, devient à chaque instant plus entreprenant. On ne voit presque plus clair, mademoiselle Ducroquet, dont la tête est perdue, regarde encore ses cartes, tout en se défendant assez faiblement, et en répétant d'une voix émue : trois huit.... et la » dame de trefle qui est sens-dessus-
» dessous.... Ah ! mon Dieu, docteur,

» qu'est-ce que cela signifie... Je ne » sais plus ce que cela veut dire... »

La vertu de mademoiselle Ducroquet court de grands périls, lorsque tout à coup un bruit sourd se fait entendre du côté de la cheminée; bientôt il augmente... il approche... enfin, quelque chose de noir tombe avec fracas, et vient rouler jusqu'aux pieds du couple amoureux, en poussant des cris épouvantables.

A cette apparition soudaine, mademoiselle Ducroquet ne doute point que ce ne soit le diable qu'elle a vu sous la figure du valet de pique, qui vient la punir de sa faiblesse. Elle jette un cri de terreur, et repousse loin d'elle le docteur; M. Sapiens, presqu'aussi effrayé que la vieille fille, veut aller chercher du monde; mais on ne voit plus clair, et le docteur se jette dans

la table, sur laquelle sont les restes du goûter. En voulant se sauver précipitamment, il renverse les assiettes, les vases, les compotiers, et tombe au milieu de la chambre, le visage dans le fromage à la crême, et les mains dans le parfait amour.

La chûte du docteur a augmenté la frayeur de mademoiselle Ducroquet; cependant elle conserve assez de force pour sortir de sa chambre, et arriver tout éperdue jusqu'à celle de sa domestique, qui vient d'allumer des chandelles, et rest saisie d'effroi, en apercevant sa maîtresse dans le plus grand désordre, qui tombe sur une chaise en s'écriant: « Ah!.. Ger-» trude!.. Le diable!.. le docteur!.. le » valet de pique... par la cheminée... » Je l'avais vu dans les cartes... Nous » sommes perdues!...

La vieille bonne est au moins aussi peureuse que sa maîtresse. Dès les premiers mots de celle-ci, elle devient tremblante comme la feuille, et va mettre la pelle et la pincette en croix sur son lit, afin que le diable ne s'y cache pas. Puis elle prend sa maîtresse par le bras; toutes deux descendent l'escalier, pour aller chercher du monde. Et tout le long du chemin, mademoiselle Ducroquet s'écrie : Ce » pauvre docteur!... J'ai bien peur » que le diable ne l'ait emporté!... » Quel dommage!... Comme il con- » naissait bien mon tempérament!... » Mais c'est sa faute, Gertrude; il s'est » moqué du valet de pique. — Ah! » mon dieu, mademoiselle, il n'en » faut pas davantage pour s'attirer de » grands malheurs. »

Ces dames arrivent chez leur voi-

sin M. Boulette, auquel elles viennent demander main forte. Celui ci, qui ne croit pas aux petits paquets, rit du récit de mademoiselle Ducroquet; la jeune servante Marguerite rit aussi, en demandant avec malice à la vieille demoiselle, par quel hasard elle se trouvait sans lumière avec le docteur. Car mademoiselle Cézarine a dit que, dans l'obscurité, elle n'avait pu distinguer la forme de l'objet qui était venu par la cheminée. La question insidieuse de la jeune servante fait rougir la vieille demoiselle, qui répond que le docteur lui tâtait le pouls, qu'il devait lui appliquer des ventouses sur l'épaule, et que, par décence, elle avait voulu que l'operation se fit dans l'obscurité.

Mademoiselle Marguerite se pince les lèvres, et va conter l'aventure à ses

voisins; en dix minutes, elle se répand de porte en porte dans toute la ville. On y sait que le docteur Sapiens était sans lumière avec mademoiselle Ducroquet, à laquelle il allait, soi-disant, appliquer des ventouses, lorsqu'il est tombé par la cheminée quelque chose qui a interrompu l'opération.

Chacun fait là dessus des commentaires; on rit; on plaisante; on se rappelle la pruderie, la sévérité de la vieille fille; on lance des épigrammes sur la vertu de quarante-deux ans; car il ne faut qu'un moment pour perdre ce que l'on a mis tant de peine à acquérir; les plus curieux se rendent à la boutique du pâtissier, qui bientôt est pleine de monde. On écoute le récit que mademoiselle Ducroquet et sa bonne répètent à tous ceux qui arrivent; et l'on se décide à aller recon-

naître l'objet qui lui a fait si peur.

Pendant que la chûte de mon frère mettait toute la ville en rumeur, j'avais ramoné la cheminée de la cuisine du pâtissier. Je redescends, je cherche des yeux la jeune servante, je ne vois personne. Inquiet de savoir si mon frère s'est bien tiré de la besogne qu'on lui a confiée, je remonte dans la chambre où je l'ai conduit, et, mettant ma tête dans la cheminée, j'appelle Pierre à plusieurs reprises.

Je ne reçois point de réponse. Cependant ses souliers sont là; tout me prouve qu'il n'est pas encore sorti de la cheminée : pourquoi donc ne me répond-il pas? J'appelle de nouveau... Je grimpe jusqu'au milieu du tuyau. Pierre n'est plus dans la cheminée. D'où vient que ses souliers sont encore

en bas. Je sors de la chambre, je cours dans la maison, en appelant mon frère; je ne rencontre personne; la boutique même est déserte: car tout le monde vient de suivre M. Boulette, qui, tenant à la main la grande pelle avec laquelle il met ses tourtes au four, est allé reconnaître la forme du valet de pique.

Mademoiselle Ducroquet et Gertrude marchent en tremblant derrière le pâtissier; tout le monde suit en chuchotant, et se demandant ce que peut être devenu le docteur; mais, à peine à moitié chemin, on le voit arriver d'un air effaré; et chacun part d'un éclat de rire parce que M. Sapiens a du fromage au menton, des confitures sur le nez; et que, grâce au parfait amour répandu sur le parquet, un biscuit à la cuiller s'est collé au-dessus

de son œil gauche, tandis que le valet de pique s'est attaché à ses cheveux.

M. Sapiens s'étonne de ce que l'on rit; mademoiselle Ducroquet rougit, se pince les lèvres; chacun se dit en souriant : « singulière manière de se préparer à mettre des ventouses. Cependant le docteur assure qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans l'appartement de sa malade; et la vue de la carte collée sur la tête du docteur fait jeter un cri d'effroi à la vieille Gertrude et à sa maîtresse. Celle-ci laisse M. Boulette s'avancer avec les plus intrépides, qui tiennent des flambeaux à la main, et pénétrent bientôt dans son appartement. Elle ferme les yeux, persuadée que le diable va s'envoler sous la forme d'une chauvesouris... Mais, au lieu du bruit terrible qu'elle redoute, elle

entend rire et plaisanter, car le pâtissier venait de reconnaître ce qui avait tant effrayé ses voisines. En entrant dans la chambre de mademoiselle Ducroquet, on avait trouvé Pierre assis par terre, au milieu des débris du goûter. Mon frère, remis de l'étourdissement que lui avait d'abord causé sa chûte, se bourrait de biscuits et de gâteaux qu'il trouvait sous sa main, et soupait fort tranquillement, pendant que tout était en l'air dans la maison.

« Eh ! c'est un de mes petits ramo-
» neurs, s'écrie le pâtissier ! — Oui
» vraiment, dit Marguerite ; c'est le
» plus petit, je le reconnais... Il aura
» passé par le trou qui donne dans la
» cheminée de mamz'elle Ducroquet
» et il est redescendu par ici. — Oui...
» oui, c'est mon frère, dis-je en cou-

rant à Pierre, car j'avais suivi tout le monde, et je m'étais fait jour parmi les plus curieux. »

Mademoiselle Ducroquet ne conçoit pas que le valet de pique n'annonce qu'un ramoneur. M. Sapiens, qui voit rire tout le monde, tâche de faire comme les autres, en essuyant sa figure avec son mouchoir, et en s'efforçant de décoller ses cheveux, dont la liqueur n'a fait qu'une seule mèche. « Eh pourquoi ce petit drôle » est-il descendu par ici, dit enfin mademoiselle Cézarine, en reprenant son ton sévère, — Pardon? » madame, dit mon frère, je me suis » laissé tomber... je ne l'ai pas fait ex- » près. »

Mademoiselle Ducroquet s'aperçoit que l'on chuchotte tout bas en la regardant. Elle remercie M. Bou-

lette et congédie tout le monde, en jetant sur M. Sapiens un regard qui signifie beaucoup de choses. Le lendemain, on ne parlait dans la ville que de l'aventure arrivée chez la vieille demoiselle, qui se faisait mettre les ventouses à huis-clos, en buvant du parfait amour. Pour mettre fin à tous les propos, au bout de huit jours, mademoiselle Cézarine devint l'épouse de M. Sapiens. Alors les mauvaises langues se turent, et les demoiselles à marier firent ramoner leurs cheminées trois fois par mois, dans l'espérance qu'il en tomberait aussi quelque chose qui leur annoncerait un mari.

CHAPITRE VII.

La jeune Fille et son Serin.

L'AVENTURE de la cheminée a fait tant de bruit que chacun veut voir le petit ramoneur, qui a été pris pour le diable. Pierre, encore tout barbouillé de suie et de confitures, passe par les mains de tous les curieux; les dames le trouvent gentil, les veu-

ves lui donnent une petite tappe sur la joue, les servantes lui demandent tout bas ce qu'il a vu en roulant dans la chambre de mademoiselle Ducroquet, et à quelle place le docteur lui posait les ventouses. Pierre, tout surpris d'être ainsi fêté, répond, en souriant à tout le monde, qu'il est tombé sans regarder devant lui, que sa figure se collant sur le parquet, il a senti que c'était sucré, et qu'alors il n'a plus crié.

Après s'être long-temps occupé de mon frère, chacun lui donne quelque chose; et M. Boulette nous permet de coucher dans un petit coin de sa maison. Nous nous endormons en chantant, car nous sommes bien riches, nous possédons près de quarante sous, et Pierre me dit : André, j'ai donc » bien fait de passer par le trou de la

» cheminée, et de me laisser tomber » dans la chambre de cette dame?

A cela, je ne sais trop que répondre. Il me semble pourtant que j'ai mieux travaillé que mon frère, car j'ai parfaitement ramoné la cheminée de la cuisine, et je ne suis pas allé chez le voisin. Cependant c'est Pierre qui a été fêté, que tout le monde a voulu voir et questionner; c'est à lui que chacun a donné quelque chose, tandis que l'on n'a pas fait attention à moi. Est-ce que mon frère a mieux travaillé? Je n'y comprends rien, et je m'endors sans pouvoir me rendre raison de cela.

Le lendemain, nous quittons Pont-de-Beauvoisin, et nous prenons la route de Lyon. Mais nos sacs sont pleins de friandises que l'on a données à Pierre, nous avons avec cela

quarante sous en réserve. Cela nous semble suffisant pour arriver à Paris. Nous faisons le chemin gaîment, tant que nous avons des provisions, mon frère n'est point fatigué, il avance en chantant, en faisant la roue, et ne se plaint plus de son talon. Souvent, lorsque nous nous asseyons pour manger, et que Pierre joue au lieu de se reposer, je tire de dessous ma veste le portrait de la belle dame, et je m'amuse à le considérer. « Si je ren- » contre cette dame là à Paris, me » dis-je alors, je la reconnaîtrai tout » de suite... Je courrai après elle, et je » lui dirai : « Tenez madame... voilà » vot' peinture qu'on avait laissée » chez nous. »

Je me souviens aussi du monsieur borgne et de la jolie petite fille, et je suis persuadé, qu'une fois à Paris,

je rencontrerai bien vite ces gens-là.

Il ne nous survient point d'aventures jusqu'à Lyon: mais il était temps que nous arrivassions, notre grande fortune tirait à sa fin, et depuis longtemps nos sacs étaient vides. A l'aspect de cette belle ville, je dis à mon frère: « Là, nous allons travailler et gagner » de l'argent. — Oui, oui, me répond Pierre, « tu verras, André, je veux en- » core qu'on me donne tout plein de » bonnes choses et qu'on me trouve » bien gentil. »

Cette fois, ce n'est point à l'approche de la nuit que nous faisons notre entrée dans la ville, il n'est que sept heures du matin lorsque nous nous trouvons au milieu de ces rues qui nous paraissent autant de villes donnant les unes dans les autres. Il n'y a encore que peu de monde dehors;

les marchands ouvrent leurs boutiques, les ouvriers vont à leur ouvrage, les gens riches sont encore livrés au repos, ou tâchent de trouver sur leur oreiller l'emploi d'une journée si longue pour les oisifs, et si courte pour l'homme laborieux. Nous ne pouvons admirer que la largeur des rues et la hauteur des maisons. « Allons, » dis-je à mon frère, » faisons-nous tout de suite entendre; » et surtout, Pierre, ne fais plus tant » de façons pour monter dans une » cheminée. »

Pierre me le promet. En effet, il paraît déterminé et se met à crier comme moi de toutes ses forces : « V'là des » ramoneurs ! »

« Oh ! oh ! vous commencez de » bonne heure, mes enfans, » nous dit un vieux portier occupé à balayer le

devant de sa maison. « Nous ne sommes » qu'au premier octobre.... on ne » fera du feu qu'à la Toussaint.... Ce- » pendant, comme ma femme veut » me faire manger des beignets di- » manche, je ne suis pas fâché que » ma cheminée soit nettoyée. Quoique » nous soyons assurés contre l'incen- » die, j'ai toujours aussi peur du feu! » Car enfin, je puis être grillé la nuit... » Je ne suis pas assuré, moi.... Ma » femme qui voulait, l'autre jour, que » je fisse assurer Azor... parce qu'on » jetait des boulettes dans le quartier. » S'il fallait encore payer une assu- » rance pour les bêtes, on n'y suffirait » pas. Allons, viens, petit, tu vas me » ramoner cela avec soin, entends- » tu? »

En disant ces mots le vieux portier fait entrer mon frère dans sa maison.

« Et moi, » lui dis-je. — Ah ! toi, » tâche de trouver de l'ouvrage ailleurs... Je n'ai pas besoin de deux » ramoneurs pour une cheminée. — » Va toujours, » dis-je à Pierre, « je » t'attendrai ici, si je suis quelque part, » tu resteras contre ce banc. »

Pierre suit le portier ; je me promène un moment dans la rue, et ne tarde pas à être appelé par une servante qui me donne deux cheminées à ramoner.

Pendant que je suis à mon ouvrage, mon frère a suivi le vieux portier qui le fait monter dans une pièce au sixième étage de la maison. Pierre regarde autour de lui ; une petite chambre mansardée, triste ; un pot à l'eau sur une table, tout cela ne lui annonce rien de bon, et cela ne ressemble pas à la boutique de M. Boulette ;

mais Pierre a son projet : il ne dit rien et se dispose à monter dans la cheminée.

« Surtout, prends bien garde, petit, » lui répète le vieux portier, » ne vas pas me casser quelque chose.. » On a raccommodé le tuyau il y a fort » peu de temps.... Ramone bien.... Ne » te presse pas.... Je redescends dans » la cour, quand tu auras fini tu m'appelleras. »

Mon frère ne l'écoute pas, il est déjà dans la cheminée. Il grimpe, en tâtant à droite et à gauche ; point de trou, point de crevasse ; Pierre n'y conçoit rien, il croit qu'il faut qu'il trouve une autre cheminée par laquelle il doit se laisser rouler, ou tout au moins descendre, afin de faire encore peur à tout le monde, et pour manger des gâteaux, des confitures, et

recevoir des complimens et des gros sous.

A force de grimper, Pierre a bientôt gagné le haut de la cheminée, il sort sa petite tête blonde, il est sur le toît.... Il reste un moment indécis sur ce qu'il doit faire, ne se souciant pas de redescendre dans la chambre du vieux portier, où il ne trouvera personne à qui faire peur, et par conséquent ni récompense ni friandise.

En regardant autour de lui, Pierre aperçoit, presque à deux pas du tuyau sur lequel il est assis, celui d'une autre cheminée dont l'ouverture est très-large. En s'avançant un peu, il lui est facile de l'atteindre. Un enfant ne calcule pas le danger. Il recule souvent devant un péril imaginaire, et s'avance en courant dans un sentier bordé de précipices; mais s'il est une

providence pour les ivrognes, à plus forte raison, il doit y en avoir une pour les enfans, car, aux yeux de la Divinité, un petit être innocent doit être tout aussi intéressant qu'un individu pris de vin.

Voilà donc mon frère qui sort de son tuyau, avance doucement le corps, atteint avec ses petites mains le tuyau voisin, dans lequel il entre facilement; puis descends dans l'intérieur de cette nouvelle cheminée, content comme un roi ou comme un amant qui va à un premier rendez-vous, ou comme un auteur qui vient de réussir, ou comme un acteur qui vient d'entendre siffler le camarade dont il partage l'emploi; ou comme un joueur qui a gagné un quaterne, ou comme une vieille coquette à qui l'on fait un compliment, ou comme une servante qui

voit sortir ses maîtres, ou comme un écolier qui entre en vaccances ! Choisissez là-dedans, lecteur, celui qui doit être le plus content.

Arrivé aux deux tiers de la cheminée, Pierre se consulte pour savoir s'il se laissera rouler jusques dans l'âtre ; mais en roulant on peut se faire mal ; il ne faut donc pas risquer cela. Quand il sera tout près du foyer, il descendra bien lourdement, quitte à se rouler ensuite dans la chambre, en poussant de grands cris, pour amuser toute la maison.

Voyons un peu chez qui Pierre descend cette fois, et si sa visite inattendue doit produire autant d'effet que chez mademoiselle Cézarine Ducroquet.

Dans la maison du vieux portier, où il y avait beaucoup de locataires,

logeait entr'autres une vieille dame riche, qui avait avec elle sa nièce, jeune personne de seize ans.

Madame Durfort, c'était le nom de cette dame, avait été élevée fort sévèrement, n'allant ni au bal, ni au spectacle, ne jouissant d'aucun de ces plaisirs que l'on permet à la jeunesse. Ce n'était qu'à trente-neuf ans que l'on avait jugé à propos de la marier et de la laisser maîtresse de se conduire suivant sa volonté; et en effet, la jeune mariée de trente-neuf ans ne consulta jamais celle de son mari, soit qu'elle voulût se dédommager d'une contrainte un peu longue, soit qu'elle trouvât naturel de commander après avoir obéi. Madame Durfort s'empara sur-le-champ de l'autorité. On lui avait donné pour mari un petit homme qui avait six ans de moins qu'elle, et

ne lui venait qu'au bout de l'oreille; joignez à cela le caractère le plus benin et la voix la plus flûtée, vous jugerez que M. Durfort ne dût point imposer beaucoup de respect à sa femme. Au bout de huit jours de mariage, le pauvre homme tremblait devant elle, et ne parlait qu'après en avoir obtenu la permission; mais il avait reçu de son épouse, l'ordre de dire partout qu'il était le plus heureux des hommes; et lorsque, dans une réunion, il ne l'avait pas répété trois ou quatre fois, sa femme s'approchait de lui et le pinçait, pour lui faire lâcher la phrase de rigueur.

M. Durfort ne put supporter l'excès de son bonheur, il mourut au bout de cinq ans de ménage, en remerciant le ciel du présent qu'il lui avait fait. Cependant la veuve était fort mécon-

tente du défunt, parcequ'il ne lui avait pas laissé d'enfans; elle répétait partout que ses parents lui avaient donné un mari trop petit, et qu'elle ne se remarierait qu'avec un homme de cinq pieds six pouces. Mais, soit que le bonheur de M. Durfort n'eut pas été bien apprécié, soit que peu d'hommes se jugeassent dignes de lui succéder, il ne se présenta personne pour remplacer le défunt. Madame Durfort, songeant que la condition qu'elle avait mise à un second hymen pouvait éloigner beaucoup de soupirans, et réfléchissant que les beaux hommes sont rares, commença par rabattre un pouce de ses prétentions. Au bout de quelque temps elle disait partout qu'un homme de cinq pieds quatre pouces est encore fort agréable; bientôt elle pencha pour les tailles moyennes; elle con-

vint ensuite qu'on pouvait être très-bien fait, quoique petit, et ajouta qu'en général les petits hommes ont plus de grâce que les grands. Mais tout cela ne fit pas arriver un seul soupirant, et madame Durfort, qui aurait fini par s'accommoder d'un nain, vit, avec dépit, qu'il fallait renoncer à l'espoir de retrouver un second mari, bien qu'elle eut laissé la taille *ad libitum*.

Forcée de rester veuve, et n'ayant point d'enfans, madame Durfort qui avait besoin de gouverner quelqu'un, prit avec elle une de ses nièces, qu'elle promit de doter et de marier, pourvu qu'on la laissât l'élever à sa fantaisie. Madame Durfort était riche, on lui confia la jeune Aglaé, qui n'avait alors que huit ans et promettait d'être un jour fort jolie.

La jeune nièce tenait tout ce qu'elle avait promis; c'était une rose qui devait bientôt briller du plus vif éclat; mais à quoi bon tant d'attraits, tant de fraîcheur? pauvre petite! à quelle tante cruelle t'avait-on confiée!.... Madame Durfort se rappelant qu'on ne l'avait mariée qu'à trente-neuf ans, avait l'intention de ne point donner un époux à sa nièce avant qu'elle n'eût la quarantaine; assurant que ce n'est qu'à cet âge qu'une jeune personne est capable d'entrer en ménage et de gouverner son époux. « Quelle » folie, disait-elle souvent, de marier » des enfans de dix huit ou vingt ans!.. » et vous voulez que cela ait de la tête... » que cela conduise une maison!.. » Voyez ce qui en arrive; ce sont alors » les hommes qui sont les maîtres; ils » mènent leurs femmes comme des

» enfans, et tout va de travers dans le
» ménage. Parlez-moi d'une demoi-
» selle de quarante ans! cela sait ce
» que cela fait; le caractère est formé,
» on a de la fermeté, de l'aplomb!...
» on sait sur le champ répondre à un
» mari. Ah! si M. Durfort vivait encore
» il vous dirait qu'au bout de huit jours
» de mariage, je lui fesais l'effet d'être
» sa femme depuis vingt ans.

La petite nièce ne répondait rien à sa tante, mais à quinze ans son cœur commençait à soupirer, et il lui semblait qu'elle aurait beaucoup de peine à attraper la quarantaine sans mourir d'ennui; car madame Durfort élevait Aglaé comme elle l'avait été elle-même, ne la menant ni au bal, ni à la promenade, lui interdisant toute société; elle fesait payer à la pauvre petite tout l'ennui qu'elle avait

éprouvé jadis; c'est ainsi que se vengent les âmes étroites, il faut que ces êtres innocents souffrent du mal qu'on leur a fait; tandis que les cœurs généreux se dédommagent des chagrins qu'ils ont soufferts en faisant des heureux, et en répandant des bienfaits.

Madame Durfort avait soixante ans lorsque sa nièce entra dans sa seizième année. Vainement quelques personnes raisonnables voulurent faire entendre à la tante d'Aglaé, qu'en persistant à ne marier sa nièce qu'à quarante ans, c'était probablement renoncer au plaisir de la voir entrer en ménage; Madame Durfort, qui croyait sans doute qu'à soixante ans on ne vieillit pas aussi vîte qu'à seize, répondait constamment: « Je marierai ma nièce quand » elle aura l'âge que j'avais en épou» sant M. Durfort. »

Mais le bon Lafontaine l'a dit :

» Un excès de témérité
» Vaut souvent mieux qu'un excès de prudence.

La jeune Aglaé s'ennuyait de passer une vie si triste, et son ennui redoublait en songeant qu'elle avait encore vingt-quatre ans à faire. Enfermée dans sa petite chambre, dont la porte donnait sur le carré, auprès de celle de l'appartement de sa tante, la pauvre enfant soupirait sur son tambour à broder, ou sur son canevas de tapisserie. Pas un livre amusant pour la distraire, Madame Durfort n'aurait pas vu sans frémir un roman entre les mains de sa nièce, et les romans de chevalerie lui semblaient encore plus dangereux que les autres; car Monsieur *Amadis*, Monsieur *Tancrède* et

Monsieur *Roland*, parlent sans ce se d'amour, et d'une manière à tourner la tête d'une jeune innocente qui ne sait pas que les amans d'aujourd'hui ne ressemblent point aux chevaliers d'autrefois. La jeune fille n'avait pour toute lecture que le *Cuisinier bourgeois*, encore Madame Durfort avait-elle coupé le chapitre concernant les chapons, parce que la manière dont on engraisse ces pauvres bêtes pouvait donner à sa nièce des idées mélancoliques.

Lorsqu'Aglaé se hasardait à dire à sa tante : » Il me semble que je serai » vieille à quarante ans .— Qu'appelez-» vous vieille, s'écriait Madame Durfort en lui lançant des regards furibonds, est-ce que j'étais vieille, moi, » Mademoiselle, quand je me suis ma-» riée? Est-ce que je n'étais pas alors

» dans tout l'éclat de ma beauté?...
» Fraîche, superbe, éclatante!.. Mais
» à entendre ces morveuses, on n'est
» plus jeune à cinquante ans. Cela fait
» pitié en vérité. Lisez, péronelle, lisez
» l'histoire de nos premiers parens.—
» Mais, ma tante, vous ne me laissez
« lire que la manière de faire les sau-
» ces. — C'est ce qu'une demoiselle
» peut apprendre de plus nécessaire,
» et votre mari vous en saura gré. —
» Mais que dit-elle donc l'histoire de
» nos premiers parens? — Elle dit,
» Mademoiselle, que la femme d'Abra-
» ham avait quatre-vingt-dix ans, lors-
» qu'elle fit la conquête du Pharaon
» d'Égypte, et que la belle Judith en
» avait plus de soixante, lorsqu'elle
» tourna la tête à Holopherne; d'après
» cela, Mademoiselle, il me semble

» qu'à quarante ans on peut bien trou-
» ver encore des maris.«

A cela Aglaé ne trouvait rien à répondre, elle se contentait de retourner soupirer dans sa chambre, jusqu'à ce que sa tante l'appelât pour faire une partie de loto, seule récréation que l'on se permît quelquefois.

Cependant, un jeune officier à la demi-solde, qui logeait depuis quelques jours dans la même maison que la tante et la nièce, aperçut un matin la jolie Aglaé, accrochant à sa fenêtre la cage de son serin. La pauvre petite parlait à son oiseau, elle tâchait de le faire chanter, mais elle-même paraissait si triste, qu'elle aurait eu besoin d'un maître; et la manière mélancolique dont elle disait : *Petit fils, petit mignon,* aurait ému le cœur le

plus indifférent. On doit penser que le jeune officier n'y fut pas insensible; la figure d'Aglaé l'avait intéressé; sa fenêtre, plus haute d'un étage, dominait sur la chambre de la jeune fille, dont la croisée était, il est vrai, presque toujours fermée. Cependant le jeune homme passait tout son temps à la sienne, dans l'espérance d'apercevoir sa voisine. Il n'y a rien de si dangereux pour les jolies filles que le voisinage d'un officier en non activité; un guerrier, pour plaire, passe aisément des combats les plus rudes, aux occupations les plus futiles; ainsi Hercule filait aux pieds d'Omphale; Antiochus s'habillait en Bacchus pour séduire Cléopâtre; Renaud chantait pour Armide; François I.er faisait des vers pour la belle Ferronière; et le preux Bayard lui-même maniait

quelquefois une aiguille tout en soupirant près de Madame de Randan.

Ainsi, notre jeune officier, après avoir battu les ennemis de son pays, passait des journées entières à crier au serin de sa voisine : *baisez, petit fils, baisez, petit mignon.*

Aglaé, qui n'ouvrait sa fenêtre qu'une fois le matin, pour accrocher la cage, lorsqu'il faisait du soleil, et une fois le soir pour rentrer son serin, fut quelque temps sans remarquer son voisin; mais un jour qu'elle venait, comme à son ordinaire, de placer la cage, et qu'elle restait pensive devant *fifi*, elle entendit une voix bien tendre qui répétait avec expression : *baisez donc, petit fils, baisez, petit mignon.* Elle lève alors les yeux et aperçoit la figure de son voisin, qui n'avait rien d'effrayant; cependant elle referme

brusquement sa fenêtre, parce qu'elle est toute honteuse, mais ensuite elle se rapproche et soulève un petit coin du rideau, afin de savoir quelle physionomie a ce monsieur, dont la voix est si douce.

C'est un jeune homme, il est très-bien; des cheveux bruns, des yeux bleus, un sourire fort agréable, et puis une paire de jolies petites moustaches bien noires, qui donnent beaucoup de caractère à sa figure. Aglaé a vu tout cela d'un coup d'œil et elle reste toujours là tenant un petit coin du rideau, et à chaque minute elle regarde encore le voisin et elle se dit: » Ah! que c'est gentil des moustaches! » Ah! je voudrais bien en avoir aussi » si j'étais garçon!... Je suis sûre que » cela m'irait bien. « Et Mademoiselle Aglaé passerait volontiers sa journée

à tenir un coin du rideau pour regarder en face. Sa tante l'appelle, il faut quitter sa fenêtre, quel dommage! mais on s'y mettra le lendemain. Pauvre petite, quel plaisir elle trouve à regarder le voisin. Ah! Madame Durfort, vous auriez bien dû mettre votre nièce en garde contre les moustaches.

Le soir, lorsqu'on retire la cage, on ne voit pas le voisin, c'est l'heure de son dîner. Mais le lendemain matin on ne manque pas d'accrocher *Fifi*, et on s'est déjà assuré que le jeune homme est à sa croisée, on n'ose pas encore le regarder; mais on parle un peu plus long-temps à son serin, et on entend le voisin qui lui parle aussi. Aglaé devient rouge et embarrassée, elle n'en est que plus jolie; l'embarras de l'innocence a quelque chose de si séduisant! Il n'est pas donné à toutes les

belles d'avoir cette aimable gaucherie; il en est qui veulent encore l'imiter, mais ce sont de ces choses qui ne s'apprennent point.

Aglaé referme sa fenêtre, plus lentement cette fois, mais sans regarder en face; elle compte s'en dédommager en soulevant un coin du rideau... Mais sa tante l'appelle pour travailler. Quel ennui! et que la journée sera longue jusqu'au lendemain!

Le jeune homme s'est bien aperçu qu'on l'a remarqué, et quoiqu'on ne l'ait point encore regardé la fenêtre ouverte, il devine qu'on l'a examiné sous le rideau. Une jeune fille se trahit par ses manières, par ses moindres gestes, et lors même qu'elle veut feindre l'indifférence, il y a dans toute sa personne quelque chose qui dément ses yeux ou ses paroles; l'amour est

pour elle un sentiment si doux, si exclusif, qu'il s'identifie avec tout son être; on le reconnaît dans ses actions, dans sa démarche, dans son silence même; et tous les efforts qu'elle fait pour le cacher ne servent souvent qu'à le mieux faire paraître.

Aglaé n'est plus la même; en parlant à son serin, elle est plus gaie, plus vive. Elle fait la conversation avec l'oiseau qui n'a jamais été aussi bien soigné, et qui se voit maintenant bourré de biscuits, de sucre, de graine et de mouron. Comme ces petites niaises se forment vite! « Qu'il est beau! qu'il » est gentil, *Fifi!* » dit la jeune fille, en mettant l'oiseau à la fenêtre. Et le voisin répond : « J'aime bien ma maî- » tresse.... Elle est bien jolie! baisez » maîtresse, baisez vîte!...—M'aimes- » tu bien, Fifi? — Oui, oui, oui, oui.

» — Si j'ouvrais la cage, tu t'envole-
» rais pourtant ! — Non, non, je veux
» rester avec toi ! Jamais voler auprès
» d'une autre !... — Cher Fifi !... »

Et mademoiselle Aglaé avait l'air de croire que c'était son serin qui lui répondait; pour une innocente, ce n'était pas maladroit. Des serins qui tiendraient une telle conversation, se vendraient en France un prix fou; et *l'oiseau bleu* n'était qu'un idiot auprès du serin de mademoiselle Aglaé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

CHAP. Ier. Tableau de neige. — La Famille savoyarde 1

CHAP. II. Les Voyageurs. — La petite Dormeuse. 15

CHAP. III. Elle s'éveille. — Départ des Voyageurs. 71

CHAP. IV. La Mort d'un bon Père — Séparation nécessaire 91

CHAP. V. Les petits Savoyards. — Frayeur et Plaisir 120

CHAP. VI. Notre début. — Premier exploit de Pierre 149

CHAP. VII. La jeune Fille et son Serin 190

ANDRÉ

LE SAVOYARD.

CHAPITRE PREMIER.

Pierre fait encore des siennes.

Depuis que, par l'intermédiaire de l'oiseau, on commençait à s'entendre, la petite nièce avait risqué quelques regards; elle avait rencontré ceux du jeune homme, continuellement attachés sur elle, quoiqu'il eût l'air de ne

parler qu'au serin. Il avait fait un profond salut, auquel on avait répondu par une légère inclination de tête. Puis on avait repris la conversation avec Fifi que l'on mettait à la fenêtre, n'importe le temps qu'il faisait.

Mais ces doux entretiens étaient bien courts, parce que la tante, qui ne concevait pas qu'on fût si longtemps pour accrocher une cage, grondait sa nièce lorsqu'elle n'arrivait pas aussitôt qu'à l'ordinaire; et la petite, que l'amour tourmentait sans cesse, et qui ne pouvait plus passer une journée sans retourner à sa fenêtre, s'écriait à chaque instant: « Ah! ma » tante, il pleut.... il faut que j'aille » rentrer Fifi... —Non, mademoiselle, » il ne pleut pas.... — Ma tante, je » vous assure qu'il va faire de l'orage. » Ce pauvre Fifi! Il a si peur de l'o-

» rage ! Je suis sûre qu'il ne sait où se » cacher maintenant.... Voyez-vous » comme le temps devient noir.... On » n'y voit plus clair. »

La tante, ennuyée de ces lamentations, permettait quelquefois que l'on allât retirer le serin, mais un moment après, Aglaé disait : « Ah ! il fait beau » maintenant ! Voilà l'orage dissipé.— » Je le crois bien ! Vous avez rêvé » qu'il en faisait ? — Ah ! le beau so- » leil.... ma tante, voulez-vous que » j'aille remettre Fifi à la fenêtre ?... » — Non, mademoiselle, je ne le veux » pas. En vérité, vous me faites tour- » ner la tête avec votre serin. Au lieu » de vous occuper de votre broderie, » de votre tapisserie, c'est Fifi qu'il faut « rentrer, c'est Fifi qu'il faut sortir !... » Le matin, on n'en finit pas d'arran- » ger Fifi ! Si cela continue, je vous

» préviens que je donnerai la volée à » votre oiseau. — Ah ! ma tante, j'en » mourrais de chagrin ! Je n'ai que » cela pour m'amuser !... — Qu'est-ce » à dire, mademoiselle, je vous trouve » bien impertinente !... Et qu'avez-» vous besoin de vous amuser ? est-» ce qu'une jeune fille bien élevée » s'amuse ? Croyez-vous que jusqu'à » l'âge de trente-neuf ans, que je me » suis mariée, je me sois amusée, moi ? » Non, mademoiselle, et même, étant » mariée, je ne m'amusais jamais, ni » M. Durfort non plus. Mais ces de-» moiselles, cela ne songe qu'au plai-» sir !... »

Aglaé se taisait et n'osait plus parler de Fifi pendant la journée, mais on s'en dédommageait le lendemain matin. En ayant l'air de s'adresser à l'oiseau, on se comprenait, on se répon-

dait, et le jeune officier savait dans quelle triste position se trouvait la petite nièce.

« Hélas ! » disait Aglaé en regardant la cage, « je suis bien malheureuse, » mon cher Fifi, on ne veut me marier qu'à quarante ans ! Et je n'en ai » que seize encore !... — Mais c'est affreux !... C'est une barbarie ! Laisser » se faner une aussi jolie fleur, lui » faire perdre son printemps dans la » retraite ! La priver de tous les plaisirs de son âge !. . . A quarante ans, » au lieu de songer à plaire, une » femme commence à remplacer l'amour par l'amitié, la folie par la sagesse, la coquetterie par la raison. Et » c'est alors que l'on veut seulement » vous permettre d'aimer ! Ah ! n'écoutez pas une tante si cruelle, cédez

» aux lois de la nature, aux mouve-
» mens de votre cœur ; le printemps
» est la saison de l'amour, du plaisir ;
» aimez, charmante Aglaé, aimez
» avant que les rides, la raison, les
» années ne viennent fermer votre
» cœur à ce sentiment si doux. N'est-
» ce pas pour inspirer l'amour que
» vous avez tant d'attraits, de grâces,
» de fraîcheur ? Ne vous a-t-on créée
» si belle que pour être privée des
» hommages que l'on doit à la beauté ?
» Partagez le sentiment que vous
» faites naître, et croyez à l'amour de
» celui qui jure de n'adorer jamais
» que vous. »

C'était le serin qui parlait ainsi, et Aglaé avait répondu en balbutiant et en donnant son doigt à baiser à l'oiseau : »Moi, je veux bien t'aimer, Fifi,

» ce n'est pas ma faute, si je ne sors » pas et si on m'enferme tous les soirs » à dix heures. «

Après un pareil aveu, le jeune officier n'avait plus qu'à agir pour tâcher de se rapprocher de sa belle; car il ne comptait pas se borner à faire le serin à la fenêtre. Mais comment parvenir près de la petite nièce, que la tante ne laissait pas sortir un seul instant dans la journée et qu'elle enfermait tous les soirs dans sa chambre. Si la croisée du jeune homme avait été plus rapprochée, on aurait pu placer une planche et se laisser glisser à l'imitation des montagnes russes; mais il y avait près de seize pieds d'intervalle, et on ne trouve pas dans son appartement une planche de seize pieds. C'était la clef de la chambre d'Aglaé qu'il fallait tâcher de se procurer, et Fifi répétait tous les ma-

tins à sa maîtresse : donne la clef, » donne vîte!... Cherche la clef de la » cage; ou bien: » ouvre-moi la porte, » pour l'amour de Dieu. «

Mademoiselle Aglaé, qui, quelques semaines auparavant, n'osait pas mettre sa jarretière devant une glace, de crainte d'apercevoir le diable ou autre chose, trouva moyen, au bout de quelques jours, de prendre la clef placée dans le sac à ouvrage de sa tante, qui venait de lui demander ses lunettes. La petite niaise a glissé la bien-heureuse clef dans sa poche, puis elle court retirer son serin de la fenêtre, parce qu'il fait beaucoup de vent et qu'il y a des nuages rouges au ciel. En prenant vivement la cage, on a appelé Fifi à plusieurs reprises; le jeune officier, qui est toujours aux aguets, paraît à sa croisée et voit tomber une

clef dans la cour. Aussitôt il est en bas, il s'en saisit; Aglaé referme sa fenêtre et revient près de sa tante, en disant que, pour sûr, le temps changera dans la nuit; mais la tante n'écoute pas sa nièce, elle est occupée à chercher la clef qu'elle croit avoir perdue, et la petite lui dit d'une voix bien calme : »Que cherchez-vous donc » ma tante? — Ce n'est rien, ce n'est » rien, mademoiselle, répond madame Durfort, qui se dit en elle-même : » n'apprenons pas à cette petite que j'ai » perdu la clef de sa chambre, car elle » pourrait la garder, si elle la trouvait; » mais j'en ai une seconde, elle ne se » doutera de rien.

Le soir, à son heure ordinaire madame Durfort fait rentrer sa nièce et l'enferme à double tour. En entendant la clef tourner dans la serrure, la pe-

tite est toute saisie, elle craint de s'être trompée le matin, en ayant cru prendre la clef de sa chambre; car elle ignore que sa tante en possède une seconde; et ce pauvre Fifi, qui est descendu si vîte pour la ramasser, que va-t-il dire tout à l'heure; il croira peut-être qu'elle se moque de lui, qu'elle ne l'aime point. Cette pensée désole Aglaé; elle s'asseoit sur une chaise et se met à pleurer. Il est si cruel d'être trompé dans son attente et l'on aurait eu tant de plaisir à causer un peu avec Fifi.

Mais bientôt quelqu'un monte doucement l'escalier, puis s'arrête devant sa porte, puis met une clef dans la serrure. Oh bonheur! cette clef tourne, la porte s'ouvre... Aglaé pousse un cri de joie : elle vient d'apercevoir les petites moustaches de Fifi.

Ce que dit un amant qui se voit enfin seul avec sa maîtresse, sera facilement deviné par ceux qui ont aimé ou qui aiment encore; quant aux êtres indifférens, ils n'y comprendraient rien. D'ailleurs il y a en amour des lieux communs qui n'ont du charme que pour ceux qui les emploient.

J'aime à penser que le jeune officier ne voulait que causer d'un peu plus près avec sa jolie voisine et qu'Aglaé ne voyait aucun mal à écouter celui qui faisait si bien répondre son serin. Sans doute ils furent tous deux un peu bavards, car la conversation se prolongea jusqu'à sept heures du matin ; mais la tante ne venait jamais qu'à huit heures et demie ouvrir à sa prisonnière; cependant, par prudence, à sept heures on mit Fifi à la porte.

Il y avait quinze jours que ces doux

entretiens se succédaient. Rien ne semblait devoir troubler le bonheur des deux amans ; la tante n'avait aucun soupçon, elle était même plus satisfaite de sa nièce, qui s'occupait moins de son serin dans la journée, par la raison qu'elle pouvait lui parler la nuit. Qui se serait attendu que l'arrivée de deux petits savoyards détruirait le bonheur de ces pauvres jeunes gens. Mais tout se tient, tout s'enchaine. C'est le chapitre des ricochets ! une cérémonie oubliée en Allemagne, peut faire prendre les armes à toute l'Europe, et une révérence manquée, en Chine, peut mettre l'Asie en cendres ; mais laissons le chapitre des ricochets, il nous menerait trop loin.

On a déjà deviné, sans doute, que c'est dans la cheminée de la jeune Aglaé que mon frère a passé en sor-

tant de celle du portier; il n'était que sept heures du matin. Les jeunes gens avaient causé, comme à l'ordinaire, et causaient peut-être encore, lorsque Pierre, arrivé près de l'âtre, se laisse tomber comme une masse, puis se roule dans la chambre, en criant de toutes ses forces.

A ce bruit inattendu, Aglaé perd la tête, elle croit que c'est sa tante qui vient d'entrer dans sa chambre, et pousse des cris de fureur, parce qu'elle l'a vue causer avec Fifi. Elle se roule, se cache sous ses draps, sous sa couverture, et le jeune homme, passant par-dessus mon frère, qu'il ne voit pas, se jette contre la porte au moment où la tante accourt en camisole, en bonnet de nuit, attirée par le bruit que fait M. Pierre.

En se trouvant nez à nez avec le

jeune officier, la vieille tante pousse un cri : « Un homme chez ma nièce!.. » Ah! quelle horreur... quel scandale... » qui êtes-vous?.. D'où venez-vous? » que faisiez-vous?

L'amant ne répond qu'en faisant faire une pirouette à la tante, puis descend quatre à quatre les escaliers. Madame Durfort, qui n'a point fait de pirouettes depuis le jour de ses noces, perd l'équilibre et se laisse choir sur le carré, dans un désordre qui ne ressemble point à un effet de l'art. Les voisins attirés par les cris de mon frère et de la vieille tante, sortent de chez eux pour savoir ce qui se passe. Les hommes s'empressent de relever madame Durfort, les cuisinières demandent ce qui est arrivé; le vieux portier accourt avec son balai à la main. La tante continue de pousser

des exclamations ; et mon frère voyant que cela ne l'avance à rien de se rouler, et qu'il n'y a pas dans toutes les chambres de la liqueur répandue sur le parquet, se relève, et se met à danser la savoyarde en poussant des *you!.. piou*, *piou*! et en battant des mains.

Aglaé, qui ne comprend rien à cette musique, se décide à se lever, et commence par donner une paire de soufflets au savoyard qui se permet de danser ainsi dans sa chambre. Pierre qui s'attendait à recevoir des gâteaux, reste tout saisi. Dans ce moment la tante entre chez sa nièce, suivie du portier et de quelques cuisinières, Aglaé feint d'ignorer le motif de la colère de sa tante, et montre le petit ramoneur qui est arrivé là, sans qu'elle

sache par où. Mais le portier reconnaît mon frère; il le prend par les oreilles et le fait sortir de la chambre, en lui demandant ce qu'il fait là, lorsque depuis une heure il le cherche dans sa cheminée.

Pierre qui a déjà reçu des soufflets et qui se sent tirer les oreilles, descend les escaliers en pleurant; arrivé dans la cour, il est arrêté par le jeune officier, qui feint de descendre de chez lui et de s'informer de la cause du tumulte, mais qui applique une demi douzaine de coups de pieds à mon frère, en lui disant : « Ah! petit » drôle! tu t'amuses à descendre par » les cheminées!... Tu mets toute une » maison sans dessus dessous!... Tu fais » lever les tantes à sept heures du ma- » tin!... Tiens, voilà pour t'apprendre

» à te tromper de cheminée... Et si je » te rencontre encore, je te coupe les » deux oreilles. »

Après avoir tiré vengeance de mon frère, le jeune homme rentre chez lui. Les cuisinières qui croyent qu'il ne s'agit que d'un ramoneur qui s'est trompé de cheminée, retournent à leur ouvrage. Mais madame Durfort n'a pas oublié le jeune homme qu'elle a vu sortir de chez sa nièce, et qui lui a fait faire cette pirouette, qui l'a étendue sur le carré; devant le monde elle ne dit rien à Aglaé; mais en tête à tête elle lui demande quel est cet audacieux qui sortait de chez elle; Aglaé feint le plus grand étonnement, et jure à sa tante qu'elle ne l'a pas vu; elle finit en disant, que puisqu'il est tombé dans sa chambre un ramoneur, il n'y a rien d'étonnant à

ce qu'il soit tombé aussi un jeune officier; la tante ne répondit rien à cela, mais pour qu'il ne tombe plus personne chez sa nièce, elle la fait coucher à côté d'elle; ne lui laisse plus faire un pas seule; et, malgré tout ce que peut dire la jeune fille, on donne la volée à Fifi.

J'attendais mon frère dans la rue, assis sur le banc que je lui avais désigné; j'avais depuis long-temps fini mon ouvrage, et je ne concevais pas ce qui pouvait le retenir; lorsque tout à coup je le vois arriver tout en larmes, les yeux gonflés et portant une de ses mains à un endroit où il paraît souffrir.

« Eh ben, qu'as-tu donc, Pierre, » que t'est-il arrivé, lui dis-je en courant à lui. Mais il me prend par la main, et me tire en me disant : « Viens,

» André, viens vîte... Allons nous en... » ne restons pas dans cette ville... — » Pourquoi donc partir si vîte... Qui » te fait ainsi pleurer... — Viens mon » frère... Sauvons-nous... ou l'on me » couperait les oreilles!.. — On te cou- « perait les oreilles?.. — Viens donc » mon frère... Je ne veux pas rester » ici. »

Pierre m'entraîne toujours, nous voilà loin de Lyon, et il regarde encore en arrière, pour voir si l'on ne nous suit pas.

CHAPITRE II.

Notre arrivée à Paris. — Événement imprévu.

Ce n'est qu'à plus de deux lieues de Lyon, que Pierre, un peu remis de sa frayeur, consent à s'arrêter et à me répondre.

« Pourquoi pleurais-tu, que t'a-t-» on fait? lui dis-je.—Mon dieu, An-» dré, je ne sais pas ce que tous ces » gens là avaient contre moi; j'ai voulu » faire comme chez le pâtissier, il n'y

» avait pas de trou à la cheminée, je
» suis entré par en haut dans un au-
» tre tuyau, puis, quand j'ai été en
» bas, je me suis roulé en criant....
» comme j'ai fait chez cette dame.... et
» je disais: on va me donner des
» gâteaux et des gros sous... eh! ben
» pas du tout: une demoiselle m'a don-
» né des soufflets, le vieux qui tenait
» un balai, m'a tiré les oreilles, et puis,
» dans la cour, un monsieur à mous-
» taches m'a donné des coups de
» pied... ici... en me disant qu'il me
» couperait les oreilles s'il me re-
» voyait!... — Mon pauvre frère!.....
» — Dis-moi donc, André, pourquoi
» les autres m'ont il caresse là bas?...
» et pourquoi ai je été battu à Lyon,
» pour avoir fait la même chose? —
» Je n'en sais rien; mais vois tu, Pierre,
» il ne faut plus t'amuser à changer de

» cheminée quand tu iras ramoner
» quelque part. Moi, je n'ai pas eu de
» complimens à Pont-de-Beauvoisin,
» mais aussi je n'ai pas reçu de coups
» à Lyon, et on m'a payé mon ouvrage.
» Tiens, mon frère, fais comme moi,
» cela vaut mieux.

Pierre me promet d'être plus sage dorénavant, et de descendre par la même cheminée où il aura monté. Nous continuons notre route; nous avons hâte d'arriver à Paris; on nous a tant parlé de cette grande ville. Mon frère ne rêve que marionnettes, sauteurs, lanternes magiques; moi, je porte la main au portrait qui est caché sous ma veste et je pense au monsieur borgne, à la jolie petite fille; je suis tout fier de pouvoir leur rapporter le bijou qu'ils ont laissé dans notre chaumière, et je crois que je vais les

rencontrer dès que je serai à Paris.

Il ne nous arrive plus rien d'extraordinaire en route; quand nous sommes employés dans les villes où nous passons, Pierre ne va plus tomber dans les cheminées voisines de celles qu'il a ramonées. Le peu que nous gagnons nous suffit pour continuer notre voyage. Enfin nous en apercevons le but... Les édifices immenses de la grande ville se dessinent au loin dans l'espace. Cette vue ranime notre courage. « C'est Paris, nous écrions-nous, mon frère et moi; c'est » là qu'on gagne beaucoup d'argent!.. » C'est là qu'on s'amuse!.. qu'on voit » des spectacles!.. des marionnettes!.. » qu'on mange de bonnes choses et » qu'on fait fortune.. »

Et nous nous mettons à danser, Pierre et moi, nous jetons notre bon-

net en l'air, nous poussons des cris de joie!.. Il nous semble qu'une fois à Paris tout doit nous réussir, et qu'il suffit d'habiter cette ville pour être heureux!.. Mais je n'ai encore que huit ans et mon frère n'en a que sept.

Avant de faire notre entrée dans Paris, je crois utile de faire encore un petit sermon à mon frère. « Pierre, lui dis-je, souviens toi de ce que » nous a dit notre bon père; dans cette » grande ville il n'y a pas que des » honnêtes gens, il y a aussi des fri- » pons et des voleurs, c'est dommage, » mais il paraît que ça ne peut pas » être autrement. Il y a des gens qui » se moquent de ceux qui arrivent » de leur pays, qui leur font tout » plein de tours et qui leur prennent » leur argent. On ne nous prendra » pas notre argent, parce que nous

» n'en avons point, on ne se moquera
» peut-être pas de nous, parce que
» nous ne sommes que des enfans ;
» cependant il faudra faire attention,
» et ne pas croire à tout ce qu'on nous
» dira, entends-tu Pierre? — Oui!
» oui!.. oui!.. Oh! tu sais bien que je
» ne suis pas bête!.. »

Je n'étais pas bien certain de cela, mais je ne voulais pas le dire à Pierre. Nous voici enfin dans Paris; quel singulier effet produit sur nous l'intérieur de cette ville immense, car nous étions entrés à sept heures du matin dans un des faubourgs de Lyon, et nous en étions sortis au bout d'une heure, sans regarder derrière nous. Ici, quelle différence! il est trois heures de l'après-midi lorsque nous nous trouvons dans Paris; c'est l'heure où chacun fait ses affaires. Les rues

sont encombrées de monde; les voitures circulent avec rapidité, et se croisent autour de nous. Les boutiques sont dans tout leur éclat; les marchands ambulans crient et mêlent leurs voix à celles des marchands de légumes, des porteurs d'eau, des ventes à prix fixe; les orgues se font entendre d'un côté; de l'autre, c'est le violon d'un aveugle; un peu plus loin, ce sont des chanteurs qui s'accompagnent avec des guitares. Je tire Pierre pour le faire avancer... Il ouvre de grands yeux... il reste la bouche béante... ses yeux ne peuvent suffire à tout ce qu'il aperçoit. Je suis à peu près comme lui; cependant je veux tâcher d'avoir l'air moins bête. Nous sommes tout étourdis du bruit des voitures et des cris : « A trois sous et » demi, choisissez dans la boutique à

trois sous et demi! — A l'eau! à l'eau! — » Deux pièces pour quinze sous!.. » Voyez messieurs et dames!.. des » couteaux, des ciseaux, des lotos, » des jeux de dominos!.. — Régalez-» vous, mes enfans, ils sont tout chauds, » ils sortent du four. — Des chaînes » pour les montres, messieurs; assurez » vos montres. — Voulez-vous les rè-» gles du jeu de piquet et de l'écarté? » — Je vais vous chanter la com-» plainte de ce fameux criminel très-» connu dans Paris, qui a empoisonné » toute sa famille, sur l'air *c'est l'a-» mour! l'amour! l'amour!* — Voilà » le restant de la vente! — A tous » coups l'on gagne; tirez, mademoi-» selle! etc., etc. »

Plus nous avançons, plus le bruit augmente, et plus nous sommes entourés de gens qui vont et viennent. Déjà

Pierre a été jeté deux fois par terre, parce qu'il s'arrête pour regarder dans les boutiques, et qu'alors il ne voit pas devant lui et ne se range pas pour laisser passer le monde. Il va encore se cogner le nez contre un beau monsieur, habillé comme un seigneur, qui a des bottes bien luisantes, un habit bleu avec des boutons qui brillent comme des miroirs, un pantalon bien plissé, des cheveux bien frisés, une cravate qui a l'air d'être en carton et des gants comme un marié. Le beau monsieur repousse mon frère en s'écriant : « La peste étouffe le Savoyard! » le petit drôle m'a tout sali le ge» nou! On ne peut plus marcher dans » Paris sans être assailli par cette ca» naille! »

Mon frère s'est sauvé de l'autre côté de la rue, et en regardant si le beau

monsieur ne le poursuit pas, il va se jeter sur l'éventaire d'une marchande d'oranges, et fait rouler la marchandise sur le pavé.

« Prends donc garde, savoyard, » s'écrie aussitôt la marchande, « est-ce » qu'il ne voit pas clair, ce petit im- » bécile, qui vient se jeter à corps » perdu sur ma boutique... Ramasse- » moi bien vite mes oranges, et s'il y » en a une de gâtée, tu me la paieras. »

Je m'empresse d'aller aider mon frère à ramasser les oranges, et je l'emmène en lui disant : « Fais donc atten- » tion, Pierre, regarde donc devant » toi . . . » Mais Pierre est tellement étonné de tout ce qu'il voit, qu'il ne sait où il en est. Il me montre du doigt ce qui le frappe. « Tiens, André, » les beaux habits... les beaux miroirs.. » les belles chaises... C'est pour de

» vrai, tout ça, n'est-ce pas, André ? »

J'ai de la peine à tirer Pierre de devant la boutique d'un pâtissier. Bientôt mon frère me tire doucement par ma veste, en me disant tout bas : « André, as-tu douze sols ? — Non, » pourquoi cela ? — Est-ce que tu » n'entends pas ? Tiens, v'là un petit » monsieur qui vend douze cents » francs pour douze sous... Faut les » acheter, André, et puis nous irons » chez le pâtissier nous régaler. — Laisse » donc, Pierre, c'est pour se moquer » de nous que ce monsieur crie ça.... » Tu sais ben que je t'ai averti qu'à » Paris on faisait tout plein de tours... » — Bah ! tu crois que c'est pour rire ? » — Est-ce qu'on peut vendre douze » cents francs pour douze sous ?.. Ah ! » il faut qu'il nous croie ben bêtes !...

Nous voici devant la boutique d'un

marchand d'estampes; nous restons près d'une heure en admiration devant toutes ses images; jamais nous n'avions rien vu de si joli; ce n'est pas sans peine que nous nous décidons à quitter cette boutique. Mais un peu plus loin, beaucoup de monde est rassemblé devant une petite maison de toile, et Pierre y court en criant: » Ah! André.. un chat!.. Polichinelle. » Le Diable!... »

Je suis mon frère: nous sommes devant un spectacle de marionnettes, dans lequel un chat fait le compère de Polichinelle et se bat avec Rotomago. J'admire la patience de ce pauvre chat, mais cela ne me surprend pas, car on m'a dit qu'à Paris on voyait des bêtes si adroites!... Ce spectacle attire beaucoup de monde; nous sommes entourés de curieux; ce

sont des bonnes qui font voir le chat à des enfans, tout en causant avec des soldats ; ce sont des demoiselles qui regardent souvent derrière elle. Comme les jeunes filles ont l'air aimables à Paris ! Et puis, voilà des messieurs qui viennent se placer derrière ces demoiselles, et qui leur marchent sur les talons... Ça n'est pas poli, cela ! Ah ! j'en vois un qui glisse sa main sous le tablier d'une jeune fille... J'ai envie de crier : Au voleur ! Mais la jeune fille se retourne et le regarde en souriant ; il paraît que c'est un monsieur de sa connaissance.

Enfin, le chat est vainqueur, le Diable disparaît, non dans les entrailles de la terre, mais au fond de la maison de toile qui s'ébranle et va un peu plus loin amuser les passans. Je prends Pierre par le bras, et nous

nous remettons en marche. Nous ne savons pas encore où nous irons, ni ce que nous demanderons ; mais Paris nous offre tant de merveilles, qu'il nous semble naturel de donner le premier moment au plaisir d'admirer toutes ces belles choses qui frappent nos yeux. Cependant, parmi tout ce monde qui se croise devant moi, je cherche le monsieur qui a passé une nuit chez nous, et la belle dame dont j'ai le portrait; je cherche aussi la jolie petite fille... Mais je ne les vois point, et je commence à penser qu'il ne me sera pas aussi facile de les rencontrer que je le croyais avant d'être dans Paris.

« Mon dieu, que c'est grand ! » me dit Pierre, à mesure que nous parcourons la ville. « Dis donc, André, on » pourrait ben se perdre ici ! — Cer-

» tainement. Ça n'en finit pas ici!... » Ah! tiens, v'là des arbres... C'est une » promenade!... Viens de ce côté, » c'est encore plus joli, et nous n'au- » rons pas toujours ces voitures sur » notre dos. »

Nous gagnons les boulevarts, car ce sont eux que je viens d'apercevoir. Il y a déjà bien long-temps que nous marchons, mais nous ne sentons pas la fatigue, tant nous sommes occupés de ce que nous voyons. Ici, ce sont des bagues en or, des épingles en brillans, à deux sous pièce. » Achetons- » en, me dit tout bas Pierre. — Non, » mon frère, c'est encore une attrape, » c'est pour se moquer de nous. « Un peu plus loin, un monsieur, placé à la porte d'une petite maison de bois, frappe une toile avec une baguette, en criant que le fameux *Antiantoco-*

iophage va avaler des serins, des anguilles, des épées et des sabres, pour la modique somme de deux sous. Pierre veut entrer voir cela. » N'y allons pas, » lui dis-je, c'est encore pour se moquer du monde qu'on dit cela. Sou» viens-toi donc que nous sommes à » Paris. »

J'ai bien de la peine à retenir Pierre, qui, avec sept sous que nous avons en poche, voudrait tout voir et tout acheter; mais où court ce monde? pourquoi cette musique? Nous suivons le torrent : nous apercevons un cabriolet arrêté au milieu d'une grande place, et dans ce cabriolet, qui est découvert, un monsieur en habit rouge, galonné en or, coiffé en poudre, avec une grosse queue, ayant une culotte de nankin, avec des bottes à la hussarde et deux chaînes de

montre auxquelles pendent de grosses boules rouges.

Derrière ce beau monsieur sont deux hommes qui ont la figure noire comme des nègres, quoiqu'ils aient les mains comme tout le monde. Ces deux hommes sont habillés d'une façon singulière : ils ont des pantalons larges comme des jupons, des petites vestes de soie puce, des ceintures brodées, et sur la tête quelque chose de roulé comme un mouchoir ; ce sont eux qui font cette musique que nous entendions de loin. L'un a un cor de chasse, l'autre une clarinette ; sur leur tête sont attachés des triangles avec des sonnettes, et devant eux sont deux gros tambours sur lesquels ils frappent avec des baguettes fixées à leurs genoux. Comme ces deux messieurs ne restent pas un moment en repos et qu'ils font

constamment aller leur tête, leurs genoux et leur bouche, cela produit un effet superbe et étourdissant. Pierre, qui n'avait jamais entendu une aussi belle musique, se sent électrisé; parvenu contre le cabriolet, il se met à danser la savoyarde, en poussant des *you! you!* et des *piou! piou!* mais un de ces messieurs à figure noire prend un énorme fouet, et en distribue quelques coups à Pierre pour le faire tenir tranquille.

« Tu vois bien, » dis-je tout bas à Pierre; qui fait la grimace en regardant le musicien qui l'a fouetté, « ce » n'est pas pour nous faire danser » qu'on fait une si belle musique... » Tiens-toi tranquille, ou l'on va nous » renvoyer. — André, c'est un seigneur, » ce monsieur en habit rouge tout » couvert d'or? — Dam, il a l'air ben » riche! — Et ces deux vilains noirots?

» — Tu vois ben que ce sont ses do-
» mestiques. Chut ! attends, ce beau
» monsieur va parler. «

En effet, l'homme en habit rouge se lève, fait un signe aux musiciens qui se taisent, et, après avoir essuyé sa figure avec un vieux mouchoir tout troué, se dispose à parler. Tout le monde se presse pour mieux l'entendre ; mais Pierre et moi nous nous trouvons sur le premier rang, et nous ne perdons pas un mot ; malheureusement ce seigneur a un accent étranger qui ne nous permet pas de bien saisir ce qu'il dit, mais je crois que la société qui nous entoure ne le comprend pas plus que nous, et cependant chacun l'écoute avec attention. Le beau monsieur est debout dans son cabriolet ; et, après avoir craché au hasard sur la foule, il commence en ces termes :

» Messieurs et mesdames, signora
» ci mistriss, salut. Vi voyez il signor
» Fougacini, dont vi devez avoir en-
» tendu parler; *perche* depuis deux
» ou trois siècles ze souis très-connu
» dans toutes les capitales; si signor,
» per les cures que j'avais terminées
» avec le divin baume pectoral, in-
» venté par mon génie! *If you please*,
» messieurs et milords, c'est un baume
» pour l'estomac, qui fait vivre cent
» ans et quelquefois davantage, c'est
» suivant les caractères. D'ailleurs,
» quand on a fini la boîte, z'en pouis
» donner d'autres, z'en ai toujours au
» service des amateurs. *God dem*, si-
» gnor, ze souis capable de vi donner
» à tous des estomacs d'autruche ou
» autres bêtes quelconques; mon baume
» il fait digérer des pierres, du marbre,
» de la mousse, des cailloux, du pain

» rassis, des perles, du cuivre, des
» radis noirs et des diamans! *Perche*,
» vi en comprenez tout de souite l'ou-
» tilité; et *per provar* d'un moment à
» l'autre, messiou et dames, vi pou-
» vez vi trouver dans ounc pays où vi
» n'auriez per toute nourriture que
» des pierres et des diamans!... Alors
» vi prenez de mon baume... *Omne*
» *tulit punctum*... Vi mangez des cail-
» loux, comme si c'était des petits
» pois! et *Wery Good*, signor.»

Tout le monde se regarde : « c'est
» un Allemand, disent les uns; c'est un
» Anglais, disent les autres. Eh, non,
» c'est un Turc; vous voyez bien qu'il
» a des nègres, dit une vieille cuisi-
nière; il aura trouvé son baume dans
» quelque sérail. Ces Turcs, ça fait de
» fiers hommes! — Non, ma chère,
dit une autre, ce n'est pas un Turc,

» c'est un Italien, et j'en suis sûre, il a » dit *Wery Good*... D'ailleurs je dois » savoir un peu l'italien, j'ai fait pen- » dant trois mois le ménage d'une chan- » teuse des *Bouffa*.

» André, me dit tout bas Pierre, » est-ce que ce monsieur va nous faire » manger des cailloux? — Eh non, » c'est un baume dont il veut nous » faire cadeau. A ce que je crois, on » n'entend pas trop bien ce qu'il dit; » mais taisons-nous, le voilà qui va » encore parler. »

» Je pourrais, messiou et dames, » per vi *provar* l'efficacité de mon » baume, vous dire allez vi en in- » former à Londres, à Rome, à Cons- » tantinople, à Madrid, à Pékin, en » Égypte, en Syrie, en Arabie, mais » non, zou ne veut point vi envoyer si » loin. Je me contenterai de vi mon-

» trer, *coram populo*, ces deux nègres » d'Afrique qui, grâce à mon baume, » ne se nourrissent que de pierres, de » mousse et de marbre.

Le beau monsieur nous désignait les deux musiciens, dont l'un mangeait alors un gros morceau de pain et un cervelas.

» Vi voyez, signors, comme ils se » portent !.. Eh bien, le pion jeune il » a quatre-vingt-dix-neuf ans, et l'au- » tre est dans sa cent onzième année! » ma tout cela n'est rien encore. Je » veux vi donner sous les yeux à tous, » la *provar* de la bonté de mon esto- » mac, et pour cela, ché vais je man- » ger? un caillou? de la terre? un dia- » mant? Non, messieurs!... ce serait » oune bagatelle trop facile! Je vais, » devant vos yeux, manger un jeune » enfant de sept à huit ans, mâle ou

» femelle, le premier qui se présen-
» tera. »

A ces mots, chacun pousse un cri d'étonnement; et Pierre me dit tout bas : » Comment, mon frère, ce beau » monsieur va manger un enfant? — » Eh non, c'est pour rire!.. C'est en- » core un tour qu'on va faire!... Tu » vois ben que ce monsieur plaisante.»

Cependant, le seigneur Fougacini est descendu de son cabriolet, un de ses nègres fait ranger la foule, en agitant un bâton devant le nez des curieux, qui répètent à chaque minute : « Oh! » ça serait fort, ce tour là... — Bah! » ça n'est pas possible! — Je voudrais » bien voir ça, moi. »

Pierre et moi nous nous trouvons toujours sur le premier rang, le nègre a fait former un grand rond, dans lequel le monsieur en habit rouge se

promène, en se dandinant et jetant des regards fiers autour de lui. Mais aucun enfant ne se présente pour être mangé. Tout-à-coup le signor Fougacini s'arrête devant Pierre, et le considère long-temps avec attention. Mon frère devient rouge et interdit, mais je le pousse, en lui disant tout bas: » N'aies pas peur... tu sais bien que » c'est pour rire. »

« Avance, petit! dit le monsieur, en faisant signe à Pierre ; je le pousse et le voilà au milieu du rond. — « Quel » âge as-tu? — Sept ans, Monsieur. — » Sept ans!... c'est juste ce qu'il me » faut.. Tou es zentil, gras, bien por- » tant. Veux-tou ché ze te mange? zou » ne te ferai pas de mal dou tout!.. et » zou te donnerai douze sous. »

Pierre me regarde, en ouvrant de grands yeux; je lui dis tout bas: « Ac-

» cepté ! c'est pour rire... Ne crois-tu
» pas que ce monsieur te mangera ?»

«Je veux ben, » répond alors Pierre, et l'homme à l'habit rouge prend mon frère par la main et le montre à la foule assemblée, et, pour qu'on puisse le voir de loin, le fait prendre par les deux nègres, qui l'élèvent sur leurs bras et le tiennent ainsi en l'air pendant cinq minutes, en frappant des genoux sur leurs tambours, tandis que mon frère commence à faire la grimace et que le beau monsieur crie à tue-tête :

« Voici un enfant de sept ans ché
» zou vais manger, grâce à mon baume
» qui me permet de le digérer en cinq
» minutes. »

La foule est devenue considérable, c'est à qui sera témoin de ce spectacle singulier ; j'en attends le dénouement avec curiosité, bien tranquille sur le

sort de mon frère, qui ne paraît pas aussi calme que moi, quoique je lui fasse sans cesse signe de n'avoir point peur.

« Mon petit homme, » dit le beau monsieur à Pierre, que les nègres viennent de remettre à terre : « il faut » ché tou te déshabilles, z'ai bien dit » ché ze mangerai oune enfant, ma ze » n'ai pas dit ché ze mangerai ses ha- » bits. Cependant, par respect per » l'honorable souziété, ze veux bien » tou manger avec ta chemise; ote » seulement ta veste et ta coulotte. »

Pierre reste indécis : « Ote donc... » ôte donc, lui dis-je; tu vois bien que » c'est pour rire... Est-ce que tu crois » qu'il veut te manger? »

Pierre se déshabille en faisant un peu la moue. Il tient enfin ses hardes sous son bras, et le beau monsieur le

fait promener en chemise dans le rond, en criant toujours : » Examinez le, » messieu et dames, vi voyez che ce » n'est pas oun squelette; le petit drôle » est gras et dodu... *God dem*... quand » zou l'ai choisi, zou n'avais pas re- » marqué sa rotondité!.. c'est égal, » quelques livres di piou ou di moins! » zou n'y regarde point pour être » agréable à la souziété.»

Cette promenade en chemise n'amuse point Pierre, qui veut quitter son conducteur; celui-ci s'arrête de nouveau et l'examine.

» Mon petit homme, ce n'est point » tout encore!... tou as des cheveux » d'oune longueur extrême, et cela » ne me serait point agréable au goût; » la souziété il sait bien que per avaler » le morceau le piou délicat, il ne faut » pas trouver dessus quelque chose

» qui répugne! perché, petit, zou ne » pouis pas manger tes cheveux. Hola! » Domingo, venez couper les cheveux » à l'enfant. »

Un des nègres arrive avec des ciseaux... Pierre hésite... « Laisse-toi » faire», dis-je à mon frère... quoique je commence à m'impatienter de la longueur de cette plaisanterie; mais reculer maintenant serait honteux, on se moquerait de nous. Encouragé par mes signes, ce pauvre Pierre se laisse couper les cheveux; en trois minutes le nègre l'a mis à la Titus... Et j'aperçois un monsieur de la société, qui ramasse les belles boucles blondes de mon frère, et les fourre vivement dans sa poche.

Pendant que l'on tondait Pierre, le signor Fougacini se serrait le ventre, tâtait et retâtait sa machoire et fesait

mille grimaces comme pour se préparer à ce qu'il avait annoncé qu'il ferait.

Mon impatience était au comble, car je voyais la frayeur de mon frère augmenter à chaque instant. Enfin, quand le nègre s'est éloigné, le signor Fougacini court sur Pierre en lui fesant des yeux effrayans, et, le saisissant par le bras, commence à lui mordre légèrement l'épaule droite... A peine Pierre a-t-il ressenti une légère douleur, que, poussant des cris affreux, il s'échappe des mains du beau monsieur, ce qui ne lui est pas difficile, car celui-ci ne demande qu'à le voir se sauver. Se jetant à travers la foule, poussant des pieds et des mains, Pierre parvient à se faire jour; il se met à courir de toutes ses forces, tondu, en chemise, et avec ses habits sous le bras; tandis que la

foule le poursuit en criant : « Ah ! c'est » un compère !... c'est un compère !...

Au premier cri de mon frère, j'ai voulu voler à son secours, mais la foule nous sépare ; je me débats au milieu de tous ces badauds qui cornent à mes oreilles : « C'est un petit compère, » il s'entendait avec l'autre !... » Je regarde de tous côtés, je ne vois plus mon frère. J'appelle : « Pierre !....., » Pierre !.... où es-tu ?... » Il ne me répond pas. Quelques personnes me montrent le chemin qu'il a pris ; je cours aussitôt de ce côté, en appelant toujours : « Pierre ! » et à chaque instant je me sens plus inquiet, plus tourmenté.

Je ne sais où je suis.... j'ai parcouru beaucoup de rues ; pour comble de malheur le jour baisse, je ne sais plus de quel côté me diriger. Je demande

aux personnes qui passent: « Avez-
» vous vu mon frère? » on ne me ré-
pond pas; ou l'on me dit: « Qu'est-ce
» que c'est que ton frère?...—C'est
» Pierre... il se sauvait en chemise...
» parcequ'un monsieur en habit rouge
» lui a fait peur... » On me regarde en
souriant, on s'éloigne sans me donner
de renseignemens, ou l'on me dit
froidement: « Va chez vous, tu l'y
» trouveras. »

Chez nous.... hélas!... nous en sommes bien loin!... et, ici, nous n'avons pas encore d'asile. Où donc pourrai-je chercher mon frère?... mon pauvre Pierre! que fera-t-il sans moi?... ma mère qui m'avait tant recommandé de ne point le quitter!... Ah! pourquoi l'ai-je engagé à écouter ce beau monsieur, qui est sans doute un voleur!...

mon dieu! mon dieu!... qui me rendra mon frère.

Je pleure amèrement, je n'ai point de courage pour supporter un pareil malheur. Il est nuit, et je n'ai pas retrouvé Pierre. Je m'asseois sur une borne, car je suis bien las; je n'ai point mangé depuis le matin, mais je n'ai pas faim.... j'ai le cœur si gros. Je pleure à mon aise; personne ne me dit rien, on ne me demande pas ce que j'ai.

Je veux faire de nouvelles recherches. Je me remets en marche... Cette ville est immense!... comment y retrouver mon frère!... Ah! ce n'était pas la peine de sauter de joie en apercevant Paris!...

Je ne sais pas où je vais, mais souvent je m'arrête et j'appelle encore

Pierre!... ma voix n'a plus de force!... j'ai tant pleuré!... Il est sans doute bien tard, car je ne rencontre presque plus personne dans les rues. La fatigue m'accable, je ne puis aller plus loin. Je me jette à terre dans un coin, devant une petite porte... c'est là que je passerai la nuit. Demain, dès qu'il fera jour, je recommencerai mes recherches et je serai peut-être plus heureux.

Le sommeil me gagne, il ne tarde pas à venir suspendre mes chagrins; je veux encore appeller mon frère, mes paupières se ferment, et je m'endors en prononçant son nom.

CHAPITRE III.

Le Porteur d'eau. — Les Bonnes Gens.

Je suis éveillé par une voix qui me crie : « Prends garde, petit, tu barres » le passage de notre allée qui n'est » déjà pas trop grande.... Comment, » tu dors encore, mon garçon !... » Est-ce que tu as couché là, par ha- » sard ? »

On me secoue fortement le bras ; j'ouvre les yeux : il fait grand jour et je vois devant moi un homme vêtu à-peu-près comme l'était mon père, en pantalon et veste de laine brune, avec un chapeau rabattu sur la tête et qui porte, pendu après des courroies de cuirs, un cercle auquel sont attachés deux seaux.

La figure de cet homme respire la franchise et la bonté ; il est arrêté devant moi, et m'examine avec intérêt. En m'éveillant, ma première pensée est pour mon frère ; je le cherche auprès de moi, et mes yeux se remplissent encore de larmes.

» Eh ben ! petit, tu ne réponds pas? » — Ah ! Monsieur, auriez-vous vu » mon frère ?... — Qu'est-ce qu'il fait, » ton frère ? quel âge a-t-il ? est-ce » qu'il demeure dans ce quartier ?

» C'est peut-être une de mes prati-
» ques? —Mon frère a sept ans, il s'ap-
» pelle Pierre, il est Savoyard comme
» moi ; nous sommes arrivés d'hier
» seulement à Paris ; nous venons de
» chez nous, de Vérin, auprès de l'Hô-
» pital; notre père est mort il y a quel-
» ques mois, et notre pauvre mère ne
» pouvait plus nous nourrir, car
» nous avons encore un frère, le pe-
» tit Jacques, qui est resté avec elle.
» Il a bien fallu partir; mais j'avais
» promis à ma mère de ne jamais quit-
» ter mon frère et de toujours veiller
» sur lui, parce qu'il n'est pas aussi
» hardi que moi. Hier, en arrivant à
» Paris, nous nous sommes arrêtés de-
» vant un monsieur bien mis, qui
» avait deux domestiques, et qui of-
» frait de manger un enfant et de lui
» donner douze sous, s'il se laissait

» faire... Moi, j'ai cru que c'était pour
» rire... — Pardieu! mon garçon, tu
» avais raison, c'était un faiseur de
» tours qui voulait se moquer des im-
» béciles qui l'écoutaient!—Il a choisi
» mon frère, et moi je lui ai dit tout
» bas : Laisse-toi faire... C'est pour
» jouer. Cependant il a fait déshabiller
» Pierre, il lui a coupé les cheveux,
» et puis ensuite il a sauté sur lui en
» faisant une grimace si horrible que
» Pierre a eu peur et qu'il s'est sauvé
» sans penser à moi. J'ai voulu le rat-
» traper, j'ai couru bien long-temps!
» Mais je ne l'ai pas retrouvé! Enfin,
» il faisait nuit, et j'étais si las que je
» me suis couché devant cette porte,
» où j'ai dormi jusqu'à présent. »

A mesure que je parlais, je lisais dans les traits du porteur d'eau l'intérêt et l'attendrissement. Quand j'ai fini,

il passe sa main sur ses yeux, et me considère encore pendant quelques instans.

« Tu n'as pas menti, petit? — Oh! » non, monsieur, je ne mentirai ja- » mais, je l'ai promis à ma mère. — Et » que comptes-tu faire ce matin? — » Chercher mon frère.... Il faut bien » que je le retrouve.... — Ça n'est pas » aussi facile que tu le crois!... Paris » est une ville bien grande!... Et dans » quel quartier as-tu perdu ton frère? » — Mon dieu, je n'en sais rien, mon- » sieur... C'était une grande place.... » entourée de maisons.... — Ah! ce » n'est pas ça qui me mettra sur la » voie.... Mais au fait, arrivés d'hier, » ces pauvres enfans ne peuvent con- » naître aucun quartier.... — Est-ce » que je ne le retrouverai pas, mon- » sieur? — Dame! ça sera peut-être

» long!... Et pendant que tu cherche-
» ras ton frère, tu ne pourras pas tra-
» vailler. As-tu de l'argent pour vivre?
» —Mon dieu, non, Monsieur, mais
» j'en suis bien content! — Pourquoi
» cela? — C'est que nous avions en-
» core sept sous, et au moins, c'est
» mon frère qui les a! »

Le porteur d'eau passe encore sa main sur ses yeux, puis il me donne une petite tape sur la joue, en me disant: « Tu es un bon garçon... tu
» aimes bien ton frère; mais console-
» toi, mon petit, il ne faut pas tou-
» jours pleurer, ça n'avance à rien.
» Tu n'as pas déjeûné, tu dois avoir
» faim? — Oui, Monsieur, car je n'ai
» pas mangé depuis hier trois heures;
» mais je vais aller crier dans la rue,
» on me fera ramoner, et puis je dé-

» jeûnerai. — Ah ! oui ! tu crois qu'on » trouve comme cela tout de suite » une cheminée pour son déjeûner ! » Mais, mon petit, il y a diablement » de ramoneurs à Paris, et avec ton » estomac vide tu ne pourrais pas » crier ben fort. Allons, allons, monte » avec moi.... Il n'est que cinq heures » et demie.... D'ailleurs, les pratiques » attendront un peu, voilà tout. »

En disant cela, le brave homme se débarrasse de ses seaux qu'il laisse dans un coin de l'allée, puis il monte l'escalier en me faisant signe de le suivre. Je grimpe derrière lui ; l'escalier n'est pas large et on ne voit pas très-clair, mais je me tiens à la rampe. Nous montons jusqu'au haut de la maison, et lorsqu'il n'y a plus de marches, mon conducteur s'arrête

enfin et frappe à une porte en criant : « Manette, Manette !... Allons, dé- » pêche-toi !

Une petite fille, qui me paraît être de mon âge, nous ouvre la porte. Elle n'est pas mise comme celle qui a dormi dans notre chaumière, ses traits ne sont pas aussi délicats, et ses vêtemens sont grossiers ; mais elle a des yeux si vifs, une figure si ronde, des joues si fraîches, et un air si gai, que l'on a du plaisir à la regarder.

» Tiens !.. c'est toi, papa, s'écrie Manette en nous ouvrant ; puis elle me regarde avec étonnement. — Al- » lons, ma petite, » dit le porteur d'eau en me faisant entrer chez lui, « cher- » che vîte ce que nous avons de reste » de déjeûner, et donne à manger à ce » petit, qui doit en avoir besoin. »

Pendant que la petite fille fait ce

que lui dit son père, je regarde autour de moi : l'appartement du porteur d'eau me rappelle un peu notre chaumière, l'ameublement n'est guères plus élégant. Nous sommes dans une grande pièce, dont la moitié est mansardée, au fond est un grand lit, puis des ustenciles de ménage; à gauche j'aperçois un petit cabinet avec une croisée et un autre lit, et j'ai vû tout le logement de mon protecteur.

Manette a mis sur une table du pain, du fromage et du bœuf; je ne me fais pas prier pour manger; à huit ans, si le chagrin fait oublier l'appétit, il ne l'ôte pas entièrement. « Oh! » comme il avait faim! » dit la petite en me regardant manger, et son père sourit en répétant : « ce pauvre garçon!.. »

Mais au milieu de mon déjeûner,

je m'arrête... Une pensée subite ne me permet plus de continuer : « Si Pierre » n'avait pas de quoi déjeûner, lui !.. dis-je en levant les yeux au ciel. » Ne crains rien, mon petit, me dit le porteur d'eau, « on ne le laissera pas » non plus mourir de faim, d'ailleurs » n'a-t-il pas sept sous ?.. »

Je l'avais oublié, mais ce souvenir me rend l'appétit. « Ecoute mon gar- » çon, « me dit le père de Manette, lorsque j'ai fini de me restaurer. « Je » m'intéresse à toi... Ta figure fran- » che, ton attachement pour ton » frère... pour tes parens... Enfin je » veux t'être utile, si je puis. Je ne » suis pas de ton pays, je suis auver- » gnat, moi ; mais en Auvergne, nous » sommes de braves gens aussi !.. Et le » père Bernard est connu comme

» tel dans le quartier, ma réputation
» est nette comme ce verre... Je ne
» suis pas riche, je n'ai plus de ton-
» neau !.. La maladie de feue ma pau-
» vre femme m'a coûté de l'argent !..
» Mais je puis te loger sans que cela te
» coûte rien : Tiens, vois-tu cette sou-
» pente... C'est là où couchait mon
» frère... Il est reparti pour le pays il
» y a six mois, eh ben! je te mettrai là
» un matelas, de la paille fraîche !..
» Eh morbleu! tu seras couché comme
» un prince... Tu travailleras de ton
» côté; puis, tu mangeras chez nous.
» Je n'ai avec moi que Manette, qui
» a huit ans, mais qui commence déjà
» à savoir faire la soupe ; et puis il y
» a une voisine qui se charge de notre
» cuisine; si tu retrouves ton frère, il
» viendra loger avec toi !.. La sou-

» pente est assez grande pour vous
» deux! Eh ben petit, cela te con-
» vient-il? »

» Oh! oui monsieur, vous êtes bien
» bon! » dis-je au père Bernard, «mais
» je voudrais bien retrouver Pierre!..
— » Tu le chercheras tout en travail-
» lant; de mon côté je vais demander
» partout, m'informer dans chaque
» quartier... — Ah! monsieur, je vous
» en prie n'y manquez pas!.. — Sois
» tranquille, mon petit, et console-
» toi. Mais voilà six heures, il faut que
» j'aille emplir mes seaux... Descends
» avec moi, je vais te montrer com-
» ment on ouvre la porte de l'allée...
» Et si tu te perdais dans Paris, tu de-
» manderais la vieille rue du Temple,
» auprès de la rue Saint-Antoine...
» Le père Bernard!.. D'ailleurs tu re-
» connaîtras bien la maison. »

Je reprends mon sac, mon grattoir, je fais un petit signe de tête à Manette, qui me rend cet adieu en souriant, comme si nous avions déjà passé six mois ensemble. Je descends derrière le bon porteur d'eau; j'ai toujours le cœur bien gros, la figure bien triste, et le brave homme, qui s'en aperçoit, me répète à chaque instant : « Allons, » prends courage, petit, tu retrouve- » ras ton frère!.. et d'ailleurs, il y a » une Providence; elle a veillé sur » toi, elle en fera autant pour lui. » C'est vrai, me dis-je tout bas, et puis Pierre a sept sous! et avec cela on va loin.

« A propos, » me dit le père Bernard quand nous sommes dans l'allée: » Je ne t'ai pas encore demandé ton » nom! — Je m'appelle André... et » mon frère Pierre. — Oh! ton frère!

» je le sais... André, regarde bien » notre porte, notre rue, vieille rue » du Temple, entends-tu... Suis tout » droit, tu iras au boulevard : ne vas » pas te perdre aussi et ne reviens pas » trop tard, mon garçon; dès que le » jour baisse, il faut rentrer manger » la soupe. Vas, mon petit, moi je » vais faire mes pratiques et m'infor- » mer de ton frère. »

Le père Bernard me quitte et me voilà seul dans la rue. Je ne m'éloigne qu'après avoir bien examiné l'extérieur de la maison où l'on vient de me donner un asile. Mon pauvre frère, me dis-je, en marchant, si je te retrouvais, que nous serions heureux chez ce bon porteur d'eau, qui veut bien nous loger pour rien!... Allons, ne pleurons plus ; je le retrouverai, Pierre a sept sous.. il a de quoi vivre

quelque temps ; d'ailleurs il est gentil, Pierre, et sans doute il aura trouvé aussi quelqu'un qui l'aura logé pour rien.

J'avance dans cette ville, où je ne suis que depuis vingt quatre heures, mais déjà tout ce qui frappe ma vue a perdu une partie de son charme de la veille. Je vois maintenant d'un œil indifférent ces belles boutiques, ces étalages brillans, ces beaux boulevards et toutes ces curiosités que je ne pouvais me lasser d'admirer hier. Mais mon frère n'est plus auprès de moi pour partager mon plaisir!.. C'est lui que je cherche partout où je vois du monde rassemblé. A peine si j'ai le courage de crier de temps en temps : ramonez la cheminée!.. et cependant la journée s'écoule et je n'ai rien gagné. J'aperçois des enfans de nos montagnes

qui jouent entre eux, ou courent, en dansant, devant les passans pour en obtenir quelque chose; mais je n'ai point envie de les imiter, il me serait impossible de danser maintenant, et d'ailleurs, je ne chercherai jamais à obtenir quelque chose à force d'importunités, quoiqu'on m'ait dit cependant, que c'était comme cela que l'on faisait fortune à Paris.

Au milieu d'un boulevard j'entends le son du cor, de la clarinette et des tambours... C'est une musique comme celle que faisaient les domestiques noirs de ce beau monsieur qui mangeait du marbre et des enfans. Je cours du côté de la musique... J'aperçois un monsieur habillé en turc qui porte une énorme pièce de bois sur le bout de son nez. Ah! l'on avait bien raison de me dire qu'à Paris on voyait des cho-

ses extraordinaires. Mais dans tout ce monde qui regarde je ne trouve pas mon frère, et comme le turc annonçait qu'il allait enlever un enfant par les cheveux, sans le faire crier, je prends mes jambes à mon cou, de crainte qu'il ne lui prenne envie de me choisir pour amuser la société.

Le jour baisse, il faut retourner chez le père Bernard. Je demande la vieille rue du Temple, une fois dedans je retrouve facilement la maison; mais quand je suis dans l'allée, je songe que je n'ai rien gagné de la journée, et je n'ose plus monter l'escalier. Cependant mon estomac crie : le porteur d'eau est si bon, ils m'attendent peut-être ; il faut toujours rentrer pour me coucher, je n'ai pas besoin d'argent pour cela. Je monte donc, je pousse la porte et je vois le père Bernard et

Manette déjà assis devant une table sur laquelle est le dîner, qui sert aussi de souper, parce qu'on se couche de bonne heure, afin d'être levé de grand matin.

« Arrive donc, André; nous t'atten-» dions, me dit le porteur d'eau; je » commençais à craindre que tu n'aies » oublié le nom de notre rue. Et puis, » ce Paris est si grand! il faut de l'ha-» bitude pour marcher dans toutes ses » rues et à travers ces voitures qui ne » se gênent pas pour écraser le pauvre » monde. »

J'entre d'un air honteux, et je vais m'asseoir dans un coin de la chambre, quoique l'odeur du dîner redouble ma faim.

« Eh bien! qu'est-ce que tu vas » faire là-bas? petit, est-ce que tu ne » vois pas que nous dînons? — Oh si!

» je le vois bien...—Pourquoi donc ne » viens-tu pas te mettre à table?—C'est » que... je n'ai pas faim, monsieur Ber- » nard, — Tu n'as pas faim? tu as donc » dîné en chemin? — Non.... je n'ai » rien mangé. — Et tu n'as pas faim? » C'est bien drôle, ça.»

Le porteur d'eau m'examinait, et mes yeux, qui se tournaient souvent vers le dîner, ne lui paraissaient pas d'accord avec ma bouche. « Morbleu! je » veux que tu dînes, moi, reprend-il » au bout d'un instant : « faim ou non, » tu mangeras. »

» Mais c'est que... c'est que... je n'ai » rien gagné de la journée! » dis-je, en m'avançant lentement vers la table. A ces mots le père Bernard court à moi, me porte sur une chaise à côté de la sienne. « Comment, petit imbé- » cille, c'est pour ça que tu ne vou-

» lais pas dîner!.. Est-ce ta faute, si tu » n'as rien trouvé à faire? n'en faut-il » pas moins que tu dînes? et tant que » j'en aurai pour moi et ma fille, n'y » en aura-t-il pas aussi pour toi?.. » Mange! mange, morbleu! et ne t'a- » vise plus de me dire encore de pa- » reilles bêtises, ou je te donnerai » des coups pour te rendre l'appétit.»

Et le brave homme me bourre de soupe, de pain, de bonne chère; il m'étoufferait si je le laissais faire, tant il a peur que je ne satisfasse point mon appétit.

« Mon garçon, me dit-il, dans tous » les états, il y a de bons et de mau- » vais jours. Tu arrives au commence- » ment de l'automne, la saison n'est » pas encore bonne pour les chemi- » nées; mais quand tu connaîtras » mieux Paris, tu feras des commis-

» sions, tu porteras des lettres; quand
» on est intelligent et honnête, on par-
» vient à gagner de l'argent. Mais je te
» le répète, plus de façons comme au-
» jourd'hui; tant mieux quand tu auras
» été heureux ! tant pis quand tu au-
» ras fait chou blanc! nous n'en serons
» pas moins tes amis... Rappelle-toi,
» mon petit, que je t'ai offert un asile
» sur ta bonne mine et ton amour
» pour tes parens, et que je ne t'ai pas
» demandé si ta bourse était bien gar-
» nie.»

J'embrasse ce bon Auvergnat qui me témoigne tant d'amitié ; et dans ses bras, je sens que je ne suis plus seul à Paris. Manette vient aussi se jeter sur le sein de son père ; tout en l'embrassant, elle me sourit ; je lis dans ses yeux qu'elle veut m'aimer aussi, et je la regarde déjà comme ma sœur.

Les bonnes gens!.. que je suis heureux de les avoir rencontrées... Ah! mon pauvre frère, puisses-tu, comme moi, t'être endormi devant quelque allée obscure, demeure de l'ouvrier honnête et laborieux ; cela vaut bien mieux que de se coucher sous le portique d'un palais, d'où vous chassent le matin des valets insolens.

Le soir, le père Bernard me donne quelques renseignemens sur Paris, sur les quartiers voisins. Je l'écoute avec attention, car je veux profiter de ses avis, afin d'être bien vîte en état de gagner de l'argent, comme commissionnaire. Il s'est informé de mon frère dans toutes les rues où il a été; mais, ainsi que moi, il n'en a appris aucune nouvelle. Où donc Pierre s'est-il fourré ?

Quand on a porté de l'eau toute la journée, on a besoin de repos le soir. Bientôt le père de Manette fait signe à la petite, qui va se coucher dans le cabinet; je monte à la soupente, où l'on m'a arrangé un lit; j'avais dormi la veille sur le pavé : on doit juger si je me trouvai bien dans ma nouvelle chambre à coucher.

Le lendemain, en m'habillant, je laissai sortir de dessous ma veste le médaillon que je portais toujours sur moi; j'avais oublié de parler de ce portrait au père Bernard. Il aperçoit le bijou; sa figure se rembrunit; et il me fait sur-le-champ signe d'approcher, tandis que Manette tend le cou, et ouvre de grands yeux, pour mieux regarder le portrait.

« Qu'est-ce que c'est que cela, petit?

» d'où cela te vient-il ? depuis quand » as-tu ce bijou? et pourquoi ne m'en » as tu pas parlé ? »

Je m'empresse de raconter au porteur d'eau l'histoire du portrait. A mesure que je parle, ses traits reprennent leur expression de bonté habituelle; et quand j'ai fini, il m'embrasse, en me disant : « Pardon, mon » petit, c'est que, vois-tu, la vue de ce » bijou.... Allons, tu es un brave gar- » çon. »

Manette grille de considérer à son aise le portrait; je l'ôte un moment, et le donne à son père. Tous deux l'examinent long-temps. « La jolie » dame, dit Manette! la jolie figure!.. » la belle robe!..—Oui,» dit le porteur d'eau, en me rendant le bijou. « C'est » une belle femme, mais il y en a tant » dans Paris, et qui sont mises comme

» cela ; vas, mon cher André ; je crois » bien que le portrait te restera ; car » tu pourrais habiter Paris pendant » vingt ans, sans rencontrer celui ou » celle à qui il appartient. »

Moi je conserve l'espérance de trouver le petit monsieur borgne, et je remets précieusement le médaillon sous ma veste. Puis, je sors avec le père Bernard, pour commencer ma journée, et chercher encore mon frère.

Je ne suis pas plus heureux du côté de Pierre ; mais du moins j'ai eu deux cheminées à ramoner ; et je rentre, tout fier, présenter au porteur d'eau le fruit de mon travail. Il le prend en souriant, et me dit : « Au bout de l'an- » née, mon garçon, je te donnerai » ce qui te restera, pour ta mère. »

Cet espoir double mon courage ;

en peu de temps, je connais différens quartiers de Paris; j'ai de la mémoire; on me trouve de l'intelligence, et on m'emploie souvent. Plus d'un beau monsieur me donne à porter un billet bien plié, et qui sent le musc ou la rose. « Vas, cours, me dit-on; tu demanderas la dame : si c'est un monsieur qui t'ouvre la porte, tu diras que tu viens voir si l'on a des cheminées à faire ramoner, et tu ne montreras pas ta lettre!.. Ne vas pas faire de gaucheries!..» Je fais exactement ce qu'on me dit; quand je rapporte une réponse, les beaux messieurs se montrent généreux; quand je n'en ai pas, je reçois peu de chose; et quand je rapporte la lettre, je ne reçois quelquefois que des reproches. Les jeunes filles sont plus justes; elles me payent toujours, lors même que la réponse

paraît les affliger ; mais elles m'accablent de questions, et il faut une grande mémoire pour les satisfaire : Y était-il ?.. — Lui as tu remis la lettre à lui-même ?.. — Que faisait-il ? — Que t'a-t-il dit ? — Etait-il seul ? — A-t-il eu l'air content en la lisant ? Tels sont les questions que ne manque jamais de m'adresser la demoiselle ou la dame qui vient de me faire porter une lettre à un monsieur.

Le temps s'écoule ; près de Manette et de son père je serais heureux, si le souvenir de mon frère ne revenait souvent troubler ma joie ; je n'ai pu le découvrir ; le père Bernard n'a pas été plus heureux : et cependant nous l'avons cherché dans tous les quartiers de Paris. Je n'ai point osé apprendre cet événement à ma mère ; d'ailleurs, ce n'est qu'au retour du

printemps que je puis lui envoyer mes épargnes; et le bon porteur d'eau me dit qu'il est inutile de l'affliger d'avance, et que peut-être Pierre lui donnera de ses nouvelles de son côté.

Je suis les conseils de celui qui me traite comme son fils; les enfans de nos montagnes ont pour habitude de ne donner de leurs nouvelles que lorsqu'il se présente une occasion. Malheureusement je ne sais pas écrire, c'est un de mes chagrins; mais le père Bernard qui n'en sait pas plus que moi, prétend que cela n'est pas nécessaire pour faire son chemin, et qu'avec une langue on s'explique aussi bien qu'avec une plume. Oui, sans doute, quand on veut rester ramoneur ou commissionnaire toute sa vie... Mais pour faire fortune!..

« Tu as de l'ambition, André, me

dit quelquefois le bon porteur d'eau. » Tu voudrais, je crois, devenir un » grand seigneur... — Ah! je voudrais » seulement devenir riche, afin de ren- » dre heureux ma mère, mes frères et » vous, père Bernard, ainsi que Ma- » nette... — Bon, mon garçon, nous » sommes bien comme nous sommes. » Il ne faut pas toujours envier ceux » qui sont au-dessus de nous!

Le brave porteur d'eau a de la philosophie, parce qu'il n'est pas ivrogne et qu'il se contente de peu. Mais Manette aimerait bien à avoir une jolie robe, des souliers au lieu de sabots; et je lui promets de lui donner tout cela, quand je serai riche.

Ma bonne mère m'avait dit que le médaillon ferait mon bonheur, cependant je l'ai toujours, et je ne peux découvrir ceux auxquels il ap-

partient. Souvent, le dimanche, lorsque je rentre de meilleure heure, je m'amuse à considérer le portrait ; alors Manette vient se placer derrière moi, pour le voir aussi ; tandis que son père me dit : « Oui, regarde-le bien!.. » C'est tout ce que tu en retireras. »

L'été est revenu. Le père Bernard connaît un brave homme qui se rend en Savoie : je puis donner de mes nouvelles à ma mère... je puis lui envoyer le fruit de mon travail. C'est le porteur d'eau auquel chaque jour je donne mon argent, dont il ne prend que ce qu'il juge convenable pour ma nourriture, qui me présente un petit sac de cuir; je l'ouvre... il contient cent dix francs... quelle somme! Je n'en puis revenir! J'ai tout cela à envoyer à ma mère!.. Je ne me sens pas de joie... Ah! si la nouvelle de ma

séparation d'avec Pierre lui cause du chagrin, j'espère du moins que ceci pourra l'adoucir.

Je ne veux rien garder pour moi, quoique Manette me dise qu'il faut m'acheter une veste et un pantalon pour les dimanches. Non, non; je me trouve bien comme je suis; je me sens si heureux de pouvoir envoyer tant d'argent! d'ailleurs je vais en gagner encore davantage. La vue de mes épargnes redouble mon ardeur pour le travail. Je veux me lever plus tôt, me coucher plus tard? « Et te ren- » dre malade, » me dit Manette, car on pense bien que nous n'avons pas été long-temps sans nous tutoyer; à notre âge, c'est si naturel. C'est une bien bonne fille que Manette; elle aussi, sera bonne travailleuse; elle n'a que neuf ans; et déjà c'est elle qui a

soin de notre petit ménage. Toujours gaie, toujours chantant, Manette a sans cesse le sourire sur les lèvres. Leste, vive, laborieuse, elle descend en une minute les six étages de la maison, quand il s'agit de faire quelque chose qui peut être agréable à son père. Ne se plaignant point de la fatigue, ne montrant jamais d'humeur, Manette nous attend tous les soirs en travaillant, et va, en sautant, apprêter notre petit repas. Un baiser de son père la paye de ses peines, et lui fait oublier l'ennui de la journée; car elle doit s'ennuyer toute seule dans notre mansarde; mais le père Bernard ne veut pas qu'elle aille courir chez les voisins, et Manette est obéissante.

Pour se divertir, le soir, elle me prie de lui chanter les chansons de mon pays; et, de son côté, elle danse

devant moi les bourrées d'Auvergne; riant, frappant des pieds et des mains, pour marquer la mesure; Manette est alors aussi contente que si elle dansait à la guinguette; et moi, je crois, en la regardant, être encore dans nos montagnes, entouré de mes bons parens.

C'est en nous livrant au travail, en nous délassant par des plaisirs aussi simples, que nous passons encore une année de notre enfance. Ma mère m'a donné de ses nouvelles: cette bonne mère craint que je ne me prive de tout pour elle; elle ne veut plus que je lui envoie d'argent de long-temps. Elle n'a point reçu de nouvelles de Pierre, et m'engage à faire de nouveau tous mes efforts pour le retrouver. Enfin, elle me prie de témoigner toute sa reconnaissance à l'homme généreux qui

m'a recueilli à mon arrivée à Paris.

Je n'avais pas besoin des ordres de ma mère pour continuer à chercher mon frère; il ne se passe point de jour où je ne tâche d'obtenir quelques nouvelles de lui.

Mais le temps qui adoucit toutes les peines a dissipé ma tristesse; j'ai retrouvé ma gaîté; et comment pourrais-je être triste près de Manette, qui, à dix ans, est déjà si espiègle, si bonne?.. chère Manette!... une sœur pourrait-elle m'aimer davantage? Quand elle me voit rêveur, elle vient tourner, sauter autour de moi; elle me pousse le bras, me prend la main pour me faire danser avec elle.

« Ne sois donc pas chagrin, André, » me dit-elle, tes gros soupirs ne te » feront pas retrouver plus vite ton » frère!... Viens danser avec moi; cela

» vaudra bien mieux que de rester là » sans rien faire. Obéissez-moi, mon- » sieur, ou je ne vous aimerai plus. »

Je cède aux desirs de Manette, d'abord pour lui faire plaisir, et bientôt parceque j'en goûte aussi avec elle. A dix ans le chagrin s'oublie si vite!

Chaque jour Manette devient plus gentille; ses yeux bleus sont pleins de franchise, de gaîté; sa bouche, un peu grande, est garnie de dents blanches et bien rangées; ses cheveux chatains forment sur son front des boucles naturelles; et les belles couleurs de ses joues annoncent le contentement et la santé.

De mon côté, j'entends dire souvent par les bonnes qui viennent me chercher à ma place: « Comme il devient » gentil, cet André!... comme il gran- » dit!... cela fera un bien joli garçon. »

Ces doux propos me font rougir; mais l'instant d'après je les oublie, et je ne songe point à en tirer vanité, car je me rappelle que, dans mon pays, on se moquait des jeunes gens qui s'occupaient trop de leur figure, et que mon père me disait: « André, un » garçon qui se mire, est digne de por- » ter des jupons et un bonnet. »

Cependant lorsque le soir nous dansons, Manette et moi, quelque bourrée des montagnes, le père Bernard sourit en nous regardant, et je l'entends dire à demi voix: « Ils seront, » morgué, gentils tous les deux. »

CHAPITRE IV.

Rencontre, accident. — Nouveau Protecteur.

J'AI déjà onze ans et quelques mois; j'ai fait deux autres envois d'argent à ma mère, et ils étaient plus considérables que le premier. Ma bonne mère me fait savoir que, grâce à moi, elle ne manque de rien, que Jacques est un bon garçon, quoiqu'un peu trop

enclin à dormir et à manger, et qu'elle serait bien heureuse si je pouvais lui donner des nouvelles de Pierre. Hélas! je le voudrais bien!.... mais je ne suis pas plus instruit que le lendemain de mon arrivée à Paris, et je crains que mon pauvre frère ne soit mort; s'il vivait, il aurait donné de ses nouvelles au pays.

Je viens de faire une commission dans un quartier éloigné de notre demeure; il est près de cinq heures du soir; je double le pas, car Manette me gronde lorsque je reviens tard; elle dit que, quand on a bien travaillé depuis le point du jour, on ne doit pas oublier l'heure du dîner. Cette bonne Manette!... elle a toujours si peur que je tombe malade!...

Je suis les boulevards. Au coin de la rue de Richelieu, un cabriolet élé-

gant s'arrête sur la chaussée ; un monsieur en descend et entre dans une grande maison. J'ai porté mes regards sur ce monsieur... Quel souvenir me frappe... ce n'est point une illusion, c'est bien lui !... c'est cet homme qui a passé une nuit chez nous !.. Oh ! je le reconnais ; et quoiqu'il y ait quatre ans de cela, ce monsieur est toujours aussi laid qu'il était alors. Voilà son œil couvert d'un taffetas noir, sa petite queue, son corps maigre, sa démarche penchée ; c'est bien lui !... quel bonheu ! je l'ai enfin rencontré.

Mais ce monsieur est entré dans une maison... je ne le vois plus, que vais-je faire ?... L'attendre ; il faut bien qu'il sorte, son cabriolet est là. Oh ! certes je l'attendrai, dût il rester jusqu'au lendemain ; je suis si content de pouvoir lui offrir le bijou qu'il a laissé chez

nous !... Comme il sera satisfait de le r'avoir, car il doit le croire perdu.

Je me plante devant la maison où est entré M. le comte.... Je me rappelle maintenant qu'on l'appelait ainsi. Je ne bouge pas, et j'ai les yeux fixés sur le cabriolet, dans lequel est resté un domestique : mais ce n'est pas celui qui est venu avec son maître dans notre chaumière.

Au bout d'une demi-heure, qui m'a paru bien longue, j'entends enfin marcher derrière moi : c'est ce monsieur qui sort de la maison. Le cœur me bat... je suis tout tremblant, et cependant c'est moi qui vais obliger ce monsieur ; mais il a l'air si peu agréable. Je m'approche de lui cependant, et je me décide à parler.

« Monsieur... monsieur... »—Laisse-» moi tranquille, petit drôle...—Mon-

» sieur, c'est chez nous que,... il y a » quatre ans...—Veux-tu t'en aller, » Savoyard!» me répond le monsieur, qui ne m'écoute point et regagne son cabriolet.

Ah! mon dieu! le voilà qui va monter dedans! et il ne m'entend pas... je le tire par son habit: « Monsieur!... » de grâce, écoutez-moi.»

« Comment, polisson, tu oses pren» dre mon habit, » s'écrie-t-il en se retournant avec colère! » Je ne » donne rien aux pauvres... ce sont » tous des fainéans. Ces petits drôles » demandent un sou pour leur mère, » et courent le dépenser chez le pâ» tissier..—Mais, monsieur, je ne vous » demande rien... au contraire, c'est » moi qui vais vous donner quelque » chose...

Il ne m'écoute pas; il est déjà dans

cabriolet. Il ordonne à son domestique de partir. O ciel !... il va s'éloigner, et peut-être ne le rencontrerai-je plus !... Je veux m'attacher à la voiture, je tâche de me faire entendre... « Gare ! gare !... » crie le valet. Je ne l'ai pas écouté... le cheval part... Je tenais encore le brancard... je ressens une forte secousse, je suis renversé, je me sens blessé à la tête..... mon sang coule... j'ai jeté un cri que m'arrache la douleur... et je n'ai plus la force de me relever.

En un instant, je suis entouré de monde... on me regarde, on me tâte... on crie après le maître du cabriolet, après le cheval, après le domestique; on me plaint, on fait des discours, des réflexions sur le danger que les piétons courent dans Paris : mais on ne me secourt point. Un jeune homme

perce la foule, en s'écriant: « C'est un » cabriolet !.. il n'en fait pas d'autres !.. » et il prend le grand trot, au lieu de » secourir celui qu'il a blessé...»

Ce jeune homme s'approche de moi, m'examine avec intérêt, en disant: « Pauvre petit !... un Savoyard... peut- » être le soutien de sa mère... sans eux, » Adolphine ne serait plus !... sans eux, » il périssait lui-même au fond d'un » précipice !.. et voilà sa reconnais- » sance... Ah ! pauvre enfant ! je veux » réparer le mal qu'il t'a fait !..

Ce monsieur a envoyé chercher une voiture ; il s'assure que je ne suis blessé qu'à la tête ; on me porte dans le fiacre ; le monsieur y monte avec moi, il ordonne au cocher d'aller doucement ; malgré cela, le mouvement de la voiture augmente ma douleur, je perds connaissance... mes yeux se fer-

ment, je ne vois plus, je n'entends plus rien.

En revenant à moi, je me trouve couché dans un bon lit, entortillé dans de belles couvertures, et sous de beaux rideaux bleus et blancs, qui se croisent, et forment des bouffettes au dessus de ma tête. Je crois rêver... je me retourne... une glace placée au fond du lit répète mon image; je me vois... je me regarde... je me souris... je me fais la grimace... Oh! c'est bien moi qui suis dans ce beau lit: on m'a mis sur la tête un fichu de soie; en dessous j'ai des linges, un bandeau, qui me serre fortement; j'y veux porter la main... je sens que j'ai mal à cette place. Je me rappelle ma blessure, ma chûte sur la chaussée... Oh! je me souviens de tout maintenant.

Mais chez qui suis-je donc?... Quels sont les êtres généreux qui m'ont

secouru? Ce sont au moins des princes. Tout ce qui m'entoure est superbe: cette glace... ces draperies... mais je voudrais bien voir dans la chambre; le rideau est fermé, tâchons de le tirer; je sens que je suis bien faible, et j'ai de la peine à avancer mon bras.

Je parviens cependant à écarter un peu ce qui me cache l'appartement, je puis en voir une partie... Oh! que cela me semble joli!... des tableaux, des portraits!..... des hommes, des femmes en grandeur naturelle; puis, des campagnes, de charmans paysages, et tout cela entouré de bordures en or. Je suis sans doute chez un seigneur, et celui-là est aussi bon que Bernard le porteur d'eau. Mais mon père adoptif et sa fille savent-ils où je suis?.. ont-ils de mes nouvelles?... Oh! ciel! s'ils m'attendent encore, quelle doit

re leur inquiétude! Pauvre Minette, sa... je ute elle me croit perdu! tué!... et son père me cherche partout!...

Cette idée m'arrache un soupir; j'entends du bruit : une vieille femme entre dans la chambre où je suis, et regarde doucement du côté du lit. « Ah!... enfin, il a repris con- » naissance, » dit-elle. « Pauvre petit!.. » c'est bien heureux!... Que monsieur » sera content quand il reviendra!...

« Madame!... madame!... » dis-je d'une voix faible. La bonne femme vient aussitôt s'asseoir près de mon lit, en me faisant signe de me taire. « Chut, » mon enfant, il ne faut pas parler... » cela vous ferait du mal... le médecin » l'a dit; votre blessure est grave, » mais avec de grands soins et du re- » pos, on vous guérira. Allons, allons, » je vois dans vos yeux l'impatience...

» vous voulez
» c'est natu
» M. Dermilly
» a secouru
» M le comte de
» jeté par terre... ce
» n'en fait jamais d'
» l'autre jour, il a renversé la
» d'une marchande de sucre d'orge...
» mais elle les lui a fait tous payer;
» aussi, il les a fait ramasser par son
» domestique; et pendant huit jours,
» ses chiens n'ont mangé que du sucre
» d'orge. Voilà ce que c'est que de
» vouloir conduire un cabriolet quand
» on n'a qu'un œil; je vous demande
» s'il peut voir en même temps à droite
» et à gauche. Après cela, mon enfant
» il y avait peut-être de votre faute...
» les petits garçons n'écoutent jamais
» lorsqu'on crie *gare*; et il semble

qu'ils fassent un plaisir de couper
» la rue, quand ils voient venir une
» voiture... — Ah! madame... — Chut!
» mon enfant, je ne dis pas que vous
» ayez fait cela... Enfin, M. Dermilly
» vous a fait porter dans un fiacre et
» conduire ici. C'est un peintre très-
» distingué que M. Dermilly, et un
» homme fort sensible!.. trop sensible
» même!.. car... — Mais, madame, de-
» puis quand?.. — Silence, mon ami,
» le docteur ne veut pas que vous par-
» liez; je puis bien parler pour vous
» et pour moi. Monsieur comptait
» d'abord ne vous garder chez lui que
» le temps de vous donner les premiers
» secours; il pensait que nous pour-
» rions découvrir votre demeure et
» faire prévenir vos parens; car vous
» êtes ici depuis hier, mon petit hom-
» me... — Hier!.. ô mon Dieu! et le

» père Bernard et Manette!.. — Vrai
» quel havard que ce petit garçon!..
» voyez s'il pourra se taire!.. vous vous
» rendrez plus malade, mon enfant...
» Je disais donc que monsieur s'occu-
» pait déjà de savoir à qui vous appar-
» teniez, lorsqu'en vous ôtant votre
» veste, toute pleine de sang, nous
» avons trouvé sur votre poitrine un
» portrait pendu après un ruban!.. oh!
» dès que monsieur l'a vu, il a poussé
» un cri de surprise... des exclama-
» tions!. des phrases!.. et puis, il s'est
» emparé de la miniature, sans me per-
» mettre de la regarder. Il faut que ce
» soit un portrait bien précieux, car
» monsieur ne se serait pas extasié de-
» vant une croûte. Il n'en revenait pas
» d'avoir trouvé cela sur vous; il s'é-
» criait : où l'a-t-il eu? pourquoi
» le porte-il? et mille autres choses

» semblables ; il aurait bien désiré que
» vous pussiez lui répondre ; mais,
» pauvre petit, vous étiez alors dans
» un bien triste état. Enfin, monsieur
» a voulu que vous fussiez couché
» dans son lit ; il a déclaré que vous ne
» sortiriez de chez lui que parfaite-
» ment guéri ; il a couché cette nuit
» dans la petite chambre à côté ; et tous
» les quarts d'heure, il venait voir com-
» ment vous alliez. Forcé de sortir un
» moment ce matin, il m'a bien recom-
» mandé de ne point vous quitter une
» minute. Voilà ce qui vous est arrivé,
» mon ami, j'espère que vous n'êtes
» pas trop malheureux, et que, pour
» guérir plus vîte, vous serez sage et
» ne parlerez pas. »

A la fin du discours de la vieille bonne, j'ai mis la main sur ma poitrine. Je ne trouve plus le médaillon que je

portais sans cesse; il ne m'avait quitté une minute, depuis mon départ de chez ma mère. Mes yeux se remplissent de larmes, et je dis d'une voix entrecoupée : « Madame, rendez-moi » le portrait... je vous en prie... — Je » vous ai dit, mon enfant, que c'était » mon maître qui l'avait; il vous le » rendra!.. n'avez-vous pas peur!.. » comme ces petits garçons sont mé- » fians!... — Ah! madame, maman » m'avait tant recommandé de ne point » le perdre...—Il n'est pas perdu, puis- » que c'est monsieur qui l'a. Est-ce le » portrait de votre mère? de votre » sœur? de votre père?.. Je crois que » c'est un portrait de femme, mais je » n'ai pas eu le temps de bien voir... et » je n'avais pas mes lunettes. »

J'allais répondre à la vieille bonne, lorsque nous entendons du bruit dans

nièce voisine. « Voilà monsieur, »
[illegible] Au même instant je vois
un monsieur de vingt-huit à
trente ans, d'une figure aimable et
douce; je le reconnais pour celui qui
s'est approché de moi sur le boule-
vart.

« Eh bien! comment va-t-il, » de-
mande-t-il en entrant à la bonne? —
« Oh! Monsieur, il a repris sa connais-
» sance; et si je le laissais faire, il ba-
» varderait comme une pie!... Mais je
» suis-là pour faire respecter l'ordon-
» nance du médecin. — Pauvre petit!
» Que ses yeux sont expressifs!.....
» Quelle candeur et quelle finesse
» dans les traits!... — Il est certain
» que cela ferait un joli amour.... Et
» monsieur qui cherchait l'autre jour
» un modele pour faire le fils de ma-
» dame Andromaque dans son tableau

» de l'histoire ancienne, il me semble
» que ce petit gaspard.... — Laissez-
» nous, Thérèse, je vous appellerai
» si j'ai besoin de vous.... — Oui, Mon-
» sieur. » Et la vieille bonne s'éloigne en répétant entre ses dents que je ferai à merveille le fils de madame Andromaque.

« Eh bien! mon ami, comment vous
» trouvez-vous? » me dit le monsieur qui est venu s'asseoir auprès de moi.
» — Je suis bien, monsieur.... Je
» n'ai mal qu'à la tête. Je vous remer-
» cie de tout ce que vous avez fait
» pour moi. — Vous ne me devez
» point de remerciment, mon petit
» ami; j'ai dans l'idée que je ne fais
» qu'acquitter une dette sacrée....
» Vous sentez-vous assez de force
» pour me répondre sans trop vous fa-
» tiguer? — Oh! oui, monsieur, je

puis bien parler. — Dites-moi alors » de quel pays vous êtes, et depuis » quand vous habitez Paris? »

Je conte mon histoire au monsieur. Il m'écoute avec beaucoup d'attention; il paraît prendre un grand intérêt à tout ce que je dis. Il est touché du chagrin que je ressens encore d'avoir perdu mon frère; et quand j'en viens au père Bernard et à Manette, il s'écrie: « Le brave homme! » Les bonnes gens! Mais ce portrait » que vous portez sur vous, d'où vient-» il? l'avez-vous trouvé? vous l'a-t-on » donné? Dites la vérité, mon ami. » Ah! vous ne savez pas quel intérêt » j'ai à connaître cette circonstance. »

Je raconte alors comment des voyageurs se sont arrêtés dans notre chaumière; je n'oublie rien, sur le monsieur, son valet, et la petite

fille endormie; à mesure que je parle, je vois de plaisir, l'attendrissement se peindre dans les yeux de celui qui m'écoute; mais quand j'en viens à la blessure que s'est faite mon père, en courant la nuit pour monsieur le comte, quand je dis que pour prix de son dévouement en arrêtant la voiture qui roulait vers un précipice, le vieux monsieur lui a donné un petit écu; alors le jeune peintre ne peut plus se contenir; il se lève, court comme un fou dans la chambre, en s'écriant: « Est-il bien possible!... Quel cœur » sec!... Quelle âme ingrate!... Chère » Caroline!... Et voilà l'époux qu'on » t'a donné! Sans le père de cet enfant, » tu perdais ta fille, ton Adolphine; » Ce pauvre homme est mort, vic- » time peut-être des suites de son zèle, » de son humanité!... Mais du moins,

» je tâcherai de rendre à son fils » une partie du bien qu'il nous a » fait ; et si, du haut des cieux, il » veille sur cet enfant, il le verra » jouir du fruit de sa bonne action.

» Oui, cher petit, je prendrai soin » de toi.... Tu ne me quitteras plus! » En disant cela, ce monsieur m'embrasse ; et, oubliant que je suis blessé, serre ma tête dans ses mains. La douleur m'arrache un cri ; le jeune peintre est désespéré et s'écrie : « Allons! » je veux lui servir de père, et je l'é- » touffe à présent.... et j'oublie sa bles- » sure.... — Oh! ce n'est rien, mon- » sieur, mais je voudrais bien ravoir... » — Quoi, mon ami ? — Ce portrait « que j'avais-là... J'ai juré à ma mère » de ne le donner qu'à ceux auxquels » il appartient ; hier, seulement, j'ai » rencontré ce petit monsieur borgne

» qui s'est arrêté chez nous. Je l'ai
» reconnu sur le champ, j'ai couru
» après lui pour lui rendre le bijou,
» mais il ne m'a pas écouté, il est monté
» dans son cabriolet, et c'est alors
» qu'il m'a renversé et que j'ai été
» blessé.

» Pauvre garçon ! oui, en effet, je
» dois te rendre ce portrait que tu
» portes depuis si long-temps; mais,
» ce n'est pas à M. le comte qu'il faut
» remettre cette image chérie, il est
» indigne de la posséder !... Bientôt
» tu verras celle.... Ah ! si elle était à
« Paris, aujourd'hui même elle aurait
» trouvé le moyen de te voir.... Mais
» elle reviendra bientôt, je l'espère;
» en attendant, reprends ce médaillon
» dont tu as été si fidèle dépositaire. »

Le monsieur tire le portrait de son sein; et, après l'avoir considéré quel-

de temps avec amour, il le repasse à mon ami. Le malade alors plus tranquille. Mais quelque chose me tourmente encore, et je m'écrie: « Mon-» sieur.... et le père Bernard...., et » Manette?....

» Oh! tu as raison, mon ami, il faut » bien vite les faire avertir.... Ces » bonnes gens sont dans l'inquiétude, » hâtons-nous de la faire cesser. Thé-» rèse! Thérèse! »

La vieille bonne arrive. « Vite un » commissionnaire, dit M. Dermilly; » que l'on aille rassurer les bons amis » de cet enfant. »

J'ai donné l'adresse de Bernard. M. Dermilly est allé lui-même parler au commissionnaire; depuis un quart d'heure, sa vieille bonne lui dit: Mon-»sieur, vous avez modèle ce matin.. » Votre modèle est arrivé... Il y a une

» heure qu'il se promène en chemise
» dans l'atelier ; c'est pour ses sujets
» de Rossignol, il est venu dans notre
» cuisine, le corps presque nu... me
» demander une croûte de pain, il dit
» qu'il est en romain, qu'il représente
» *Mutius-Cervelas*. Qu'il fasse *Cervelas*
» tant qu'il voudra, ce n'est pas une
» raison pour qu'il vienne goûter à
» mon bouillon... C'est d'ailleurs fort
» indecent ; je vous prie, monsieur, de
» lui défendre de quitter l'atelier et de
» venir dans ma cuisine en romain.

» Allons, allons, ne crie point, Thé-
» rèse, dit M. *Dermilly* en souriant ;
» je vais travailler ; toi, veille bien sur
» mon petit André, tu m'avertiras
» lorsque ces bonnes gens arriveront,
» je serai bien aise de les voir.

» Oui, oui, je veillerai sur lui, et je
» ne le ferai point parler comme vous, »

dit Thérèse en me tâtant le pouls, lorsque son maître est éloigné. » Voyez-vous... il y a de la fièvre... » beaucoup plus de fièvre!.. Mais on » ne veut pas m'écouter... Buvez cela, » petit, et dormez : cela vous fera du » bien. »

Dormir, cela m'est impossible maintenant, je suis encore tellement étonné de tout ce qui m'est arrivé, et des bontés que ce monsieur a pour moi, que je ne puis trouver le repos dans ce beau lit, sur lequel je suis si douillètement couché. Ce monsieur veut me faire du bien .. me garder près de lui!.. et tout cela à cause du portrait! Ma mère avait bien raison de dire qu'il me porterait bonheur. Mais Bernard, Manette, est-ce qu'il faudrait les quitter? Ah! je veux toujours les voir! Le porteur d'eau est aussi mon bienfaiteur;

je n'oublierai jamais ce qu'il a fait pour moi.

J'entends des pas pesans... des sabots qui courent sur le parquet. Mon cœur tressaille... Ah! ce sont eux, j'en suis sûr. On ouvre la porte : Thérèse dit en vain : « Attendez que j'aille » voir s'il dort... Ne le faites pas parler » surtout! » On ne l'écoute pas, les voilà... Ils sont là, près de moi!.. Ils m'entourent, ils me couvrent de baisers... de larmes!.. *Qu'on est heureux d'être aimé ainsi!*

» *Mon père!..* Manette!.. Voilà tout ce que j'ai la force de dire; l'émotion m'ôte la voix : mais je tiens la main du père Bernard, et la jolie petite figure de Manette est tout contre la mienne, appuyée sur mon oreiller. « Pauvre » garçon, « dit enfin le bon porteur d'eau, « si tu savais quelle inquié-

» tude, quels tourmens tu nous as » causés... J'ai passé toute la nuit à te » chercher; et Manette n'a pas cessé » de pleurer son frère!.. — C'est donc » votre fils? dit Thérèse. — Non ma- » dame; mais c'est tout de même, je » l'aimons comme s'il m'appartenait... — » Mon père, regardez donc... Il est » blessé à la tête, dit Manette. As-tu » bien mal, mon cher André? — Non... » oh, c'est passé... — On nous a dit » qu'un cabriolet t'avait renversé, dit » Bernard, as-tu pris son numéro au » moins? ah! c'est qu'il ne faut pas se » laisser écraser sans rien dire, mon » garçon, et tu as été bien maltraité. — » Vraiment oui, dit la vieille bonne; » M. le docteur trouve la blessure » *conséquente*. »

Dans ce moment, M. Dermilly arrive. Le père Bernard s'incline; il ne

sait s'il doit rester devant le maître du logis. Mais Manette ne bouge point : elle s'est assise sur mon lit ; elle admire les rideaux, les franges, la glace, et elle me dit tout bas : « André, on doit » bien dormir dans un si beau lit. »

M. Dermilly s'empresse de mettre Bernard à son aise; celui-ci lui fait mille remercîmens pour les soins qu'il m'a prodigués. « Mais comment allons » nous l'emmener, dit le porteur d'eau? — » *L'emmener !.. Oh! il ne* me quit- » tera pas qu'il ne soit parfaitement » guéri, répond le jeune peintre; et » alors même, j'espère... — Mais, mon- » sieur, il va vous gêner... et je crai- » gnons. — Non, brave homme; je » vous le répète, je m'intéresse au sort » de cet enfant; son père a sauvé » l'existence à quelqu'un qui m'est » bien cher... J'en ai acquis la certi-

ndre en trouvant sur lui un portrait
nt je suis l'auteur... — L'auteur ?..
» Comment, monsieur... c'est vous ?..
— » Oui, c'est moi qui ai peint cette
» jeune dame dont il a le portrait. —
» En ce cas monsieur doit la connaître?
— « Sans doute; et, ainsi que moi,
» elle voudra j'en suis certain contri-
» buer à assurer le sort futur de cet
» enfant.

Le bon porteur d'eau ouvre de grands yeux, il est tout surpris de ce qu'il entend, et il me dit : « Tu » avais raison, André, de croire que » cette belle peinture te pousserait... » Mais je veux toujours te voir, mon » garçon... — Venez, tant que vous » voudrez, brave homme, vous pour- » rez à toute heure embrasser votre » fils adoptif... Ah! ne pensez pas que » je veuille le priver de vos caresses;

» André sera d'ailleurs maître de s
» vre sa volonté... Mais j'ai lu dans
» cœur, et quel que soit le parti qu'il
» prenne, je vous réponds qu'il ne
» sera jamais ingrat. — Oh ! j'en som-
» mes bien sûrs aussi, monsieur, et si
» vous devez faire sa fortune, je s m-
» mes trop juste pour vous en empê-
» cher.

Dermilly sourit et tend la main au brave Auvergnat, qui paraît surpris de cette marque d'amitié de la part d'un monsieur élégant; il n'en serre pas moins avec force cette main dans les siennes, puis il dit à Manette : Al-
» lons viens, mon enfant, il faut que
» j'aille faire mon ouvrage, demain nous reviendrons voir André.

Manette n'a point écouté la conversation de son père et de M. Dermilly, elle ne s'est occupée que de moi et de

...es les belles choses qu'elle aperçoit ... l'appartement. La vue des ta... lui arrache des exclamations de surprise, et quand son père l'appelle, elle le regarde et ne bouge point.

» Eh bien, viens-tu, petite!... — Et » André, mon père? — André ne » peut pas se lever... Il reste chez » monsieur qui veut bien en avoir » soin. — Comment... il ne revient pas » avec nous?.. — Nous viendrons le » voir demain... Tant que nous vou- » drons, monsieur veut bien le per- » mettre. — Ah! je ne veux pas quitter » André... Laissez-moi ici, mon père. — » Eh quoi, Manette, tu veux m'a- » bandonner... Ce n'est pas assez que » je sois privé d'André, tu veux aussi » laisser ton vieux père... Je serai

» donc tout seul... je n'aurai plus per-
» sonne auprès de moi.

Manette ne répond rien : elle
en portant à ses yeux le coin de son
tablier. *Elle* me dit adieu en sanglot-
tant, et se dispose à suivre son père ;
celui-ci tâche de la consoler, mais il
ne peut y parvenir. Tous les deux
m'embrassent encore, et s'éloignent :
Bernard en me souriant, Manette en
pleurant amèrement.

La vue des *larmes de* ma sœur a fait couler les miennes. M. Dermilly n'a pas peu de peine à me consoler, et il ne me quitte que lorsqu'il me voit disposé à me livrer au repos. » C'est » bien heureux, dit alors la vieille » Thérèse ! ils vont enfin laisser cet » enfant tranquille... L'a-t-on as- » sez fait parler !.. et puis on veut

» qu'il guérisse ! est-ce que c'est possible !

Avec bonne femme ferme mes rideaux, et je l'entends murmurer en s'éloignant : « Retournons maintenant à ma » cuisine !.. je suis sûre que, pendant » que monsieur était ici, son coquin » de Romain est allé goûter à mon ra- » goût. Voilà ce que c'est que d'avoir » un atelier qui tient à son apparte- » ment... Monsieur dit que c'est com- » mode... c'est possible ; mais Dieu » sait ce que sa dernière bataille grec- » que m'a coûté de pots de confitures. »

CHAPITRE V.

L'Atelier du Peintre. — M. Rossignol.

Les soins les plus empressés me sont prodigués par M. Dermilly, pour lequel je sens bientôt la plus tendre amitié. La vieille Thérèse, tout en me grondant quelquefois, a pour moi mille attentions; je ne sais comment j'ai mérité d'être traité ainsi. Cepen-

Tant ma nouvelle fortune ne me fait pas oublier mes amis, et j'attends toujours avec impatience le moment où je dois voir Bernard et sa fille. C'est auprès d'eux que je passe les plus doux instans de ma journée ; et toutes les fois qu'ils me quittent, j'éprouve le même chagrin.

« Dépêche-toi donc de te guérir, » André, me dit Manette, pour revenir chez nous. Comme nous danserons des bourrées ! comme nous chanterons ensemble !.. Ah ! c'est bien beau ici, mais je m'amuse mieux chez nous avec toi. »

Je n'ose dire à Manette que M. Dermilly m'a offert de me faire apprendre à lire, à écrire, à dessiner. Toutes les fois qu'il cause avec moi, il paraît content de mes réponses, et dit que je ne dois pas rester commission-

naire; que je puis, avec les talens, parvenir, faire fortune; qu'alors je ferai le bonheur de ma famille et de mes amis. Je sens au fond du cœur une secrète envie de profiter de ses bontés. Est-ce de la vanité? est-ce le désir de pouvoir faire des heureux? Ah! mon ambition est excusable; car, lorsqu'en espérance je me donne une belle maison, de beaux appartemens, je m'y vois toujours auprès de ma mère et de mes amis.

Il y a huit jours que j'habite chez M. Dermilly; je commence à me lever: mais je suis encore bien faible, et je ne puis sortir de la chambre. Manette voudrait me tenir souvent compagnie; mais il faut qu'elle s'occupe de son ménage, et le père Bernard craint d'être importun, en venant trop souvent. Pour me distraire, M. Dermilly m'a

donné des crayons, du papier, des dessins; le soir, la vieille Thérèse me conte des histoires, et me donne des confitures et des biscuits; mais tout cela ne vaut pas les pommes de terre cuites sous les cendres que je mangeais avec Manette.

Un matin, que la vieille bonne est sortie, ennuyé d'être seul dans une chambre dont je sais maintenant par cœur tous les tableaux, j'éprouve le désir d'aller voir travailler M. Dermilly; je me sens assez fort pour marcher sans appui; j'irai bien doucement; je ne sais pas où est l'atelier: mais ce ne peut être loin, puisqu'il tient à l'appartement.

Je sors de ma chambre, je traverse une pièce, puis une autre.... J'aperçois un corridor; je le suis; au bout, je monte quelques marches;

j'ouvre une petite porte.... Je me trouve dans une pièce immense qui est éclairée par le haut, et j'aperçois des choses si extraordinaires que je ne sais plus si je dois avancer ou reculer.

Devant moi, est un grand squelette qui se tient debout, et contre lequel est appuyée une belle Vénus en plâtre. Ici, de grandes toiles sur lesquelles des corps sont ébauchés; là-bas, j'aperçois un tableau de diables qui tourmentent un pauvre jeune homme et le fouettent avec des serpens; à mes pieds, un bras; plus loin, une jambe, une épaule; sur une table, je vois des couleurs, un volume doré sur tranche, contre une bouteille d'huile; des phalanges de doigts, sur un petit pain à café; un casque grec sur une tête de vierge; une tunique, du fro-

mage, un chapeau crasseux sur un amour; une boîte de vermillon sur une tête de mort.

Je suis sans doute dans l'atelier; un peu revenu de ma surprise, j'avance... Mais j'aperçois alors une personne qu'un grand tableau me cachait, et qui est immobile devant la toile. Je n'ose plus bouger; la présence de cette personne m'intimide, et son costume singulier m'inspire je ne sais quelle défiance.

Je n'aperçois pas encore sa figure qui est tournée vers la toile; mais je vois que cet homme tient un grand sabre à la main. Son corps est presque enveloppé dans un beau manteau cramoisi; ses pieds ont des souliers lacés, sa tête est couverte d'un casque auquel pend une grande queue en laine rouge; son attitude est mena-

çante, son bras semble levé pour frapper.... Il paraît que ce monsieur est en colère; et cependant il reste bien tranquille, il ne remue pas.

Je cherche des yeux M. Dermilly, je ne le vois pas. Je ne sais si je dois m'en aller; ce monsieur ne s'est point dérangé pour me regarder, il ne m'a peut-être pas entendu entrer. Je tousse légèrement... Je fais quelques pas... il ne bouge pas. N'importe, il me semble que je dois demander excuse d'être entré ainsi sans permission.

« Pardon, Monsieur, » dis-je en m'avançant derrière l'homme au manteau, « je croyais que M. Dermilly était » ici... Je suis bien fâché d'être entré... » sans savoir si... mais si je vous gêne, » je vais m'en aller... »

Point de réponse, et toujours la même immobilité; je n'y comprends

rien. Est-ce que ce monsieur dort ? Mais quand on dort, on ne tient pas son bras en l'air avec un sabre dans sa main. Est-ce qu'il serait sourd ? Je ne puis résister au désir de voir sa figure. J'avance doucement la tête.... O ciel ! Qu'ai-je vu ! Je ne puis retenir un cri d'effroi. Ah ! quelle figure pâle ! quels yeux ternes ! Oh ! cet homme-là a été bien plus malade que moi ! et je ne conçois pas comment il a la force de rester debout si long-temps.

Je vais m'éloigner ; lorsqu'on ouvre une porte qui fait face à celle par laquelle je suis entré ; et un monsieur, entièrement nu, depuis la tête jusqu'à la ceinture, mais chaussé et habillé jusques-là, entre dans l'atelier en sautant, en chantant et en mangeant une cuisse de volaille.

Le nouveau venu ne m'a pas aperçu

en entrant; je l'entends rire, et se dire tout en mangeant : « Oh! en voilà encore une bonne!... et quand la vieille « Thérèse cherchera sa cuisse! ni vu, » ni connu! ça sera le chat!... Pourquoi laissez-vous traîner de la volaille ou autres alimens!... *Quand on attend sa belle, que l'attente est cruelle!...* Ah! si elle avait su que M. Dermilly était sorti! comme on aurait dissimulé les plats et séqueutré les légumes! *Apportez-vous de quoi manger, me dit-elle?* j'apporte aussi.... tout ce que j'ai trouvé de mieux chez moi : une gousse d'ail et deux ognons, déjeûner frugal, qui chasse le mauvais air... *Viens, Zétulbé! c'est ma voix qui t'appelle...* Tra la la la.... Tra la la la. C'est bien dommage qu'on n'ait pas mis le pot au feu aujourd'hui!... Nous aurions

» pincé le bouillon à la barbe des » Athéniens!... M. Dermilly qui me » laisse-là des heures entières! Heu- » reusement que je suis à l'heure » comme les fiacres!... *et j'en rends* » *grâce à la nature.* »

Dans ce moment, ce monsieur fait une gambade de mon côté, et s'écrie en me voyant: « Tiens! qu'est-ce que » c'est que ça? Quel est ce petit rapin? » Est-ce que tu viens poser pour les *In-* » *nocents*, Criquet? Tu aurais besoin » de manger encore de la panade pen- » dant quelque temps... Tu as le teint » comme un œuf frais... Il faudra te » faire mettre de la farce dans les » joues... *Ah! dis-moi comment tu t'ap-* » *pelles, afin que je sache ton nom...*

» Monsieur, je m'appelle André, » dis-je à ce monsieur, qui, pendant que je lui parle, walse et se donne des

grâces. « J'ai été renversé par un ca-
» briolet, et M. Dermil y a eu la bonté
» de me prendre chez lui...
» Ah ! pardon; intéressante victime!..
» respect au malheur!.. Eh bien ! moi,
» j'ai été renversé trois ou quatre fois,
» et personne ne m'a ramassé... Il est
» vrai que, ces jours-là, Bacchus me
» donnait des faiblesses dans les jambes.
» Tiens, mon petit, comment trouves-
» tu cet entrechat ? »

Je ne concevais pas que ce monsieur osât danser, chanter, et faire tant de bruit, auprès de cet autre qui ne bougeait pas et tenait toujours son sabre levé. Je le montrai du doigt au faiseur d'entrechats, en disant à demi-voix: « Prenez garde de faire mal à la tête » à ce monsieur. »

A ces mots, le monsieur sans chemise se jette sur une chaise, en riant

aux éclats : « Oh ! en voilà encore une » bonne ! et l'enfant est joliment de- » dans ! Il prend le mannequin pour » un sapeur !... N'aie-pas peur, mon » petit ; je te réponds qu'il ne te cou- » pera rien. C'est une nature inanimée, » ça n'a pas comme nous le fluide vi- » tal et le cerveau spiritueux. *Oui, c'en » est fait je me marie... si vous voulez » bien le permettre.* »

Comment ! c'est un mannequin !... Je n'en reviens pas. Je m'approche pour le toucher. « Halte-là, *fœtus* ! » dit le beau chanteur en m'arrêtant. » On ne touche pas à ça !.. Ça brûle !.. » Ah ! malheureux, si tu allais déran- » ger un pli, tu ferais donner l'artiste » à tous les diables, et tu pourrais re- » cevoir une monnaie qu'on ne met » pas dans sa poche. — Pardon, mon- » sieur, je ne savais pas... — A présent

» que tu le sais, n'en approche pas... Il
» faut que j'étudie le pas que je dan-
» serai ce soir à la Chaumière. — Mais,
» monsieur, vous devez avoir froid en
» restant ainsi sans chemise... — Est-ce
» que je ne suis pas habitué à cela,
» depuis quinze ans que je pose pour
» les torses? Tu ne sais pas, innocente
» créature, que tu es devant Rossignol,
» le plus beau modèle de Paris pour
» les torses. Ah! si le reste du corps
» répondait à cette partie là!.. je vau-
» drais douze francs par jour. Mal-
» heureusement les cuisses ne renflent
» point, et les mollets sont exigus,
» quoique je me bourre de haricots
» pour les faire pousser. Mais c'est égal,
» je suis encore assez bien partagé;
» joignez à cela une figure intéressante,
» de l'esprit, de la grâce, une danse
» vive et légère, et l'on ne sera point

» étonné des nombreuses conquêtes
» qui me sont familières... une,.. deux...
» chassez... assemblez... et la pirouette
» de rigueur... Ah! quel dommage que
» mon habit soit sale, et que mon cha-
» peau soit troué!.. Mais M. Dermilly
» m'a encore donné avant-hier vingt
» francs d'avance... Il ne voudra pas
» récidiver... je suis déjà à sec... *Le*
» *malheur me rend intrépide*... Dis donc,
» petit, tu ne pourrais pas me prêter
» vingt-quatre sous pour huit jours?..
» Je t'en rendrais vingt-cinq. — Mon-
» sieur, je n'ai pas d'argent sur moi.
» C'est le père Bernard qui a ma bourse.
» — Alors... je vais mettre une couche
» d'huile sur mes escarpins, pour me
» donner un air opulent... Il n'y a rien
» qui jette de la poudre aux yeux
» comme des souliers bien luisans. »

M. Rossignol prend la bouteille

d'huile, et avec un pinceau, en étale par dessus la crotte de ses souliers; puis s'en verse dans le creux de chaque main, qu'il passe dans ses cheveux. Pendant qu'il s'occupe de sa toilette, je m'amuse à le considérer. Le modèle est un homme de trente-six ans environ, d'une taille assez élevée; ses cheveux sont noirs et mal peignés; ses yeux gris ont une expression d'effronterie et de gaîté, qui, jointe à un nez retroussé et plein de tabac, et à une énorme bouche qu'il ouvre sans cesse pour faire des roulades, rend sa physionomie tout à fait originale.

« C'est bien dommage, » dit-il en bouclant ses cheveux, « que je ne puisse » pas embellir mon habit par le même » procédé!.. Mais je vais en mettre » aussi une teinte sur mon chapeau... » Je sentirai un peu le rance, c'est

» égal... La princesse me trouvera en-
» core assez aimable... Mais avec treize
» sous qui me restent, je ne lui ferai
» pas manger un chapon au riz... En-
» fin nous trouverons peut-être des
» amis... Ah! si je savais que Fanfan
» eût posé... Comme j'irais chez ma
» femme faire du sabat, afin d'avoir
» des sonnettes!.. »

Comme je vois ce monsieur arranger ses souliers et ses cheveux, je présume qu'il va s'habiller entièrement; et je lui présente sa chemise et son habit, qui étaient à terre dans un coin de l'atelier. « Merci, petit, me dit-il,
» je ne veux pas me r'habiller que le
» patron ne soit revenu et ne m'ait ren-
» voyé; on ne pose pas un torse avec
» sa chemise; c'est du grec, ça, pour
» toi. Eh ben, mon petit, si la nature
» t'a bien taillé, crois-moi, ne prends pas

» d'autre état ; fais-toi modèle, ça s'ap-
» prend facilement... Il ne faut que se
» tenir tranquille. Des peintres et des
» modèles, je ne connais que ça au
» monde. Il faut des modèles pour les
» peintres, et des peintres pour les mo-
» dèles; tu comprends ça. Ah! si ma
» femme ne m'avait pas mis dedans!...
» Nous ferions une maison d'or; je
» l'avais épousée pour ses formes, qui
» me semblaient tournées sur celle de
» la Vénus Callipige; je me disais : tu
» poseras, et nous aurons des enfans
» qui poseront... C'est héréditaire dans
» ma famille. Mon père posait pour ses
» bras, ma mère pour ses hanches,
» mon oncle pour ses pieds, ma tante
» pour son dos, mon frère pour ses
» mains et ma sœur pour ses oreilles.
» Quand j'ai fait la cour à mon épouse,
» je lui ai dit: »Avant de nous engager

» dans des liens réciproques, je vous » préviens que je veux que ma femme » pose, n'importe pour quoi, et mes » enfans *idem*. « Elle me répondit : » » Mon ami, je montrerai tout ce que » tu voudras. Hum ! la perfide !.. Quel » corset trompeur !.. Madame Rossi- » gnol m'en a fait voir de durs, quand » je dis de durs ! c'est une façon de » parler !.. Comme j'étais abusé ! Im- » possible de la faire poser pour la » moindre des choses !.. Ça n'était que » du coton, depuis le haut jusqu'en » bas. Je veux la quitter pour défaut » de formes; mais elle était enceinte : » et je compte me refaire sur l'enfant. » En effet, j'ai un fils bâti comme un » Apollon, dans mon genre... Ce sera » un des plus beaux modèles de l'Eu- » rope. Dès que le petit drôle a » trois ans, je veux l'exercer à poser...

» Impossible de le faire tenir tran-
» quille !.. J'emploie le nerf de bœuf
» pour calmer la vivacité de son sang ;
» ma femme prend un balai pour dé-
» fendre son fils, qu'elle prétend que je
» fais crier. Comme ces scènes conjuga-
» les se renouvelaient tous les jours, et
» que cela faisait du bruit, le commis-
» saire du quartier trouva mauvais les
» leçons de pose que je donnais à mon
» fils, et me fit prier de laisser l'enfant
» se développer de lui-même. Alors,
» je pris mon département ; depuis ce
» temps, je vis en garçon, et je ne vais
» voir mon épouse que lorsque je pré-
» sume qu'elle a un superflu dont il
» est urgent de la débarrasser. *Et voilà*
» *pourquoi l'on m'appelle la petite*
» *Cendrillon !..* »

Comme Rossignol achevait de parler, nous entendons un grand bruit

du côté de la cuisine; je reconnais la voix de Thérèse qui crie : «Oh ! c'est » lui ! j'en suis certaine. Ce coquin de » Rossignol aura trouvé un prétexte » pour quitter la séance, et venir jus- » qu'à ma cuisine... Mais je vais me » plaindre à monsieur. Je ne souffrirai » pas que tout disparaisse, et qu'on » mette cela sur le dos de Mouton.

« C'est la vieille, » dit Rossignol, qui a été écouter à la porte du fond. » Elle vient ici... Oh ! quelle idée !... » Pendant que le patron n'est pas là, » si je pouvais... C'est ça, une scène » de mélodrame ! La vieille est peu- » reuse... Elle donnera dedans.. Eh ! » vîte, petit... là... à genoux devant le » mannequin... un casque sur la tête, » la visière baissée... une tunique sur » les épaules, et ne vas pas bouger...— » Mais, monsieur...—Point de mais...—

» Pourquoi ?.. — Point de pourquoi. » Tu n'auras rien à dire, tu fais le mannequin, c'est seulement pour qu'elle » ne te reconnaisse pas..., ça ne sera » pas long. Mais ne t'avise point de » parler, ou je te casse l'épée d'Annibal sur les reins. »

Je n'ai pas peur de M. Rossignol; mais je suis curieux de voir ce qu'il veut faire. Il y a long-temps que je m'ennuie dans ma chambre, et je ne suis pas fâché de m'amuser un moment. D'ailleurs, je présume que tout ceci n'est que pour rire, et que cela ne saurait fâcher M. Dermilly. Me voici donc à genoux auprès du mannequin : Rossignol m'enfonce un casque sur la tête, la visière retombe sur mon visage; il me jette un grand morceau de soie jaune sur le corps. Me voilà déguisé, il n'a plus qu'à s'occuper de lui. Je le

vais courir au squelette, il le prend dans ses bras et vient le placer devant un grand coffre qui est au milieu de l'atelier, puis jette par dessus un vaste manteau brun qui cache entièrement ce personnage effrayant; ensuite, Rossignol se blottit dans le coffre qui est derrière le squelette; il fait retomber le couvercle sur lui, mais il laisse un jour suffisant pour respirer et pour tenir un coin du manteau. Tout cela a été l'affaire d'un moment; et chacun est à son poste quand Thérèse ouvre la porte de l'atelier.

« Monsieur, cela ne peut pas con-» tinuer comme cela... Il faut que cela » finisse, » dit Thérèse, en entrant, et en s'avançant lentement du côté où elle suppose que son maître travaille. « M. Rossignol me fait tous les jours » quelque tour nouveau... Encore au-

» jourd'hui le restant de la volaille... » une cuisse toute entière, et puis on » accusera le chat... Je vous prie de » lui défendre de mettre le pied dans » ma cuisine, ou de faire fermer cette » porte de communication. D'ailleurs, » il est fort désagréable que les voisins » aperçoivent des hommes sans cra- » mise auprès de moi... J'ai beau dire » que c'est le modèle, on me rit au » nez... et l'on pense des choses... on » a des idées... Cela me compromet, » monsieur. »

Thérèse est arrivée à l'autre bout de l'atelier ; elle se trouve devant le grand tableau, près du coffre et du manteau brun. Elle lève les yeux et regarde autour d'elle.

« Tiens, est-ce que monsieur est » sorti... et Rossignol est parti ?... Ils » ont eu fini de bien bonne heure au-

» jourd'hui... Au milieu de toutes ces » toiles... de ces mannequins, on croit » toujours voir du monde... Monsieur, » êtes-vous ici?... Non, il n'y a plus » personne... Allons-nous-en, je n'aime » pas à me trouver seule dans cette » grande pièce... Toutes ces figures.... » Et ce pauvre jeune homme qu'on » fouette avec des serpens! ça me fait » de la peine. Quel dommage! un si » beau garçon!... C'est monsieur *Ixion* » qu'ils l'appellent.... Et tout ça, parce » qu'il avait fait les yeux doux à ma- » dame *Jupiter*... Ah! si l'on fouettait » comme cela tous ceux qui reluquent » les femmes mariées! »

Dans ce moment, un gémissement sourd part du fond du coffre ; Thérèse change de couleur, et regarde timidement autour d'elle.

« C'est singulier... J'ai cru entendre

» quelque chose... Monsieur! mon-
» sieur! est-ce que vous êtes ici ? »

On ne répond pas; mais un second gémissement, plus prolongé que le premier, vient redoubler l'effroi de Thérèse. Elle devient tremblante, et n'ose plus ni lever les yeux, ni faire un pas.

« Ah ! mon dieu, ah ! mon dieu ! » qu'est-ce que c'est que cela ? » dit la vieille bonne qui peut à peine parler; » je n'ai plus la force de m'en aller... » mes jambes tremblent sous moi. »

Rossignol, déguisant sa voix, et lui donnant un ton lugubre et lamentable, appelle lentement Thérèse par trois fois.

« Qui... qui m'appelle ? » dit la vieille en mettant sa main sur ses yeux. — » Ton grand père... — Il y a plus de » cinquante ans qu'il est mort. — C'est

» égar, tu vas me faire le plaisir de l'é-
» couter, et tu vas jurer d'obéir à ce
» qu'il t'ordonnera. — Oui... oui...
» oui... je ju... jure. — Écoutes bien :
» Rossignol est un excellent garçon,
» que j'aime beaucoup et que je pro-
» tège ; c'est le plus beau torse que la
» nature ait formé ; nous t'ordonnons
» de le laisser entrer dans ta cuisine
» quand bon lui semblera, de ne ja-
» mais ôter la clef du buffet et du garde-
» manger, de lui permettre de goûter
» au bouillon, et même d'y tremper
» une croûte de pain quand cela lui
» sera agréable, de mettre de côté
» pour lui quelques pots de confitures,
» de ne jamais parler de tout ceci à
» ton maître, enfin d'avoir, pour le
» susdit Rossignol, tous les égards que
» mérite le plus beau modèle de la
» capitale : si tu manques à tout cela,

» nous t'en ferons voir de cruelles;
» lève les yeux pour nous souhaiter
» le bon jour. »

Thérèse a beaucoup de peine à se décider à ôter ses mains de devant ses yeux; enfin, après quelques minutes d'hésitation, elle lève doucement la tête. Dans ce moment, Rossignol, tirant brusquement le coin du manteau brun, le fait tomber à terre, et le squelette paraît à découvert devant la vieille bonne qui pousse des cris affreux. Ne sachant plus où elle en est, Thérèse va se jeter sur le coffre, en invoquant tous les saints du paradis. Mais Rossignol, qui se voit alors privé d'air, se démène et pousse des cris horribles du fond de son coffre. La vieille croit qu'elle s'est assise sur un nid de démons, car elle sent qu'on donne des coups de pieds et des coups

de poings à ce qui lui sert de banc ; elle vient de se lever... Lorsque, m'apercevant de sa frayeur, et voulant la faire cesser, je m'avance brusquement, dans l'intention d'aller lui apprendre la vérité ; mais je n'ai pas pensé à ôter mon casque, ni à lever la visière. En voyant un chevalier s'avancer vers elle, Therèse ne doute plus que tous les morts de l'atelier ne soient ressuscités ; et saisie d'une terreur encore plus grande, elle retombe de tout son poids sur Rossignol, qui vient d'ouvrir le couvercle pour se donner de l'air, et reçoit sur lui la vieille bonne, avec laquelle il se trouve couché dans le fond du coffre.

Rossignol crie, parce qu'il est obligé de porter Thérèse ; celle-ci se croit livrée à toute la fureur du démon. Rossignol, qui étouffe, la pince, la

pousse, en jurant comme un possédé. Thérèse, qui a perdu la tête, se laisse pincer et pousser; mais elle ne se lève pas, parce qu'elle croit que l'atelier est occupé par une légion d'autres.

« Otez-vous!... mille pipes! ôtez-» vous donc, crie le beau modèle! « Sac... position!.. j'étouffe... Allons » donc, la vieille!... comptez-vous res-» ter sur moi, jusqu'à demain?—Ah! « Belzéhuth!.. Astaroth!.. Asmodée!.. » faites de moi tout ce que vous vou-» drez!.. je me soumets...—Eh! non, » sacrebleu! je n'en veux rien faire. » Allons, la petite mère, baissez vos » jupons, ou je claque...—Mon cher » grand père, c'est vous qui l'aurez » voulu... que votre volonté soit faite... » —Au diable le grand père et toute » la famille!.. voilà une jolie Vénus qui » m'est tombée là! »

Je riais aux éclats... tout à coup on ouvre la porte; et M. Dermilly paraît au milieu de nous. Que l'on juge de sa surprise en me voyant couvert d'un vêtement de chevalier, tandis que sa vieille bonne et son modèle sont encore dans le fond du coffre.

« Qu'est-ce que cela signifie? » s'écrie le peintre en courant au coffre, dont il retire Thérèse, pendant que je jette loin de moi mon casque et mon manteau.

« Ah! c'est mon maître!.. c'est mon » cher maître! je suis sauvée! » dit Thérèse en remettant son bonnet, qui s'est défait pendant la bataille.— « Et » que faisiez-vous au fond de ce coffre, » avec M. Rossignol?... Et toi, André, » avec un casque... une tunique?...

« Est-il possible, dit la vieille? « c'est André!.. et c'était ce coquin de

» Rossignol qui me pinçait là dedans!..
» —Eh oui, morbleu! » dit le modèle en se levant à son tour : « il y a deux
» heures que je vous crie d'étinuthe!..
» et que vous m'étouffez!..

« M'expliquerez-vous tout ceci, » dit M. Dermilly, en nous regardant tous. Rossignol s'occupait de refriser ses cheveux ; Thérèse reprenait sa respiration et se reposait de la fatigue du combat.

Je m'avance vers M. *Dermilly*; et je je lui conte franchement tout ce qui s'est passé, en lui demandant pardon d'être venu dans son atelier sans sa permission. Pendant mon récit, Thérèse s'écrie à chaque instant : « C'était
» ce coquin de Rossignol!.. j'aurais
» dû m'en douter!.. Pouah... il sentait
» le rance dans ce coffre... et l'ail, à
» faire reculer!..»

Je m'aperçois que M. Dermilly a beaucoup de peine à ne pas rire; cependant, lorsque j'ai fini, il prend un ton sévère, et dit à son modèle: « Vous [illegible] vous retirer, monsieur Rosraît au [illegible] et il est inutile que vous [illegible] » rentriez. Vous ne voulez pas être » raisonnable et vous conduire sagement; il y a long-temps que je vous » ai prévenu : je ne veux point d'un » modèle qui met toute ma maison » sens dessus dessous.

« Comment, monsieur... » s'écrie Rossignol qui, pendant ce discours, lance à Thérèse des regards furibonds! « parce que cette vieille folle vient se » jeter sur moi et me prend pour un » *Astaroth*, vous tournez cela au sérieux! C'était une simple plaisanterie, » dans le but d'un moment de récréation.—Oh! ce n'est pas pour cela

» seulement... vous m'avez entendu?
» —Monsieur, j'ai reçu de vous vingt
» francs d'avance; c'est quatre séances
» que je vous dois encore, et je vien-
» drai poser pour cela.—C'est puniel...
» je vous en fais cadeau.

« Cadeau, monsieur, je ne suis pas
» fait pour recevoir des cadeaux, »
dit Rossignol, en passant derrière un
tableau, où il met sa chemise, son
gilet et son habit. « Je suis bon pour
» vingt francs, monsieur, et je vous
» les paierai! Et ce n'est pas à Rossignol
» que l'on fait de ces choses là!... Au
» reste, vous chercherez long-temps
» avant de trouver un torse dans mon
» genre... j'ai un corps antique!.. c'est
» du bon style... je vous défie de faire
» sans moi un Hercule, un Mars, ou
» un Apollon; allez donc chercher
» pour cent sous une poitrine comme

» celle-ci... Vous y reviendrez, mon-
» sieur, et ce n'est point un bouillon
» ou une cuisse de volaille qui doivent
» brouiller des artistes.

En disant ces mots, Rossignol reparaît au milieu de nous. Après avoir salué M. Dermilly, il pose fièrement son chapeau sur une oreille, dandine son corps comme un tambour major, balance une grosse canne qu'il tient dans sa main, marmote entre ses dents: « Allons faire une descente chez ma-
» dame Rossignol, et tâchons de faire
» poser Fanfan pour le *Sacrifice*
» *d'Abraham;* » puis s'éloigne, en laissant après lui une odeur d'ail et d'huile grasse, qui se répand dans tout l'atelier.

« Grâce au ciel, nous en voilà dé-
» barrassés, dit Thérèse! Le mau-
» vais sujet! Quelle frayeur il m'a

» causée!.. Mais je vous connais, mon-
» sieur, vous êtes trop bon; et quand
» il reviendra, d'un ton pieux, vous
» promettre de se mieux conduire,
» vous l'emploîrez de nouveau.

Pendant que Rossignol était là, je m'étais tenu dans un coin de l'atelier; car je m'attendais à être grondé: mais, lorsque le modèle est parti, je m'avance timidement vers M. Dermilly.

« Et moi, monsieur, faut-il que je
» m'éloigne aussi, lui dis-je? — Toi,
» mon cher André, ah! bien au con-
» traire!.. Tu vas la voir, elle arrive
» demain... et demain j'espère... Vas,
» mon ami, il ne faut pas encore faire
» d'imprudence; tu as besoin de te
» reposer.... Thérèse, conduisez-le
» dans sa chambre. »

Quelle est donc cette personne que

je dois voir demain? et d'où vient le plaisir que cela semblait faire à mon protecteur? Je n'y comprends rien, mais je n'ose le questionner; et je suis Thérèse, qui répète à chaque instant: « Comme je vais être tranquille dans » ma cuisine; je n'aurai plus besoin » d'être sans cesse aux aguets. Ah! le » mauvais sujet!.. Je suis moulue, » en vérité. C'est qu'il me pinçait d'une » force... Ah! si j'avais su que c'était » lui! Comme je vous l'aurais égratigné! » Il n'aurait pu faire le Romain, de » six mois. »

CHAPITRE VI.

L'Original du Portrait.

A MON âge les forces reviennent vîte. Le lendemain de la scène de l'atelier, en me réveillant, je me sens capable de courir de nouveau dans Paris, et je me promets de sortir avec Manette. Je veux me lever... je cherche mes vêtemens .. Quelle est ma sur-

prise de trouver, à la place de ma grosse veste et de mon pantalon rapiécé, une jolie veste en beau drap bleu, garnie de boutons dorés, un pantalon de même étoffe, et un charmant gilet en casimir jaune?

J'examine, j'admire ces vêtemens; mais je n'ose y toucher: est-ce pour moi qu'ils sont là?.. Je ne puis le croire; cependant je ne trouve pas mes vieux habits, et je veux me lever. J'appelle Thérèse!.. Thérèse!.. elle vient enfin.

« Eh bien, mon garçon, que me » voulez-vous? — Mes habits, s'il vous » plaît, ma bonne Thérèse! — Vos ha- » bits? les voilà... Est-ce que ceux-ci » ne valent pas les autres? — Quoi, » c'est pour moi ces beaux vête- » mens... cette jolie veste avec ces » boutons dorés! — Oui, sans doute, » c'est pour vous; et le coiffeur va ve-

» nir vous couper les cheveux... Oh!
» nous voulons vous faire beau. Pen-
» sez-vous que, vous gardant avec
» lui, monsieur veuille que vous res-
» tiez vêtu en ramoneur? — Me gar-
» dant avec lui!.. Si je mets ces habits,
» est ce que je n'irai plus chez le père
» Bernard? est-ce que je ne pourrai
» plus danser avec Manette? — Vous
» pourrez toujours aller le voir, mais
» vous n'y demeurerez plus. Oh! pour
» danser avec Manette, cela ne vous
» en empêchera point! quand on a le
» cœur gai, on peut danser sous tous
» les costumes. Ce n'est point l'habit
» qui fait l'homme, mon petit André;
» vous sentirez cela plus tard: mais ça
» l'embellit... Oh! quant à cela, on
» ne peut pas nier que la toilette ne
» fasse beaucoup. Quand mon pau-

» vre [illegible]nt avait le dimanche son
» habit maron, sa culotte colante,
» et un col bien empesé, ce n'était
» plus le même homme que les autres
» jours. Et moi-même, quand je mets
» mon bonnet brodé et mon désha-
» billé à bouquets, vous devez remar-
» quer un grand changement dans
» toute ma personne... cela m'ôte dix
» ans. »

Je regarde les beaux habits, et j'hésite... Si cela allait fâcher le père Bernard de me voir vêtu ainsi. Cependant je tiens la veste... le pantalon... je brûle de les essayer. Thérèse me dit que je vais être charmant avec cela. Comment résister à l'envie de mettre ce qui peut nous embellir!.. ce n'est pas à onze ans que l'on a ce courage; et je serais fort embarrassé de

dire à quelle époque de la vie le désir de plaire n'a plus d'empire sur nous.

Je ne résiste plus; je passe le beau pantalon; j'endosse le gilet, la veste. Thérèse dit que cela me va à ravir; il me semble aussi que je ne suis pas mal : je me mire dans une glace; je me retourne dans tous les sens; je ne puis me lasser d'admirer ma toilette. Mais ce n'est pas tout : le perruquier arrive; il me débarrasse de mes longs cheveux, il me frise, me met de la pommade; et me voilà encore devant la glace... Ah! mon Dieu!.. je me trouve laid maintenant. Peu à peu cependant, je m'accoutume à ce changement de coiffure. Mais qu'il me tarde de voir Manette et son père : je gage qu'ils ne me reconnaîtront pas; et ma pauvre mère! si elle pouvait me voir ainsi... comme elle serait contente!.. Je

tâcherai de ne point user mon nouvel habit, afin qu'il soit encore propre pour aller au pays.

M. Dermilly entre; il me regarde, m'embrasse... je veux le remercier, il ne me le permet jamais. Je voudrais sortir pour aller chez Bernard, et peut-aussi pour me montrer dans la rue, avec mon nouveau costume. Ce petit mouvement de vanité est si naturel. « Tu ne peux sortir aujourd'hui, me dit mon protecteur, tu n'es pas » encore assez fort... — Oh! si mon- » sieur, je ne suis plus malade. — » Tes amis viendront te voir, et une » autre personne... — Celle dont vous » m'avez parlé hier? — Oui, mon ami. » — Est-ce qu'elle me connaît? — Oui, » je lui ai écrit tout ce qui te concerne; » elle brûle de te voir. De la patience,

» mon cher André, et surtout point » d'imprudence. »

M. Dermilly s'éloigne et me laisse bien curieux de voir cette personne qu'il m'a annoncée ; mais que le temps me semble long ! quel dommage de rester dans une chambre, quand on a de si beaux habits ! J'entends enfin sonner... Ce sont mes amis, sans doute... Oui, je reconnais leurs pas... Comme ils vont être surpris !.. Je saute, je cours dans la chambre, *je ne sais si je* dois me cacher *ou me montrer* tout de suite.

Les voici : ils entrent.. ils me voient.. mais ils me cherchent encore ; ils ne me reconnaissent pas. Je suis obligé de courir à eux. « C'est moi, Manette... » c'est moi, père Bernard ; regardez-» moi donc ! — Est-il possible !.. c'est » André, mon père !.. — André ! ce

» petit mirliflore !.. quoi ! vraiment, » ce serait lui ? .. — Oui, c'est An- » dré..? avec de beaux habits. — Eh » bien, vous ne m'embrassez pas ? » est-ce que vous ne m'aimez plus, » parce que je suis autrement vêtu ? » — Attends donc, mon garçon, il faut » que nous soyons d'abord certains que » c'est toi. Viens, viens, André; vas, » riche ou pauvre, je t'aimerai tou- » jours, moi.

Le père Bernard m'embrasse ; Manette ne sait pas *si elle est contente* ; elle touche ma veste, mes boutons, et dit tout bas : « Oui... c'est bien beau... » mais pour faire des commissions, tu » te saliras bien vîte avec ça !.. et tes » grands cheveux étaient si beaux... il » me semble que je n'oserai plus dan- » ser avec toi, quand tu auras ces » riches habits.. Mais tu ne les mettras

» que le dimanche... N'est-ce pas, mon
» père, qu'il ne faudra pas qu'il les
» mette dans la semaine?

» Ah! ma pauvre petite, cela ne nous
» regarde plus! Voilà André sur le
» chemin de la fortune; le voilà chez
» un homme qui veut le pousser dans
» le monde... et, à coup sûr, il ne lui
» laissera plus faire des commissions!..
» Qui sait si André ne deviendra pas
» lui-même un grand personnage!...
» s'il n'aura pas un jour des laquais,
» une voiture!.. Il ne serait pas le pre-
» mier que l'on aurait vu commen-
» cer dans un grenier, et finir dans
» un hôtel. Pourvu qu'André soit hon-
» nête, délicat, pourvu qu'il nous aime
» toujours, c'est l'essentiel!.. et j'en
» réponds, parce qu'il a un bon cœur,
» que l'air de Paris n'a point gâté. »

Manette a écouté avec étonnement

le discours de son père ; elle reste un moment toute saisie ; puis elle me prend le bras, et me dit d'une voix altérée : « Est-ce que c'est vrai, André? » Est-ce que tu n'es plus commis-» sionnaire? Tu ne vas pas revenir » avec nous à la maison? Nous ne » te verrons plus?.. Comment! tu ne » nous aimes plus, parce que tu as » de beaux habits?... Ah! quittes-les, » André!.. tu étais bien mieux en sa-» voyard!.. Viens avec nous, viens, » je t'en prie : tu n'es plus malade; al-» lons-nous-en, pendant que ce mon-» sieur n'y est pas. Oh! reviens... Je se-» rai malheureuse, si je ne te vois plus! » et mon père aussi!.. il ne te le dit » pas!.. mais nous nous ennuyons » après toi!.. Ah! ça serait bien vilain, » de ne point revenir avec nous. »

Manette n'y tient plus ; ses larmes

coulent; elle sanglotte; je veux la consoler; je lui promets que j'irai la voir tous les jours; je l'appelle ma sœur, ma chère sœur : mais tout cela ne la calme point; et elle répète sans cesse : « Reviens avec nous. »

Touché de la douleur de Manette, je vais lui céder; je veux partir, je veux retourner chez le père Bernard; mais le bon Auvergnat m'arrête : « André, me dit-il, il faut être raisonnable et ne point se montrer ingrat; ce » M. Dermilly peut t'avancer dans le » monde; et quoique je perde beaucoup en ne t'ayant plus auprès de » moi, je ne suis point assez égoïste » pour t'engager à refuser le bien que » l'on veut te faire. Si tes protecteurs » changeaient un jour pour toi, tu » peux alors revenir chez nous; tu y » seras toujours reçu comme chez ton

00101586

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016